This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

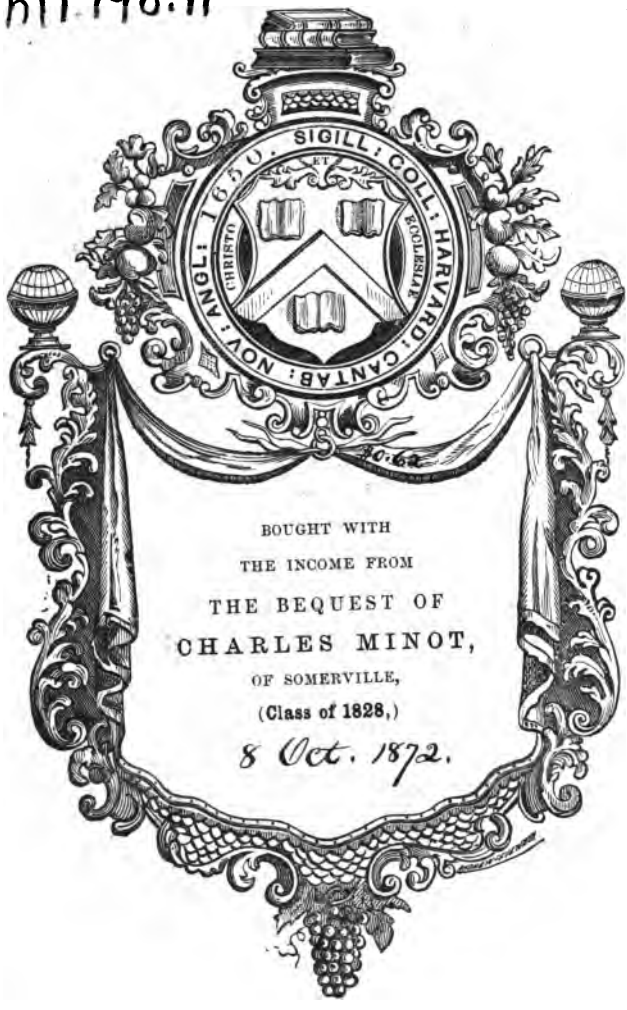
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN NMbL Q

Phil. 190.11



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
8 Oct. 1872.

UNE

PHILOSOPHIE NOUVELLE

Lyon. — Impr. de Ve Fr. Lépagnez, petite rue de Cuire, 10.

UNE

PHILOSOPHIE NOUVELLE

CE QU'ELLE DOIT ÊTRE DEVANT LA SCIENCE

PAR

André PEZZANI

LAURÉAT DE L'INSTITUT, AUTEUR DE NOMBREUX OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.

Brisons les lisières du passé et marchons résolument vers l'avenir.

Contre le positivisme.—Précision des problèmes. — Contre le spiritualisme et le matérialisme à la fois. — Le mouvement et ses lois.—L'agent universel.— Anthropologie et transformisme. — Vie future devant la science. — Religion philosophique de l'avenir.— L'absolu. — La morale indépendante. —Synthèse des Druides. — Notre synthèse, 2e édition.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1872

Phil 190.11

1872, Oct. 8.
Minot Fund.
$0.62

UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE.

CE QU'ELLE DOIT ÊTRE DEVANT LA SCIENCE.

Prœmium.

La philosophie a cessé d'être le guide du genre humain.

Pourquoi?

Elle s'est traînée dans d'indignes banalités, sans progresser avec la science qui, privée de son flambeau, va témérairement et au hasard, se livrant à une analyse effrénée et sans issue, sans songer à la synthèse et aux principes premiers, niant tout absolu et se perdant dans les ténèbres du positivisme. La philosophie rampe encore dans les cavernes du matérialisme et du spiritualisme, où elle ne trouve que le sommeil, en attendant la mort. Buchner (1), Moleschott (2) et leurs disciples d'un côté; de l'autre, Paul Janet (3), Caro (4), sont endormis aujourd'hui.

(1) *Force et matière.* — (2) *Circulation de la vie.* — (3) *Le Matérialisme contemporain,* et autres traités. — (4) *Le Matérialisme et la science.* — Nous aurions beaucoup à citer encore, nous nous bornons aux principaux.

Matérialistes et spiritualistes, mes chers collègues en philosophie, je veux vous mettre tous dans le même sac et vous jeter à l'eau, non pas pour vous y noyer, ce serait trop dommage, mais pour vous ondoyer et vous réveiller afin que vous sortiez de là retrempés et régénérés. Après mon dernier ouvrage, *la Philosophie de l'Avenir* (1869), trop court et trop sommaire (1), dans lequel je vous avais déjà dit vos quatre vérités, je voulais en 1870 écrire *le Testament d'un Philosophe;* cette œuvre aurait formé un volume entier. Elle eut été le résumé de ma très humble pensée; elle eut dit ce qui devait rester de mes trop nombreux ouvrages, de mes articles de journaux philosophiques encore plus nombreux (2); elle eut dit surtout la raison de certaines réticences calculées, de certaines ombres dont je m'étais enveloppé, faisant des rétractations à des opinions erronées ou trop hardies, ou trop complaisantes, me jugeant sévèrement toujours. Enfin elle eut posé les vrais problèmes de la philosophie de l'avenir, tels que je les

(1) Ce livre, quelqu'incomplet et morcelé qu'il soit, a eu un grand succès, surtout à l'étranger, et m'a valu de précieuses amitiés.

(2) Dans *la Vérité*, quatre années entières; dans *l'Union de Bordeaux*, trois années ; dans *l'Avenir de Paris*, deux années; la *Tribune universelle*, une année; *l'Industriel français*, quatre années; *la Fortune pour tous*, une année; *l'Echo catholique*, une année, et accidentellement dans d'autres revues et journaux de Paris et des départements, notamment dans la très remarquable publication, *la Solidarité*, par Charles Fauvéty. Quinze volumes suffiraient à peine à la reproduction de tout ce que j'ai écrit dans le journalisme. Un volume ou deux au plus suffiraient pour en extraire la quintessence, mais je n'ai ni le temps, ni la fortune nécessaires.

comprends, indiquant les solutions vers lesquelles la science paraît s'acheminer. Mais la guerre, l'invasion, puis la république mon idéal à défendre, les réformes sociales à faire prévaloir, car c'est là le seul salut possible de la société ; des écrits, des pétitions à répandre, comme c'est le devoir d'un citoyen, tout cela rendait de plus en plus problématique et éloignée l'exécution de mon projet. J'ai donc dû renoncer à la première partie, qui eût été à la fois un petit service au public et un plus grand à l'amour-propre d'un philosophe qui ne veut pas mourir tout entier. Comme cela me touchait plus que mes frères, je l'ai sacrifiée momentanément ou pour toujours. J'ai dû être plus intéressé de la seconde partie de mon projet, de signaler les problèmes de la philosophie et de lui indiquer la marche qu'elle doit suivre devant la science, pour se remettre d'abord à son niveau et pour aspirer plus tard à lui servir de guide, comme dans les beaux siècles de l'histoire antique.

Dans ce petit écrit, il est bien entendu que je ne traite les questions qu'au point de vue philosophique et que je ne dis pas un mot des théologies positives et des différents cultes. J'écris surtout pour les libres penseurs et pour les savants. J'écris pour tous ceux qui s'occupent de philosophie, afin de les arracher à leurs fadaises, à leurs chimères, à leurs facéties, et les convier à consacrer leur noble talent à des problèmes vrais et vitaux. Cela dit, je commence :

Contre le Positivisme.

Notre époque est douloureusement travaillée. Elle a perdu les principes, et elle les cherche tout en les niant, en en contestant même l'existence et la légitimité ; elle crie sur tous les tons : plus d'absolu, du positif.

On veut du positif. Qu'entend-on par là ? Si l'on veut dire, comme une pauvre et infirme école, qu'on prétend se borner aux sciences de la *matière* (nous expliquerons et éluciderons cette expression très peu comprise, et c'est à peine si nous la maintiendrons devant la raison et dans un langage qui doit être scientifique et précis), on se laisse prendre à un préjugé grossier. Les sciences de la *matière*, celles qui tombent sous l'observation sensible, sont les moins positives, puisqu'elles ont une relativité, non pas commune avec toutes les autres qui ne sont pas adéquates au savoir absolu, mais encore une relativité intrinsèque due à l'objet lui-même dont les phénomènes varient de monde à monde, et ne peuvent ainsi donner lieu à une induction universelle, s'appliquant certainement à tous les lieux du *Cosmos*. La physique et la chimie, par exemple, sont toutes terrestres, et dépendent de l'état particulier de densité que la forme des corps y revêt, ainsi que de leurs rapports généraux ou de leurs combinaisons spéciales d'après cette densité.

La physique et la chimie étudient l'action générale ou intime des corps, celle des fluides, ou mieux

des forces, et les propriétés de tous les deux dans le milieu de l'atmosphère qui, pouvant varier de composition, de ténuité, de nature propre dans chaque globe, frappe d'une limite infranchissable tous les travaux des savants, et les contraint à ne pas dépasser dans leurs affirmations notre planète exiguë. C'est à peine s'ils peuvent décorer du nom de lois les faits synthétiques auxquels ils parviennent pour expliquer une série de phénomènes ; car ces faits, en montant plus haut, seront absorbés peut-être et se fondront dans une loi plus générale, inconnue à jamais ici-bas, et le même raisonnement pourra s'appliquer dans les autres globes de la création. Les sciences de *l'élément sensible* dans chacun d'eux seront les moins scientifiques, les moins positives de toutes, par des motifs identiques et cela à quelque degré d'élévation que l'on veuille se placer. Quelle différence avec les mathématiques, avec la métaphysique, avec la logique, les sciences morales; là, les lois sont universelles, et les rapports absolus, vrais dans tous les temps et dans toutes les régions du *Cosmos*. Voilà le seul et vrai positivisme.

Si en demandant du positif, l'homme de nos jours veut dire, au contraire, qu'il a assez de fois imposées, au nom de la lettre et de l'autorité, avec leurs dogmes contradictoires, mystérieux et incompréhensibles, quand ils n'outragent pas à la fois Dieu et l'humanité, assez de discussions oiseuses, subtiles et sophistiques pour les mieux expliquer ou plutôt pour les mieux obscurcir ; s'il dit qu'il a assez de ces philosophies pédantes qui entassent Pélion sur Ossa, afin de prouver qu'il fait jour en plein midi

et même parfois pour le nier, ou bien de ces systèmes qui se suivent, s'échelonnent, se combattent, se détruisent réciproquement, pour ensuite reparaître sous d'autres formes sans aucun résultat définitif pour la pensée humaine, qui mêlent ensemble des éléments vrais et faux, mal digérés, mal ordonnés, présentés d'une manière confuse et dans un langage embrouillé, reproduisant dans leur ensemble indigeste une idée de ce que les anciens nommaient le *chaos;* s'il dit qu'il a assez de ces ténébreuses sciences où les savants qui se disputent ne s'entendent pas eux-mêmes, faute d'avoir défini les mots dont ils se servent et d'avoir une idée précise des choses dont ils parlent : oh ! alors nous sommes de son avis.

Nous sommes encore de son avis quand il ajoute : « Il est temps enfin de sortir de ce dédale et de cette impasse, de ces luttes interminables où l'esprit humain gaspille ses facultés en pure perte ; il est temps de passer de la foi aveugle et crédule à une foi raisonnée et certaine, de toutes ces évidences personnelles qui ne sont des évidences que pour un seul ou pour quelques rares disciples, à des preuves viriles et de constituer enfin positivement et mathématiquement, s'il se peut, les sciences les plus hautes et les plus vitales de l'humanité. »

D'autres ont nié la philosophie, la métaphysique, les sciences de l'esprit en présence du néant et des ruines de leurs innombrables systèmes ; ils n'ont cru qu'aux mathématiques et aux sciences de la matière.

Quoi ! Comte et Littré affichent la prétention de constituer des sciences positives, et ils rejettent la

science mère qui seule leur fournit leurs définitions et leurs axiômes? Ils placent les mathématiques en tête de la liste des sciences positives, et ils veulent l'arithmétique et l'algèbre sans l'idée d'unité, la géométrie sans l'idée de l'espace et les axiômes? Quoi! ils nient toute idée absolue, et tout en mathématique est absolu? Ils voient partout la relativité, et tout en géométrie est nécessaire? Étranges philosophes, si on peut leur donner ce nom, que véritablement ils usurpent, qui pour construire leurs sciences en méconnaissent les bases et les plus simples conditions. Pourront-ils faire, notamment, de la statique ou de la mécanique rationnelle, sans les notions de force, de temps, de mouvement? On peut en dire autant de toutes les sciences conservées cependant dans leur programme et qui deviennent radicalement impossibles sans les éléments fournis par le métaphysicien.

Nous avions l'intention de développer cette polémique contre le positivisme, mais nous ne saurions mieux faire que Durand de Gros qui, dans le premier et excellent chapitre de son *Ontologie* (1871) (1), écrase définitivement cette école qui ne laissera rien d'elle qu'une philosophie tronquée et une science incomplète et fragmentaire. Il prouve d'une manière irréfutable qu'en chassant toute recherche métaphysique et en écartant l'absolu, A. Comte et Littré sont forcés d'en revenir aux qualités occultes des choses, aux entités mystérieuses qu'ils avaient

(1) Nous renvoyons nos lecteurs à cet ouvrage que l'on trouve à la librairie Germer-Baillière; 1 v. in-18, 1871.

cependant la prétention de bannir ; ainsi les positivistes sont réduits à dire que si le soleil attire, éclaire et échauffe la terre à une distance de deux cent cinquante-deux millions de kilomètres, c'est uniquement en vertu de la propriété *d'attraction, de lumination et de caléfaction* qui lui est inhérente (p. 21) que l'innervation est due à *la propriété du nerf*. Si Torricelli n'avait pas démontré l'existence de l'atmosphère, le positivisme n'eût vu dans le corps sonore qu'une propriété de *sonorité* (p. 22). Littré ne dit-il pas dans son dictionnaire que le calorique *est une propriété de la matière se faisant sentir à distance comme la gravitation*. Il écarte soigneusement toute autre explication comme tendant à la métaphysique (p. 23).

D'après cette lumineuse philosophie, qui ne réussit que trop à envahir la médecine, la peste est infectieuse et contagieuse en vertu de son infectiosité et de sa contagiosité. Si Stahl, puis Lavoisier n'avaient expliqué le mécanisme de la combustion, le positivisme l'expliquerait par *la combustibilité* (p. 24).

La doctrine positiviste des propriétés irréductibles de la matière, ne diffère de la doctrine scolastique des qualités et facultés occultes, que par la substitution du mot *propriété* aux mots *qualité et faculté*. Au fond, la vieille doctrine et la nouvelle n'en font qu'une. La plaisanterie par laquelle Molière terrassait les médecins de son temps, pourrait parfaitement s'appliquer au positivisme, « *cur opium facit dormire? — quia est in eo virtus dormitiva.* »

« Toute propriété a son mécanisme, dit fort bien Durand de Gros, toute loi a son procédé, son *modus*

agendi; dès lors à celui qui cherche l'explication d'un fait, répondre par *la propriété ou par la loi*, c'est répondre à la question par la question, et c'est cette grossière faute que le positivisme a érigé en système (p. 25). »

N'ayant pas l'habitude de profiter, pour notre propre compte, des idées d'autrui et de refaire un travail qui nous paraît sérieux, nous aimons mieux y renvoyer nos lecteurs, après ces courtes citations.

Nous ajouterons à cette critique déjà décisive des observations qui nous sont personnelles. Comment Comte et Littré qui rejettent l'absolu, peuvent-ils être certains du déterminisme dans tout le cosmos; comment peuvent ils affirmer la persistance des propriétés et des lois dans tous les temps et dans tous les lieux? Ils répondent qu'il en a toujours été ainsi. — Pour des observateurs de quelques siècles, je puis l'accorder, quoique la chicane me serait permise; mais pour les cent mille ans et plus de la vie de l'humanité sur le globe (1), je dis que rien ne le prouve. — J'ai exprimé plus haut que les sciences de l'élément sensible étaient ce qu'il y avait de moins positif, parce que les conditions des phénomènes et leur mode d'agir devaient indéfiniment varier selon les globes; mais je pourrais concéder encore que dans des milieux identiques, et avec les mêmes conditions, les mêmes faits se reproduiraient d'après des lois semblables; je le puis, tandis que vous ne pouvez pas, vous positivistes, vous permet-

(1) L'homme a été contemporain de l'Alythérium, et on en retrouve des traces indubitables dans les terrains du Myocène moyen.

tre cette affirmation, vous qui n'admettez que du relatif.

Vous reprenez, je le sais, et vous dites : « Sans cette assurance la science serait impossible, et pourtant elle existe et donne des résultats certains sur quelques points. Témoins le calcul des éclipses, du retour de certaines comètes, du mouvement des astres, etc., etc. » Ne voyez-vous donc pas qu'il m'est facile de retourner votre réponse contre vous, en disant : « La science existe, or elle n'existerait pas sans des lois éternelles et absolues, donc il y a quelque chose d'éternel et d'absolu, tout au moins les lois du mouvement et du cosmos. » Je crois que ce raisonnement vaut bien votre réponse. Sans l'universel et sans l'absolu, vous ne pouvez aboutir, je le répète, qu'à une philosophie tronquée et à une science fragmentaire.

Nous ne citerons qu'un exemple, qu'une preuve de cette fragmentation des sciences, qui sera l'éternel écueil de la doctrine positiviste; nous pourrions les parcourir toutes et montrer que sans les principes premiers, toute science est mutilée. Voici donc le spécimen qui n'est pas isolé de l'étroitesse des conceptions du positivisme. A. Comte, dans son *Astronomie populaire*, veut restreindre l'étude des astronomes au soleil, aux planètes, à notre tourbillon enfin ; il proscrit les recherches sur l'astronomie stellaire, et *Amédée Guillemin*, un de ses disciples, tout en le désavouant, explique avec ménagements la pensée du maître : « Il redoutait trop, dit-il, l'intrusion de la métaphysique dans les sciences positives pour ne pas fermer cette porte de l'astro-

nomie sidérale, par où se glissent, en effet et aisément, les rêveries de cosmogonie religieuse[1]. » Et M. Guillemin de constater, tout en excusant de son mieux les positivistes, que dans les années dont il rend compte, les plus grandes découvertes astronomiques sont dues à l'astronomie stellaire. Après un pareil exemple que nous aurions pu multiplier, il me semble que le procès est jugé.

Toutefois, le positivisme ne passera pas sans avoir rendu de grands services à la philosophie de l'avenir, en lui faisant adopter les règles suivantes : Ne plus discuter sur des chimères, sur des entités, sur des mots, sur des mystères, sur des hypothèses, notamment sur la matière et sur l'esprit, sur le comment et le pourquoi de l'origine de l'univers, sur la nature intrinsèque et à jamais ignorée des choses ; serrer un peu mieux ses arguments, et ne proposer d'autres théories que celles qui, sans être peut-être complètement démontrées, seront telles qu'elles pourront être avouées par la science, et que celle-ci ne pourrait, en tout cas, les démentir. Ce service en vaut bien un autre et nous le passons au crédit du positivisme.

Précision des Problèmes.

Voici une lettre qui m'aidera à bien préciser les problèmes de la nouvelle philosophie de l'avenir.

(1) Encyclopédie générale, année 1870, page 51.

Cette lettre a été adressée à l'éminent directeur de la *Solidarité*, à Charles Fauvéty.

« Cher Monsieur,

« Un ami commun vient de m'envoyer ces jours-ci les deux annees de votre excellent journal, *la Solidarité*.

« Vous êtes toujours ce chercheur sérieux, ce consciencieux philosophe, directeur de la *Revue philosophique et religieuse*, qui, pendant que l'éclectisme officiel nous endormait avec ses élucubrations filandreuses, groupiez autour de vous dans un noble but, les penseurs les plus distingués. Je l'ai dit ailleurs, je le répète encore : il sembla pendant les deux ans que dura votre revue, que la philosophie française s'était concentrée dans votre recueil.

« Aujourd'hui vous continuez dignement votre mission. Contre le matérialisme et le spiritualisme, vous faites remarquer que l'être est indivisément *esprit, forme et vie,* qu'ainsi on ne peut pas plus concevoir de matière agissant par elle-même, que d'esprit séparé d'une forme, ce qui démontre l'inanité du problème. Sur la question de Dieu, vous tâchez de le définir, et bien que le plus sage soit à mon avis de le considérer comme l'*Ensoph*, et de s'abstenir à cet égard de toute discussion, je n'en suis pas moins porté à reconnaître que votre manière de voir, en le considérant comme le moi de l'organisme universel, est de tous les balbutiements de l'homme le plus raisonnable et le plus près de la vérité.

« En ce qui concerne les cultes, vous êtes dans l'avancement de l'avenir, vous êtes *de ce catholicisme universel*, qui fondra dans son sein toutes les sectes particulières d'aujourd'hui, et réunira sous son ample et généreuse bannière, toutes les religions actuelles, brahmanisme, boudhisme, mahométisme, judaïsme, christianisme orthodoxe ou séparé ; vous êtes en un mot de la religion de Dieu adoré en esprit et en vérité. Honneur à vous ! Sur la question de l'immortalité de la personne humaine, (remarquez bien que je ne dis pas de l'âme, ce qui est vide de sens) vous êtes pour la continuation de la vie, et pour la perpétuité de nos existences. Vous êtes encore dans le vrai.

« Enfin sur la question de la méthode, bien que vous

me paraissiez l'avoir moins élucidée, vous êtes contre Descartes, avec son critérium de l'évidence, qui n'était autre chose que l'esprit connaissant, pour le critérium absolu de l'être, critérium étéronomique et stable. L'Être à vos yeux se manifeste dans les lois et les principes absolus auxquels nous pouvons remonter par la généralisation des faits particuliers.

« Enfin vous êtes pour cette grande idée de la solidarité humaine, et du genre universel, qui implique la pénétration et l'influence réciproque de tous les mondes de la création, seulement vous ne voulez pas voir dans les phénomènes des tables tournantes et de la médianimité l'intervention constante et perpétuelle des esprits, qui nous plongerait dans les superstitions, dans les pratiques mesquines, et annihilerait notre libre arbitre ; vous avez raison, la grande majorité des cas s'explique uniquement par l'emploi que nous faisons du grand agent, qu'on l'appelle Ether avec nos physiciens modernes, Magnès avec Paracelse, Fôs avec les Chaldéens, peu importe. C'est cet agent qui donne presque partout la raison des guérisons subites du magnétisme, de la typtologie, de la médianimité et autres faits réputés surnaturels et merveilleux.

« Je suis donc avec vous par la pensée et par le cœur, et j'ai voulu cher Fauvety, vous le dire de suite, et vous serrer affectueusement la main. »

A. Pezzani,
Avocat à la cour de Lyon.

Lyon, le 2 janvier 1869.

Nous nous occuperons donc en premier lieu de la querelle des matérialistes et des spiritualistes pour en faire voir la naïveté et la complète inanité.

Nous traiterons ensuite du mouvement et de ses lois.

De l'agent universel considéré, non comme un être à part, mais comme une collection de monades obéissant aux lois éternelles du mouvement ; centre, moyeu et lien de tous les mondes et de toutes les

forces, symbolisé par le serpent qui enserre l'univers entier de ses replis.

Nous donnerons une solution claire et nouvelle de la question si disputée du transformisme.

Nous construirons enfin une religion philosophique et rationnelle à laquelle la science de l'avenir ne pourra pas mordre et qu'elle ne pourra pas démentir.

Nous réserverons pour la fin le concept mathématique de l'absolu. Les positivistes qui n'y veulent pas croire, pourront sauter ces dernières pages.

Voici les propositions que la philosophie nouvelle doit adopter devant les exigences scientifiques modernes.

1° On doit s'interdire dans la philosophie nouvelle en rapport avec la science contemporaine et avec la science de l'avenir, toute recherche sur l'origine des choses et sur leur pénétration intime. Ces recherches sont condamnées à n'aboutir qu'à des logomachies, à des disputes sans fin qui seraient sans résultat et reproduiraient uniquement toutes les absurdités du passé.

2° La matière et l'esprit n'existent pas en soi, ils ne sont qu'une pure relativité.

3° Il n'y a que de l'être et des êtres produisant la force et le mouvement. Panmonadisme dans l'univers, Polyzoïsme dans les monades inférieures, Polyphychisme dans les monades supérieures.

4° Le moi de l'organisme universel, la grande Monade, Dieu, âme du monde, peut être prouvé devant la science; c'est le seul qu'il nous soit permis de concevoir scientifiquement et en n abordant pas les théologies.

Il en est de même des chefs de chaque tourbillon ou de chaque centre stellaire. Ce sera la religion philosophique de l'avenir.

Quant au Dieu absolu, au Ceugant des druides, à l'Ensoph de la Cabbale, à l'être préantinomique, il ne peut être conçu que comme nécessité logique de la pensée. Nul ici-bas ne le connaîtra, ne le définira, ne le nommera. Le silence nous est commandé sur lui.

Contre le matérialisme et le spiritualisme à la fois.

Citons d'abord un fragment de notre *Philosophie de l'avenir* :

Les matérialistes et les spiritualistes de nos jours, disputent sur des chimères et non sur des réalités. Aux yeux du véritable initié, il n'y a point de matière en soi, pas plus que d'esprit, il n'y a que l'être et les êtres.

Les êtres sont indivisément, et non abstractivement, Monade individualisante et active, selon la remarque profonde et judicieuse de Leibnitz, forme et vie ; il n'existe ni matière pure ni esprit pur ; jugez de la logomachie des pauvres philosophes soutenant d'un côté que la matière était douée de mouvement, de l'autre que ce mouvement appartenait à l'esprit. Ils prolongeraient encore leurs passes-d'armes insensées, s'ils ne reconnaissaient leurs enfantines erreurs et s'ils ne s'embrassaient sur le terrain de l'universel. Les mots *matière*, *esprit*, sont de bons vieux mots, qu'on peut conserver pendant quelque temps, quoique bien lourds pour la pensée, mais en les expliquant et en les restreignant dans leur véritable sens : on peut user du mot matière, pour exprimer ce qui tombe sous nos sens terrestres, mais combien d'êtres doués de formes nous échappent parce qu'ils ne sont pas perceptibles à notre sensibilité ; de même

on peut dire l'esprit humain, l'âme, l'esprit de l'homme. Plus tard nos descendants verront s'ils ne doivent pas tout-à-fait s'abstenir de ces mots qui n'expriment que des abstractions sans réalité.

Notre corps véritable, notre forme essentielle ne se voit ni ne se touche, elle nous suit partout dans ce que nous nommons la vie comme dans la mort; seulement elle s'épure, elle se modifie à chaque progrès; une école moderne l'a appelé *Périsprit*, mot enfantin encore et impropre, car elle fait partie intégrante de notre être; elle lui est indissolublement et indivisément unie, elle n'est visible que sous forme de vapeur à certains sensitifs (somnambules mediums) et à quelques animaux. Je vous le dis en vérité, ô hommes! la philosophie de l'avenir rira bien de vos discussions oiseuses et saugrenues sur les sujets ci-dessus signalés.

Avant de passer à de nouveaux aperçus qui apprécient ces prémisses, on nous permettra de citer encore un extrait d'un article publié par nous dans *la Tribune universelle* (Introduction, article 3); le voici :

La détermination produit la forme dans sa réalisation contingente. La forme est la force d'expansion de la substance, puisant dans les éléments non pas inertes, mais dans les monades à l'état latent, les matériaux appropriés. Lorsque ces éléments sont condensés, épais, et ils le sont d'autant plus que la force d'expansion est moindre, ils se nomment les éléments sensibles, la *matière*, saisissable et perceptive par nos organes corporels; lorsque les éléments de la forme sont trop subtils et trop éthérés pour tomber sous nos sens, nous pouvons les nommer *immatériels*. Mais on voit d'avance que ces expressions *matière* et *immatériel* sont tout à fait relatives à notre planète et à notre constitution organique, l'immatériel pour nous étant très matériel pour des sens plus subtils et pour des êtres plus élevés. La matière en soi, et l'immatériel en soi sont donc des entités vides et qui n'existent pas autrement que comme simples relations. Il importe donc d'en débarrasser au plus vite le langage de la science métaphysique, qui doit

être clair et précis. Nous n'emploierons jamais ces termes que dans la signification toute terrestre que nous leur avons donnée. On a voulu faire une antinomie des deux termes *esprit, matière.* Esprit, dans cette antinomie, est conçu au sens de substance pensante. C'est une fausse antinomie. Même pris pour la substance, l'esprit ne saurait être opposé à un mot qui n'exprime rien, qu'une relation purement phénoménale. D'ailleurs, il n'y a point de substance contingente sans forme, par la raison toute simple qu'il n'y a point d'être sans détermination, et que la force d'expansion de l'être ne peut être illimitée, puisque nous sommes dans le relatif. Nous devons donc encore débarrasser le langage philosophique de la notion fausse d'*esprit pur*. La substance a beau, dans ses développements, se dégager par degrés de la forme condensée, elle a beau en conquérir de nouvelles plus éthérées, plus subtiles à chaque pas dans le progrès; quoique cette forme soit de plus en plus expansive, étendue, rayonnante sur des milliards de milliards de mondes et d'êtres, elle n'en sera pas moins forme, avec une limite de plus en plus faible et fondue peu à peu, mais jamais complétement effacée. Quant à ceux qui voudraient réserver ce mot d'*esprit pur* pour l'absolu, parce que sa détermination est absolue et se réalise sans la forme, nous leur dirions qu'ils sont très peu métaphysiciens. C'est un mot à rayer, et nous le rayons dès à présent. Nous ne l'emploierons que dans le sens de puissance intelligentielle de la substance, nous dirons donc l'*esprit humain.*

En voilà déjà assez pour établir clairement que les matérialistes et les spiritualistes n'ont plus aucune raison de se pourfendre réciproquement, la matière et l'esprit n'existant pas comme substances séparées, mais seulement comme dénomination, exprimant l'état de chaque monde et les rapports entre leurs habitants.

Je m'explique :

La matière *est ce qui tombe sous les sens des divers habitants de l'univers.*

L'esprit, ce qui y échappe.

Cette définition peut s'appliquer à tous les mondes de l'univers. Supposons un instant que nous fussions transportés dans *Jupiter*, par exemple, avec nos sens et nos organes terrestres, nous n'y verrions peut-être absolument rien, les végétaux, les animaux, les hommes, les minéraux eux-mêmes étant composés d'éléments beaucoup plus sutils et moins condensés. *Jupiter*, en effet, a une intensité de pesanteur qui atteint 2,55, la terre étant prise pour unité, de façon que dans cette colossale planète nous serions vraiment écrasés par notre poids et pourrions à peine nous y mouvoir comme des tortues, d'où l'on peut raisonnablement conclure que les êtres qui les habitent ont des corps qui sont presque immatériels à notre regard. Dans le soleil où la pesanteur atteint le chiffre énorme de 29,37, il faut que ses habitants soient d'une nature électrique (1).

En nous transportant par la pensée dans d'autres tourbillons et dans d'autres mondes, ce qui est matière pour les habitants, et cela à l'indéfini, même ténue et amoindrissable à l'excès, serait esprit pour nos organes grossiers qui n'y verraient peut-être que de la lumière de plus en plus éclatante par l'aggrégation et la solidarité de tous ces centres stellaires, composés de monades ardentes et amou-

(1) Voir à ce sujet notre traité : *Nature et destination des astres*, Paris, Didier, 1864, gr. in-8, p. 34 et suiv.; surtout le chapitre *le Soleil paradis de notre tourbillon*, p. 40. Des idées analogues se trouvent dans le nouvel ouvrage de L. Figuier, *le Lendemain de la mort*, Paris, Hachette, 1 v. in-18, 1871.

reusement unies. Il nous faudrait leurs sens parfaits et subtils pour discerner encore ce qui est matériel pour eux, et ce qui, pour nous, a dépassé de beaucoup les limites de l'immatérialité. Dans cette perpétuelle ascension vers le bien suprême et le progrès incessant, ces êtres surhumains, devenus plus tard esprits purs pour nous, puis hommes awéniques, hommes divins, ces étincelantes et glorieuses monades augmentent de plus en plus leurs rayonnements ; mais il est permis d'affirmer que la borne et la négation sont constitutives de leur réalisation et de leur vie, et quoique indéfiniment amoindrissables, elles ne peuvent complétement disparaître.

Toujours est-il que la matière et l'esprit sont des appellations toutes relatives, qu'il n'y a dans l'univers que de l'être et des êtres, des monades. A l'état chaotique et minéral elles sont dans l'attente, dans l'élaboration, dans l'enveloppement. Végétales, elles entrent dans une espèce d'association. Animales, elles forment une société plus étroite. Ici il faut distinguer entre les invertébrés et les vertébrés. Dans les invertébrés le lien se peut rompre et l'animal, même dissocié, peut vivre tout entier. Autant il y a de centres nerveux, autant il y a d'animaux distincts. C'est le *polyzoïsme*.

Dans les vertébrés, surtout les supérieurs, l'association est telle que lorsque la monade directrice des monades inférieures est atteinte dans la vie de son organisme grossier, elle entraîne avec elle toutes les autres pour continuer de nouvelles existences avec son organisme invisible. C'est le *polypsychisme*. Dans l'homme, il en est à plus forte raison ainsi.

Les monades inférieures sont dans une indissoluble solidarité avec le *moi* leur chef suprême ; elles montent ou descendent ou restent stationnaires avec lui (1).

La philosophie et la science de l'avenir devront et pourront insister là dessus pour établir l'immortalité de la personne, fondée sur l'impérissable aggrégation des forces psychiques, une fois qu'elles sont arrivées à former un centre d'intelligence et de pensée, une unité personnelle. Tout tend à démontrer cette thèse scientifiquement, mais le champ des découvertes sur ce point commence à peine à s'ouvrir.

Il faut bien distinguer les formes, des monades vivantes et agissantes. Les formes sont constituées, ici-bas surtout, par des monades à l'état d'enveloppement, de repos et d'élaboration, nous le répétons. Elles sont encore fort éloignées du *polyzoïsme* et du *polypsychisme* et n'y parviendront à leur tour qu'après une série indéterminée de transformations.

La vie et le développement des mondes de notre tourbillon se résument dans cette formule sur laquelle nous reviendrons :

Chaque planète et chaque globe a dans son œuf cosmique le germe de toutes les formes successives qui y

(1) Voir *Biographie de Jobard* par André Pezzani, 1860, gr. in-8, p. 42 et suiv., où ces monades inférieures sont qualifiées de *micropsychites*. *Electrodynamisme vital*, par Philips, 1 v. in-8 ; *Ontologie et psychologie scientifique*, par Durand de Gros, 1871. Auparavant nous n'en avons parlé qu'à mots couverts et sans y insister, mais aujourd'hui que cette nouvelle vérité sort de tous les travaux contemporains, et que nous pouvons en prévoir l'éclosion dans un avenir prochain, il n'est plus permis de se taire.

éclateront tour à tour dès que les milieux y seront adaptés.

Plus bas, nous donnerons une nouvelle explication de la vérité du transformisme.

Concluons que tout est force, même dans les sciences de l'élément sensible; force immatérielle et inétendue, non perceptible à nos organes, et qu'ainsi il n'y a point de disparité entre ce qu'on nomme à tort matière, quand on entend par là une substance distincte, et ce qu'on a qualifié d'esprit faussement à notre avis, quand on a la même prétention. Ce sont des appellations que nous ne maintenons que très relativement et dans le sens exprimé plus haut.

Comme le fait observer Durand de Gros dans son Ontologie déjà citée, *toute portion de ce qu'on nomme matière est une réunion de parties qui suppose une force motrice.* C'est là que se forme la première association des monades ; mais plus instable encore que dans le végétal et l'inverterbré, elle change chaque fois que nos chimistes lui présentent une autre société avec laquelle elle a plus d'affinités. C'est le premier essai des monades, s'élevant de l'état d'involution et de repos à la vie végétale et animale inférieure, puis à la supérieure, et de là à l'hominalité.

Le même Durand de Gros confirme les pensées émises dans mes ouvrages reproduits en extraits plus haut, d'une manière trop remarquable pour que je ne le cite pas textuellement. « La matière et l'esprit, dit-il, se résolvent logiquement, se confondent et s'identifient dans un irréductible concept, dans cette force simple, élément commun et unique de

toute substance ; élément insécable et impérissable. »

Faraday aussi ne croyait pas à l'existence de la matière, comme substance séparée. Ce que l'on appelle la matière n'était à ses yeux qu'un assemblage de centres de forces (Dumas, *Éloge historique de Faraday*).

Nous avons déjà exposé que toutes les monades, même les plus élevées, étaient toujours avec une certaine délimitation tout à fait spirituelle pour nous. Voici comment nous concevons cette limite. L'absolu seul (et nous avons dit pourquoi nous réservions cette question) est sans forme, parce qu'il a une détermination absolue, mais pour tous les êtres relatifs il y a une forme. Cette forme est plus ou moins expansive, suivant la progression de l'être et son expansion actuelle. Là où s'arrête la force d'expansion de chaque monade, là est la borne et la limite. Si l'être est peu avancé, il se limite très vite et alors on a la matière plus ou moins développée, épaisse ou ténue suivant les mondes, ou bien à un degré supérieur on a ce que l'on nomme l'esprit (appellations, nous ne saurions trop le redire, toutes relatives et qui n'ont trait qu'à l'ordre des mondes et à la nature des organes des habitants). De telle sorte qu'à notre avis, l'esprit pur, l'homme awénique, et l'homme divin lui-même, ont une forme quelque déliée et rayonnante qu'elle soit dans tous les coins de l'univers.

Stahl et les grands animistes de son école, n'entendaient pas par l'âme directrice de la vie et du corps grossier un être spirituel pur, ils entendaient

par là, témoins Tissot et Bouillier leurs interprètes, *la forme virtuelle de l'organisme*, composée sans doute d'un centre psychique et d'une force inétendue, mais aussi d'une espèce de corps aromal et spirituel, d'un organisme invisible imprimant aux membres tangibles le mouvement et la direction. C'était l'*Eidolon* des Grecs, reconnu et nommé dans toutes les langues et dans tous les pays, que l'âme emportait en mourant ; c'est la conception de Saint-Paul et d'Origène, c'est en un mot la vérité.

Cessez donc, matérialistes et spiritualistes, de combattre des moulins à vent, renoncez à votre don Quichottisme insensé, en vous rappelant que le concept mathématique de l'esprit, et surtout que ces mots matière et esprit n'expriment que de simples rapports et non des êtres différents.

Ainsi que nous l'avons dit cent fois, c'est peine perdue de chercher à pénétrer l'essence intime des choses ; nous ne voyons rien en soi. Les êtres ne nous apparaissent que par leurs phénomènes. Or, le phénomène de la pensée, comme tous les phénomènes perçus par nos organes, s'expliquent, de l'aveu des psychologues et des physiciens, par une force simple, inétendue, immatérielle, c'est-à-dire, selon notre définition, imperceptible aux sens. Le représentant, le représenté se résolvent dans l'idée de monade Leibnitienne, à savoir : *Nisus quidam, seu vis agendi primitiva*. Donc on peut conclure que l'univers est homogène et qu'il n'existe que des monades.

Du Mouvement et de ses lois.

Tout se réduit au mouvement équilibrant ou équilibré dans la nature;

Tout mouvement a besoin d'un point d'appui proportionnel;

Si le point d'appui est suffisant, il y a résolution, et partant équilibre;

S'il ne l'est pas, il y a choc, quelquefois terrible (témoins les grandes convulsions de la nature), parce que le mouvement en plus se répand jusqu'à ce qu'il ait trouvé une résistance appropriée capable de rétablir l'équilibre.

Ces courtes lignes résument tous les phénomènes physiques, chimiques, astronomiques.

En acoustique, par exemple, il n'y a que deux états pour le son en mouvement, celui qui se résout, celui sur lequel la résolution s'opère.

L'électricité positive est celle qui cherche son résolutif, et l'électricité négative, c'est l'électricité qui fournit son point d'appui, son moyen et son terme à la résolution.

La première est donc le type du mouvement, comme la seconde de la résistance qui procure le repos et l'équilibre : « C'est ainsi que s'expliquent, dit très bien Louis Lucas, les attractions et les répulsions, l'électricité par influence et les répulsions des corps inférieurs changés en attractions. L'électricité positive énergique détermine un point d'appui de même intensité, c'est le mouve-

ment qui vient se faire équilibre à lui-même. Ces phénomènes sont pareils à ceux de la résonnance, dans laquelle les corps vibrent au choc et harmoniquement à distance. L'électricité par influence n'est que le jeu d'harmonies électriques. » (*Chimie nouvelle*, p. 268).

L'optique ne nous montre-t-elle pas, dans le passage de la lumière à travers un prisme, le rayon rouge d'abord, type du mouvement et de la chaleur, se résolvant enfin dans le rayon violet, type du repos des combinaisons chimiques, c'est-à-dire de l'équilibre des corps ?

Un corps comburant est un corps chargé de mouvement condensé; un corps combustible est un corps rebelle à la communication de ce mouvement qui produit le choc d'où naît la lumière et la chaleur, si bien que, lorsqu'on interposera entre la flamme et le corps comburant un autre corps très bon condensateur du mouvement et qui effectue avec promptitude et rapidité l'absorption du mouvement venu de la combinaison, les phénomènes du choc disparaîtront. C'est ce qui arrive lorsqu'on place une toile métallique sur une bougie; la flamme diminue et même s'éteint à la longue.

Tout est donc mouvement, cherchant un point d'appui et un équilibre.

En chimie, l'affinité s'explique de la même manière. « Toujours, dit encore Louis Lucas, le mouvement acidifiant, le repos alcalisant, et l'équilibre entre les deux représenté par l'azote et ses nuances. » (*Chimie nouvelle*, p. 282).

La cosmologie explique aussi la gravitation par le

milieu d'un même agent neutre dans l'espace, transmettant l'attraction par le même agent spécialisé dans les corps célestes et en mouvement vibratoire proportionnel aux masses dans lesquelles il est en travail, exerçant une influence décroissante selon les distances.

Le mouvement a une double polarisation.

Les polarisations contraires s'attirent.

Les polarisations semblables se repoussent.

Lorsque les polarisations se sont combinées, et partant annihilées, il y a état neutre et repos.

L'Agent universel.

Nous avons déjà dit que nous n'entendions pas par là une substance à part, ne se liant pas à notre conception monadologique de l'univers, que cet agent symbolisait pour nous l'unité des forces physiques et psychiques, identiques quant à leur concept. Voici à présent les deux articles que nous avons publiés en 1869, dans l'excellent journal philosophique *la Solidarité :*

La physique et la chimie modernes tendent toutes irrésistiblement à n'admettre qu'un seul agent du mouvement et des affinités, avec une double polarité se résumant dans l'attraction des contraires et la répulsion des semblables. L'électricité, le calorique, la lumière et le son, le magnétisme et le galvanisme ne sont pas des fluides particuliers, mais les effets divers d'un même agent perçu différemment à cause de la multiplicité de nos organes et de nos sensations. Lisez les belles pages de M. de Sénarmont, professeur de physique à l'école polytechnique, citées pages 216 et 217 de *la Physique*

moderne d'Émile Saigey. Lisez aussi cet ouvrage publié en 1867 : *l'Éther et le mouvement perpétuel*, par Grandné. Nous pourrions exciper de tous les traités de physique publiés depuis trois ans.

Or, depuis 80 mille ans ou plus que l'humanité existe, cet agent était connu et nommé par les initiés. Moïse qui n'est qu'un enfant par rapport à nos grands ancêtres, *mais qui avait volé les vases d'or des sanctuaires égyptiens*, pour en composer son admirable genèse aujourd'hui incomprise, l'appelle *Aour*, Lumière. et il la fait créer avant tous les êtres, comme l'agent nécessaire à tout, qui suffit à expliquer l'univers par le mouvement alterné de la double polarisation et équilibré à l'état neutre. Depuis, la chaîne ininterrompue des initiés a gardé cette croyance intuitive, que les sciences modernes sont sur le point d'établir scientifiquement. Voici ce que pensent les initiés sur ce grand agent. Dans l'espace, il est éthéré, dans les astres il est astral, minéral et végétal dans les minéraux et dans les plantes, il est animal dans les animaux, humain et personnel dans l'homme, c'est-à-dire que tous les êtres de la création y sont baignés. Ce fluide universel sert de lien et de moyen d'action et de réaction, d'influence réciproque, de solidarité entre eux. Nous avons dit que spécialisé dans notre planète il se nomme *lumière astrale*, d'autres l'ont appelé *âme de la terre*, les anciens et Moïse d'après eux l'ont symbolisé par le *serpent*, voulant indiquer par là qu'il entoure notre planète de ses replis. La *lumière astrale* est le lieu de tous les reflets, de toutes les images, de toutes les formes qui y sont imprimés par les habitants du globe. Elle est donc, dans ses états aux diverses époques, le miroir fidèle et exact de l'avancement de l'humanité. Avant d'arriver à l'époque actuelle, esquissons brièvement l'histoire du passé par quelques faits saillants, pour éclairer le présent et l'avenir. Nous négligeons beaucoup de faits antiques pour ne commencer qu'à l'ère moderne, cependant nous citerons les *Chemaia* ou *Gamahés* qui se trouvent dans les musées et qui sont des photographies de la lumière astrale dans des marbres, des pierres, des minéraux. Ces phénomènes curieux dont parlent Kircher, Aldrovande, Gaffarel, et plusieurs savants modernes, notamment Sprengel, prouvent l'influence et la pénétration du grand agent. Quand les idées de tous

sont au paganisme, on trouve gravé dans des pierres Apollon présidant le chœur des neuf muses avec tous leurs attributs (l'histoire nous rapporte que cette pierre était en la possession du roi Pyrrhus). Lorsque les convictions sont égyptiennes, *c'est Isis portant en ses bras son fils Horus*, avec le christianisme, c'est *Marie et Jésus;* ce sont des crucifix portant le Christ mourant, avec les clous, les instruments de sa passion et même des gouttes de sang figurées dans le marbre (témoin le remarquable Gamahé de Venise) et pas seulement dans les minéraux, mais dans l'air et dans les nuages, comme le Labarum de Constantin, reflet de la foi ardente des chrétiens qui composaient son armée, comme les croix qui s'imprégnèrent, lumineuses et ineffaçables, sur les vêtements des ouvriers que l'empereur Julien avait envoyés pour rebâtir le temple de Jérusalem. (Julien luttait vainement contre le courant d'idées chrétiennes qui était le plus fort.)

Sous Pepin le Bref, lorsque Sédécias et ses disciples répandirent la croyance aux sylphes, on vit ou on crut voir les palais aériens de ces habitants de l'air; la folie devint générale, les sensitifs virent même le reflet ou le fantôme de leurs rêves, et l'hallucination ne cessa que sur un édit de l'empereur, punissant de mort les sylphes et leurs adhérents. On croit plus tard aux fées, on en voit partout : plusieurs même se croient enlevés dans leurs palais, et en racontent les merveilles au retour. On sait plus tard ce qu'ont produit la croyance au diable et aux sorciers et toutes les hallucinations du sabbat. La forme du bouc hideux, les cérémonies de la messe noire, les rondes fantastiques s'expliquent encore par des créations réelles de la lumière astrale reproduisant l'horrible reflet des imaginations en délire. Nous passons rapidement. Mesmer arrive, et retrouvant le grand agent universel méconnu, il en excipe comme instrument de ses guérisons magnétiques. Qui ne voit que c'est aussi par à que s'expliquent les faits du magnétisme, ceux des tables tournantes et des médiums ? Les sensitifs de Reichenbach attestent que soit dans la magnétisation, soit dans le tournoiement des tables, soit dans l'écriture de certains médiums, ils voient très distinctement l'od s'échapper de la main des opérateurs en flammes bleues, se polarisant de l'autre

côté en rougeâtre. C'est donc bien là le grand agent nommé OD par Reichenbach (nom emprunté aux hébreux qui appelaient OD et OB, les deux pôles de l'*aour*). La *lumière astrale* garde les reflets de tout ce qui a été, reproduit tout ce qui est, représente l'ébauche de ce qui sera (de là la prophétie des voyants). Quand un homme meurt sans avoir pu réaliser ses pensées et ses inventions, il en laisse l'empreinte à la lumière, et ses idées ne sont pas perdues ; elles passent aux cerveaux analogues et sympathiques. Nous abandonnons ainsi à notre transformation tout ce qu'il est utile à notre planète de conserver de nous, et malheureusement aussi nous y laissons nos vices, nos instincts grossiers et nos pensées mauvaises; vous comprenez alors où un médium puise, quand il évoque tel ou tel personnage. Quand il n'y a pas d'évocation, son esprit se met en rapport avec tous les courants de lumière astrale, et l'inspiration a lieu ainsi à l'arbitraire et à l'imprévu.

Ici on m'interpelle et on m'arrête.

Cet agent dont vous parlez, qui l'a vu, qui l'a touché? Qui peut certifier son existence?

Je réponds que cette croyance dont l'humanité antique a vécu instinctivement et intuitivement, qui était à cette époque une synthèse prématurée et à priori, est aujourd'hui, après une analyse peut-être trop minutieuse, démontrée par toutes les constatations de la science.

Les anciens ne nommaient par le premier principe de cet agent *positif*, le second *négatif*, ce sont là des expressions modernes. Ils avaient fait du premier le principe actif (mouvement), du second le principe passif (résistance), et ils disaient que l'équilibre provenait de l'harmonie des contraires.

Moyse, initié dans les sanctuaires de l'Égypte, représente l'agent universel dans l'état de repos et d'enveloppement par le mythe de l'androgyne, incompris aujourd'hui ; il figure son principe actif par *Adam* et son principe passif par *Ève;* pour indiquer la séparation des deux principes à l'état neutre, il dit qu'*Ève* a été tirée d'un des côtés d'*Adam ;* puis, voulant expliquer le mouvement des êtres terrestres, il se sert du symbole ordinaire par lequel était représentée *la lumière astrale,* c'est-à-dire le serpent, qui sollicite d'abord le principe passif, *Ève,* pour que l'attraction nécessaire à la vie fût

opérée, et que le principe actif pût entrer en branle. Moyse, en haut initié, qui savait tous les dangers de l'ivresse astrale, avertit à la fin de cet admirable chapitre, que le serpent ou la lumière terrestre, toute empreinte d'instincts grossiers, et qui réfléchit l'état peu avancé du globe et de ses habitants, doit être dominé par la sagesse. Il se sert encore pour dire cette grande vérité de l'hiéroglyphe égyptien d'une femme (1) à qui il commande de fouler la tête du reptile, symbole profond dont le sens a été complétement perdu.

Nous pourrions, s'il en était besoin, retrouver des traces du même enseignement dans les monuments primitifs de l'antiquité. Eh bien ! cette sublime hypothèse par laquelle s'expliquent le mouvement de l'univers et la solidarité des êtres va se vérifier aujourd'hui scientifiquement.

On nous demande qui le prouve ? La convergence de toutes les sciences. L'organogénie aspire par toutes ses tendances à l'unité du type primordial avec évolutions identiques au même degré d'animalité. La physique, si bien résumée par Émile Saigey, réduit tout au mouvement, et ne reconnaîtra bientôt qu'un seul agent dont le calorique, l'électricité, le magnétisme, etc, etc., ne sont que des modifications particulières. Voici les conclusions d'un célèbre physicien, trop tôt enlevé à la science, M. de Sénarmont : « Tous les phénomènes physiques, *quelle que soit leur nature*, semblent n'être au fond que des manisfestations d'un seul agent primordial, on ne saurait plus méconnaître *cette conclusion générale de toutes les découvertes modernes,* quoiqu'il soit impossible encore d'en formuler nettement les lois et les particularités conditionnelles. »

La chimie moderne reconnaît aussi qu'un seul agent préside soit aux affinités, soit à la décomposition et à la recomposition des corps.

« L'oxygène, dit Louis Lucas, se rend au pôle du mouvement, l'hydrogène au pôle de la résistance, et l'azote tantôt à l'un, tantôt à l'autre, suivant le rôle qu'il joue dans les combinaisons. Il en est de même *absolument* des autres corps métalloïdes et métalliques.

(1) Chez les Egyptiens, la sagesse était figurée par la femme céleste, *Isis;* l'intelligence par l'homme parfait, *Osiris.*

« Partout c'est le mouvement acidifiant, le repos alcalisant et l'équilibre entre les deux, représenté par l'azote et ses nuances. » (*Chimie nouvelle*, p. 282.)

La cosmologie astronomique explique aussi la gravitation par le milieu d'un seul agent neutre dans l'espace, transmettant l'attraction au moyen du même agent spécialisé dans les corps célestes et en mouvement vibratoire proportionnel aux masses dans lesquelles il est en travail, exerçant une influence décroissante selon les distances.

Me demandera-t-on qui a vu et touché ce grand agent? Je soutiens que l'on ne voit rien et qu'on ne touche rien que par son moyen, puisque tous les physiciens modernes s'accordent à lui attribuer les phénomènes calorifiques, électriques, magnétiques, soniques, lumineux et les faits de la pesanteur, de la gravitation, des affinités. Il est évident que cet agent est partout et qu'il est ainsi le bras unique de Dieu.

Or, cet agent explique mieux que l'hypothèse des esprits, les faits dits spirites. Il explique comment Allan Kardec et les médiums de tous les pays qui adoptent ses idées réincarnationistes, obtiennent des réponses analogues à leurs pensées, comment il en est autrement de Pierart et de quelques américains qui ont des opinions contraires, comment des catholiques et des membres du clergé reçoivent des révélations qui confirment le purgatoire et l'enfer. Non-seulement la lumière astrale, instrument commun des médiums, nous renvoie nos propres idées, mais encore nous n'y puisons que les éléments analogues et assimilables à notre esprit.

On explique aussi par cette théorie les visions, les prédictions, les pressentiments, les stygmates, les convulsions, les obsessions, les apparitions, les guérisons, les résurrections quand elles sont naturelles et possibles, les extases, le magnétisme et tout le cortège des faits dits merveilleux, parce qu'ils ne sont pas aujourd'hui scientifiquement démontrés.

Quand une époque est tourmentée comme la nôtre, qu'elle est grosse d'un avenir avec enfantement laborieux, cet état du globe est représenté dans la lumière astrale par des courants mal équilibrés et désordonnés.

J'ai soutenu pendant quatre ans, dans la *Vérité de Lyon*, pendant deux ans dans l'*Avenir de Paris*, dans

l'*Union de Bordeaux*, les doctrines de l'école spirite, mais rien que les doctrines, c'est-à-dire la philosophie de l'avenir, la condamnation d'une théodicée surannée. J'ai voulu préparer la synthèse religieuse, conformément aux idées de nos maîtres, Jean Renaud et Ballanche. C'est en réfléchissant sur les pratiques du spiritisme, que des doutes très graves m'ont saisi et m'ont amené peu à peu à la conviction que je proclame aujourd'hui.

M. de Merville ne s'y est pas trompé ; l'agent des phénomènes est bien le serpent de la Genèse analogue au Satan de Job. De même que le serpent est la lumière astrale nécessaire à l'intelligence et à la science, le Satan de Job, selon l'étymologie de ce mot (qui résiste, qui s'oppose) est l'agent nécessaire à l'épreuve et à la formation de notre volonté, qui ne se développerait pas sans l'obstacle. Seulement, ces écrivains surannés ont pris des symboles admirables pour des réalités et leurs œuvres malsaines doivent être rangées parmi les contes d'ogres ou de croquemitaines dont on fait peur aux enfants.

Toutefois, nous dirons en terminant qu'il est imprudent de trop se livrer aux courants de lumière astrale. Si elle éclaire, elle brûle parfois et dévore. Elle doit être dominée par la sagesse, selon la remarque de Moïse; pour ne citer que deux exemples : le malheureux Gérard de Nerval, dont l'esprit était constamment baigné dans cette lumière, en vint à ne pas savoir distinguer le rêve de la réalité, il se suicida. On sait aussi le triste sort de Victor Hennequin, qui conversait nuit et jour avec l'âme de la terre. J'aurais beaucoup d'autres noms à citer, parmi mes meilleurs amis, qui ont été victimes de leur imprudence. Donc, je conseille à tous de ne pas s'écarter de la raison, qui doit être le seul guide de l'humanité.

Nous répétons en terminant sur ce sujet, ce que nous avons dit en commençant : La théorie de *l'agent universel* ne trouble point notre conception monadologique de l'univers. Le grand agent n'est pas d'une autre nature que tous les êtres, c'est une agrégation de monades plus ou moins à l'état latent, et pas encore psychiques, comme celles qui servent

à la création des formes dans tous les globes de l'univers, au service des centres dynamiques, des monades plus élevées, leur servant de lien unique, de point de jonction, de transport partout où elles sont appelées à venir animer la matrice des formes sur tous les mondes et dans tous les tourbillons.

Trémaux réduit tout au calorique, avec cette loi qui s'applique aussi bien à tous les modes du grand agent. *Le calorique repousse par ses similitudes et attire par ses contraires* Chaubard et Chardel expliquent tout par la *lumière;* Philips par *l'électricité;* d'autres avec l'éther, comme Grandné. Nous croyons avec de Sénarmont, avec le P. Secchi, qu'il y a unité des forces physiques, et par conséquent unité d'agent. Si les agents nous paraissent multiples, c'est simplement parce que nos sens le sont aussi, et qu'ainsi les perceptions et les sensations varient, mais la loi et le mode d'agir sont uniques.

Anthropologie et Transformisme.

Retenez bien ce grand principe que j'ai déjà formulé et vers lequel tendra de plus en plus la science de l'avenir :

Chaque globe est un œuf cosmique, pareil à l'embryon ou au fœtus des animaux, renfermant en germe toutes les formes adaptées au développement et à la nature de chacun d'eux Ces formes éclateront quand les milieux seront convenables et propices.

Je vais reproduire, en commençant, le résumé de la doctrine philosophique à ce sujet, telle que je la comprends et que je l'ai énoncée dans un article du journal *la Solidarité*. Cet article fait suite aux deux articles sur *l'Agent universel*. En voici des fragments, les seuls nécessaires à ce qui va suivre.

A *la sélection naturelle* de l'éminent Darwin, à la *concurrence vitale*, il faut pour faire comprendre la grande vérité du transformisme, ajouter comme moyen l'énergie actuelle des monades qui viennent s'emprisonner dans la matrice des formes terrestres correspondantes à leur état, et spécialisant pour cela en elles l'agent universel approprié à chaque degré.

Prenons pour exemple la forme *homme* sur notre planète.

L'homme y a éclaté depuis une prodigieuse antiquité. Contemporain de l'alytérium dans le Myocène moyen, du mastodonte dans le Plyocène, il a souffert les rudes atteintes de la grande période glaciaire, pour traverser l'âge du grand ours, du mammouth, du grand tigre des cavernes, du renne, de la pierre taillée, de la pierre polie, du bronze, de l'étain et du fer; puis des époques mythiques, il est enfin arrivé aux temps historiques.

Mais comment la forme humaine a-t-elle éclaté? par le transformisme d'espèces prophétiques et intermédiaires opéré graduellement en temps ordinaire, et plus brusquement avec un changement complet des milieux.

L'harmonie universelle se maintient et s'explique par le grand âgent, lien entre tous les êtres.

Chaque milieu transformé appelle une forme nouvelle.

Chaque forme nouvelle appelle une monade de même ordre pour l'animer.

Je m'imagine que notre successeur ici-bas, dont nous sommes l'espèce prophétique, sera si supérieur par son crâne, par ses puissances morales et physiques, que peut-être dans cent milie ans, on répudiera toute parenté avec l'homme actuel avec autant d'indignation et de dédain, contre les Darwin futurs, que l'homme en éprouve contre une origine commune avec les primates ou les singes. Alors ne planeront au-dessus de notre

planète, attirées par les milieux et les formes de l'avenir, que des monades dignes d'entrer dans la matrice de la terre transformée; à présent que des monades vulgaires et qui n'ont pas su briser tous leurs liens planétaires, puissent à la rigueur répondre aux évocations, c'est possible.

Mais que les grandes monades qui se sont nommées ici-bas Socrate, Platon, Epictète, Fénelon, Bossuet, viennent répondre au gré des évocateurs, c'est ce que je n'admets pas; je crois que la plupart du temps, il n'y a que leurs puissants reflets, les images qu'ils ont laissées dans la lumière astrale, qui viennent à l'appel des médiums.

Il y a de plus une immense quantité d'expériences, dans lesquelles l'évocateur ne reçoit que les propres reflets de sa pensée soit connue, soit latente.

Retenons donc encore ces deux grandes formules de la géologie philosophique : *Chaque milieu transformé appelle une forme nouvelle. Chaque forme nouvelle appelle une monade de même ordre pour l'animer.* Cela dit, commençons.

A quelle époque la forme humaine a-t-elle éclaté sur notre planète? A l'époque où les milieux ambiants ont été favorables, où les climats ont été chauds ou tempérés, et où l'émergence des îles et des continents a été suffisante pour permettre son éclosion. Nous la fixerions donc déjà à priori, sans grande crainte de nous tromper, à l'époque du Myocène moyen, puisque, par des circonstances plus ou moins connues, plus ou moins cachées encore, la température s'est singulièrement refroidie pendant les temps du Plyocène, pour aboutir ensuite aux rigueurs excessives de la période glaciaire. Il fallait bien que l'homme se fût déjà répandu, déjà acclimaté et endurci contre les influences du dehors,

pour qu'il pût résister et survivre. Eh bien ! ces conclusions que nous émettrions avec une certaine sécurité, ont été confirmées par la science et par les découvertes récentes (voir *l'Homme fossile*, par Lehon; la *Paléontologie*, par le docteur Hamy, et la *Revue des cours scientifiques* 1869-1870; *l'Homme tertiaire*, etc.). L'homme a été le contemporain de l'Alytérium, puis du Mastodonte. Les preuves qui en ont été recueillies dans divers pays se multiplieront encore à l'avenir. La date de l'apparition de l'homme sur la terre doit donc être reculée à 80 mille ans, si ce n'est plus.

Comment la forme humaine a-t-elle éclaté? Ou vous admettez le Dieu créateur intervenant à chaque nouvelle espèce et créant un ou plusieurs couples de toute pièce, alors vous n'avez pas besoin de la science, le miracle permanent explique tout. Nous ne prétendons pas que vos croyances soient fausses, seulement nous ne nous en occupons pas, nous en avons dit la raison.

Ou bien si vous n'admettez pas la création de toute pièce, de couples tout formés, force est bien aux savants, quoique savants, d'avoir du bon sens. Il faut qu'ils reconnaissent ce tout petit fait auquel ils n'ont pas assez réfléchi, à savoir que l'enfance du roi de la création, plus chétive, plus exposée que toute autre à mille accidents, a dû être protégée par une mère, que cette mère inconnue a dû porter le premier homme dans son sein, l'allaiter et le surveiller du moins pendant son jeune âge. Puisque vous repoussez l'intervention d'un créateur miraculeux, il faut de toute nécessité supposer que

les choses se sont passées naturellement et comme je viens de le dire. Je puis ajouter, pour rassurer les âmes timorées, que dans cette hypothèse même, la mère du premier homme peut bien porter légitimement le nom de femme.

Le transformisme de l'espèce intermédiaire, anthropoïde, ou primate, perdue ou encore existante après un grand nombre de siècles, a eu lieu insensiblement et non tout d'un coup, et ainsi, quand la forme humaine a éclaté pour la première fois, ses parents touchaient déjà la limite de l'humanité.

Avec notre théorie qui sera consacrée dans l'avenir, et que déjà mille preuves diverses tendent à établir, *chaque forme nouvelle appelle une monade de même ordre pour l'animer*, il n'y a plus aucun intérêt à tant noircir de papier, à gonfler sa plume de tant d'indignation contre l'origine *simienne* ou *animale* de la forme humaine, qui provient non-seulement du singe, mais encore primitivement du zoonite, mais encore du limon de la terre et de ce que nous avons nommé l'œuf cosmique. Est-ce que tous les embryons et les fœtus des animaux et de l'homme ne passent pas, de la forme du zoonite et du têtard, par toutes les formes intermédiaires et supérieures, s'arrêtant juste au point de l'animal à reproduire ; est-ce que cette grande constatation de l'embryogénie n'est pas saisissante et lumineuse ?

Quest-ce que cela peut faire à la dignité humaine ? Lorsqu'il ne s'agit que d'un têtard, c'est la monade du têtard qui vient l'animer, du singe celle du singe, de l'éléphant celle de l'éléphant ; lorsque enfin,

par suite de transformations successives, la forme d'un anthropoïde inconnu est devenue la forme humaine, c'est une monade humaine qui s'y associe. — Darvin, tous ses disciples, aussi bien que ses adversaires, ne se sont préoccupés que des formes, sans se soucier des centres dynamiques ou psychiques, monades plus ou moins élevées, qui les animent. On peut donc accepter les travaux de Darvin, sans compromettre aucunement la vraie conception de l'univers, et sans que notre fierté ait à en souffrir.

On doit d'autant plus les accepter, qu'il n'y a pas moyen de faire autrement : ou la création permanente et le miracle, ou le transformisme ; pas de milieu, nous l'avons péremptoirement prouvé en termes si précis et si peu scientifiques, qu'un enfant nous comprendrait.

Que fait Gratiolet pour contredire cette thèse du transformisme? Il la renforce, au contraire. Il nous dit d'abord : « L'homme se rapproche énormément du singe; bien plus, il ne ressemble absolument qu'à eux (quant aux formes, je le suppose), à tel point que si on venait un jour à classer les animaux mammifères par l'étude du cerveau, *il faudrait élever le groupe des primates, comprenant à la fois l'homme et le singe, au rang de sous classe* dans la division des mammifères monodelphes. » (Revue des cours scientifiques, année 1864, n° 16).

« L'encéphale de l'homme, dit-il ailleurs, et celui des singes présentent *une ressemblance typique*, et cette ressemblance est exclusive; l'homme ressemble au singe *et ne ressemble qu'à lui*. Ces analogies peuvent se poursuivre plus loin, etc., etc. »

Mais après avoir accordé les ressemblances de l'organisation, le voilà qui nie, et avec raison et comme nous, la ressemblance des facultés. Le motif en est bien simple : *l'organisme du singe n'est animé que par une monade de singe ; l'organisation humaine par une monade humaine ; le degré d'intelligence et d'avancement des monades est adéquat à la forme dans laquelle elles s'incorporent.*

Il ne s'agit donc pas de savoir si la monade du singe passe d'emblée à l'état de monade humaine (nous croyons plutôt que les monades humaines, sur notre globe, sont fournies par les hommes des planètes inférieures), il s'agit de savoir si la forme humaine (ce qui est tout différent) provient, par voie de transformations successives, d'un anthropoïde inconnu, primate, singe, ce que l'anatomie comparée semble confirmer.

Ce qui devait être la forme humaine a passé, nous le répétons, comme l'organogénie le prouve, pour l'embryon, de la forme primitive du zoonite, du poisson, du reptile, de l'oiseau, invertébré et vertébré, mammifère inférieur et supérieur ; mais il est positif que c'est la forme du singe qui semble transitoire à la forme humaine, *rien qu'à la forme.* En quoi cela peut-il nous blesser ?

Nous oublions trop, et c'est un point que je recommande aux philosophes de l'avenir, que toutes les monades arrivées au *psychisme*, centres dynamiques et intelligents, de tous degrés dans l'univers, sont, par l'agent universel, en communication permanente avec chaque monde, et comme nous l'avons déjà exprimé, chaque forme nouvelle sollicite

une monade de même ordre, adéquate à l'organisme, pour en prendre la direction et servir ainsi à l'élaboration du globe et de son humanité.

Trémaux (*Origine et transformation des êtres*) prétend que nous n'avons plus sous nos yeux l'espèce intermédiaire dont l'organisme a été immédiatement transitoire à l'organisme humain. Le singe, selon lui, n'est qu'une branche dégénérée de cette souche mère. Il explique cette dégénérescence par les habitudes sauvages de cette branche, par son séjour dans les bois et surtout par son habitation sur les sols primitifs, tandis qu'il y a progrès et amélioration des races qui vivent ou sont transportées sur des terrains de formation plus récente tertiaires, quaternaires ou d'alluvion. Il cite même des faits récents qui prouvent en faveur de sa thèse et établissent un rapport constant entre les races d'animaux et de l'homme et le sol sur lequel ils habitent. (Lire l'ouvrage cité plus haut).

Ces conclusions ont le mérite de s'accorder avec les travaux de Gratiolet déjà mentionnés. Il dit en effet que le singe, quant à la forme, ne diffère de l'homme que par des caractères tout à fait secondaires, et notamment par sa main dont le pouce est lié aux autres doigts et ne s'en sépare que par un léger tendon, chez quelques espèces, tendon qui s'amoindrit tous les jours, et par le muscle préhenseur. Or, qui ne voit que cette conformation particulière peut s'expliquer par le séjour des forêts et par les habitudes de saut gymnastique sur les arbres. Le singe ne serait donc qu'un anthropoïde (souche de notre forme humaine) dégénéré.

Notons en passant un fait qui n'est pas sans intérêt dans la question de transformation des êtres. Ce fait-loi, *c'est l'adaptation et l'accommodation des organes aux milieux, aux habitudes et aux nécessités de la vie.*

Ainsi les premiers poissons n'ont d'abord que des nageoires très courtes et une queue étérocerque qui rendent leurs mouvements très lents ; à cette première période, ils n'ont pas besoin d'avoir davantage, puisqu'ils sont à peu près les seuls habitants de la terre et n'ont point d'ennemis à redouter.

Plus tard et à la période jurassique, comme il y a des reptiles volants et d'autres animaux aquatiques qui leur font la chasse et les détruiraient tous si leurs mouvements n'étaient plus dégagés et leur fuite mieux assurée, les mêmes poissons voient croître leurs nageoires, et leur queue devient homocerque, afin qu'ils acquièrent plus d'agilité. Ce dernier fait, remarqué à peu près par tous les géologues qui en avaient été frappés, a été ensuite merveilleusement expliqué par Edgard Quinet (*La Création*, 2 vol. in-8), qui s'en est servi pour établir, comme nous, l'influence singulière des milieux sur la condition et la transformation des êtres.

Il est très probable que l'espèce intermédiaire de la forme humaine a disparu, car on sait que c'est une loi géologique, prouvée encore par des exemples de nos jours (voir Trémaux, ouvrage cité), que lorsqu'une espèce a formé une autre espèce supérieure, elle s'efface devant sa rivale et tend à s'annihiler (p. 288 et 289). Mais enfin si l'on n'en

trouve pas de traces dans l'avenir, la logique veut qu'elle ait existé, et nous avons posé carrément le choix entre le transformisme et la foi dans une création revenant à chaque instant et encore de couples tout formés. Nous n'y reviendrons pas. Aussi est-ce avec étonnement que nous avons lu entre *savants* et non pas entre *théologiens* dont nous ne parlons pas, s'élever ces querelles saugrenues et interminables, sur l'hybridation, le croisement des races, la fixité et la variabilité des espèces. Elles me paraissent tout à fait superflues en présence du dilemme positif et accablant mentionné plus haut. Elles n'auront pas été inutiles toutefois pour l'éclaircissement d'autres problèmes d'histoire naturelle.

Je crois avoir démontré, non moins clairement, que la question du transformisme, qui n'en est pas une à mon avis entre vrais savants, n'intéressait aucunement notre orgueil humain, puisqu'il ne s'agissait que des formes et non pas de notre monade animique. Je pourrais donc espérer de ne plus lire dans les adversaires du transformisme ces tirades sentimentales et indignées contre l'opinion dégradante qui nous fait descendre d'un animal, si je ne savais pas que l'humanité, une fois imbue de fausses préoccupations et d'erreurs grossières, n'en revient pas si facilement.

Cependant nous espérons qu'un savant distingué, vulgarisateur par excellence, Louis Figuier, voudra bien reconnaître sa méprise, avouer qu'il s'était à tort effarouché, et qu'il n'y a plus lieu de se défendre avec tant d'insistance, comme il l'a fait dans *l'Homme primitif* et dans son dernier ouvrage dont nous al-

lons dire quelques mots, de professer une opinion toute simple, toute naturelle et toute anodine au point de vue de la dignité et de l'excellence humaines.

Le développement futur de l'œuf cosmique de la terre n'ira-t-il pas plus avant, n'enfantera-t-il pas des formes supérieures à l'humanité, contenues déjà à l'état latent dans le germe humain? Nous le pensons. Il suffirait pour cela d'un changement dans les milieux ambiants, dans les influences climatériques, dans la poussée du fœtus qui irait insensiblement plus loin tous les jours. Apparition lente et progressive de nouvelles formes, formation par une évolution de siècles d'une nouvelle espèce supérieure. Tout cela est dans la limite du possible, du probable même, mais non du certain.

Vie future devant la science.

J'ai écrit depuis 1838 une série d'ouvrages dans lesquels je traite principalement de la question présente, me prononçant énergiquement pour les vies successives, et la pluralité des existences de la monade humaine. Jean Reynaud, avec lequel j'ai correspondu, a soutenu la même thèse en 1850 dans *Terre et ciel*, et j'ai clos ce que j'avais à dire là dessus par un traité complet où je rassemble tous les penseurs du passé et du présent sur le même problème, ressuscitant des noms presque inconnus et bien dignes cependant d'une mention, reprodui-

sant les fragments importants de mes ouvrages sur la vie future, et y ajoutant de nouveaux arguments. Ce traité de 500 pages est intitulé *Pluralité des existences de l'âme* et en est à sa cinquième édition. Plus tard, je composai *la Synthèse d'après les Druides* que je complète aujourd'hui par les vues hardies et radicales de cette écrit *une Philosophie nouvelle* qu'avait préparée en 1869 *la Philosophie de l'avenir*.

Des gens à courtes vues disaient ma thèse sur la vie future délaissée, et son intérêt épuisé. J'étais tranquille, puisque je crois qu'elle est la vérité. Or, voici que cette année 1871, un des plus aimés savants, parce qu'il s'attache depuis qu'il écrit à vulgariser la science, un des plus lus par tous et des plus recherchés, Louis Figuier, reprend pour son compte la thèse déjà soutenue par les grands esprits de mes prédécesseurs. Il ne s'éloigne sur aucun point capital de nos chères croyances, qui se sont transmises depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, ainsi que je l'ai péremptoirement établi. Il a écrit *le Lendemain de la mort ou la vie future devant la science*. (Hachette, éditeur).

Louer ce remarquable livre, ce serait nous louer nous-même, car il confirme toutes nos convictions, toutes les idées et tous les écrits de notre vie. Nous nous bornons à constater l'inexprimable satisfaction que nous a causée son apparition inattendue, Nous voulons en faire ici, non pas la critique, mais soumettre tout simplement à l'excellent auteur quelques observations que nous a suggérées sa lecture.

Je lui dirai d'abord que ses opinions hardies sur les habitants du soleil avaient été préparées. Dans

mon traité *Nature et destination des astres*, grand in-8, 1864, j'exprime la pensée, que vu l'énormité de la pesanteur sur cet astre, les habitants doivent être d'une nature *calorifique ou électrique*. Mais ce n'est pas pour lui signaler ma très faible autorité que je fais cette remarque, c'est pour lui en indiquer une autre bien plus imposante que la mienne, celle d'un homme éminent, de l'abbé Gratry, déclarant qu'à ses yeux *le soleil est le paradis de notre tourbillon* (*Connaissance de l'âme*, 2e vol.); j'en ai cité plusieurs passages formels dans mon écrit.

Louis Figuier pense que les enfants morts en bas âge recommencent la vie terrestre. Cette hypothèse vaut cent fois mieux, nous en convenons, que l'hypothèse vulgaire de la scholastique ou d'une entrée d'emblée que rien ne justifierait dans les grands cieux, ou bien d'un séjour éternel dans les limbes, opinion injuste et puérile. Cependant nous ne voyons pas trop l'utilité de cette première apparition tout à coup entravée, pour être reprise. Il y a une perte de temps injustifiable et qui blesse la loi universelle du progrès et la loi non moins éternelle de l'économie des ressorts.

Nous avons exprimé un autre avis là dessus en 1846, dans notre ouvrage *Exposé d'un nouveau système philosophique*, où on lit p. 133 : « L'âme qui arrive sur notre globe et revêt la forme humaine, a dans son passé une double raison, d'abord de son existence terrestre, ensuite de sa naissance dans telle parenté, dans telle position, et de son union avec tel organisme plutôt que tel autre. Quant aux enfants qui meurent au berceau ou en très bas âge, il faut penser que

n'ayant pas mérité de prime-abord le passage à un monde supérieur, ils n'ont pas non plus mérité la prolongation, pendant toute une vie d'homme, des souffrances et des épreuves de la terre, et *après un temps plus ou moins long de repos et d'enveloppement, ils sont affranchis par la mort du degré terrestre de l'initiation.* »

J'ai répété cette solution dans une foule d'écrits et d'articles philosophiques de journaux, dont je reproduirais des fragments définitifs et concluants contre l'opinion impie du moyen-âge, si je ne m'étais pas imposé la loi absolue, dans un ouvrage purement philosophique, d'éviter avec un soin scrupuleux toutes les questions théologiques.

Je suis certain que, si Louis Figuier avait eu connaissance de nos écrits à ce sujet, il aurait tout au moins mentionné notre hypothèse, quitte à la discuter, à la réfuter sans l'adopter.

Cette hypothèse, en effet, a le mérite d'expliquer l'utilité de ce fait capital (ce que nulle théologie n'a pu faire) de la disparition au berceau et en bas âge d'une multitude d'enfants. Elle a ses racines dans la croyance universelle, qui ne prie point pour cette monade d'enfant, et la répute bienheureuse. Ce qui est exprimé dans cette belle maxime antique, relevée par notre auteur lui-même : *ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux.*

Ce que nous louons en Louis Figuier, c'est sa conception de la nature progressive dans ses formes comme dans ses forces, mais quelque chose nous paraît incomplet. Il ne s'est pas même élevé à la hauteur des Druides.

Par l'Annwfn ils entendaient non seulement les végétaux, les animaux inférieurs et supérieurs, mais encore la monade à l'état confus et chaotique, qui est à l'origine de tout, et la monade dans les minéraux, s'essayant à des combinaisons, à des affinités de toutes sortes, avant d'aller plus haut. Il sépare en deux parts l'univers, les formes et les êtres, il semble en faire deux essences à jamais infranchissables, tandis que nous osons dire, pour la première fois, croyons nous, que l'univers est homogène, que les monades des formes ne sont différentes que par le degré de leur développement des monades zoïques ou psychiques, et qu'après une longue série d'élaboration et de tâtonnements elles monteront à leur tour, en s'associant, au polyzoïsme et au polypsychisme, constituant un être un et individuel, impérissable et indéfiniment perfectible, portant avec lui et pour toujours ses associés unis avec la monade directrice dans une indissoluble solidarité (1). Cet être, animal supérieur ou homme, ou être surhumain, puis pur esprit (pour nous et pour les inférieurs), homme awénique, homme divin, est toujours pourvu d'un

(1) L'organogénie, qui est la science des formes, et suit une ligne parallèle et homologue avec les êtres psychiques, ne démontre-t-elle pas cette thèse qui ne sera plus discutée à l'avenir, de l'association des monades? Ne voit-on pas que tous les organismes simples ont une tendance à s'associer, par juxta-position ou par pénétration? Les développements de l'embryon pris de bas en haut vont des formes simples aux formes compliquées, c'est l'association qui se produit. Pris de haut en bas, le même résultat a lieu; c'est-à-dire que l'on va des formes simples aux compliquées, parce que l'union en haut est consommée par la solidarité des organismes associés.

organisme virtuel qui s'adapte à tous les organismes formels de ses incarnations dans les divers globes. Les monades (cette expression est presque partout employée par nous au sens d'être et non au sens d'atôme ou de force simple) l'emportent avec elles, puisqu'il les constitue et fait partie de leur être.

Louis Figuier a trop négligé, à notre avis, cet organisme virtuel et indivisible de la monade, l'*eidolon* des Grecs, dont l'existence, démontrée comme nous le verrons par l'histoire, suffit à sauvegarder la persistance de l'être après le trépas. Cependant notre auteur adopte complètement et presque dans les mêmes termes, ce dont nous sommes fort honoré, notre distinction entre l'immortalité de l'âme et celle de la personne. Il avoue que la seconde fait seule question. Il distingue lui aussi l'identité substantielle qui existe pour toutes les forces simples, inétendues et perpétuelles, et l'identité *formelle et personnelle*, la seule qui nous importe et qui puisse être mise en discussion. Que les philosophes psychologues et spiritualistes de la pauvre école française s'obstinent encore à proclamer que ce qu'ils nomment l'âme, à savoir la force psychique inétendue, est immortelle, c'est là ce que les physiciens attestent aussi de la force physique et c'est ce que nul métaphysicien ne conteste.

Le problème est déplacé ; il n'est pas là. Notre personne humaine dépend de l'association et de l'aggrégation ; or, il faut, pour qu'elle subsiste, que cette association et cette aggrégation soient conservées, et elles ne peuvent l'être que par la recon-

naissance qui sera scientifique bientôt d'un organisme virtuel constitutif de la monade, s'adaptant par une corrélation adéquate à l'organisme grossier. Il faut que les monades à l'état latent produisant les formes, correspondent exactement aux monades plus avancées et déjà zoïques ou psychiques. Il faut, en termes plus clairs et plus compréhensibles, que chaque centre nerveux de l'organisme formel soit préparé à recevoir chaque centre psychique de l'organisme virtuel, et qu'il y ait entre ces deux organismes, l'un visible, l'autre invisible, parallélisme par adaptation adéquate. Cette hypothèse n'a rien d'impossible, et loin d'être démentie par la science, nous croyons qu'elle sera confirmée. Elle est nécessaire, soit à la préexistence des monades aux formes, soit à leur persistance après qu'elles en sont dégagées. Or, préexistence et persistance, c'est même chose, et si l'une pouvait être attaquée, l'autre ne pourrait se soutenir.

Durand de Gros, dans son Ontologie déjà citée, ne se montre pas trop défavorable à *l'eïdolon*, à l'organisme virtuel. Dans son Explication des religions, il prétend qu'elles ont eu pour base le culte des ancêtres ; c'est en effet, à notre point de vue, une forte partie du culte pratique. C'est tellement vrai, que Guigniault, le vaillant traducteur de Creuzer, dit dans son introduction que si l'on n'admet pas le culte et quelquefois même l'intervention réelle des esprits (âmes surhumaines, désincarnés, défunts de notre terre), on ne comprend rien à l'antiquité. Louis Ménard, dans son *Polythéisme hellénique*, parle de *l'eidolon* en termes que nous avons cités dans *Pluralité*

des existences de l'âme, où nous présentons un résumé de ses opinions à ce sujet. Nous avons écrit *le Spiritisme dans l'antiquité*, 26 articles, les brahmanes, les bouddhistes, les druides, les Chinois, chez tous les peuples, en un mot, 20 articles dans *la Vérité* de Lyon, *l'Avenir* de Paris, *l'Union* de Bordeaux, tout cela avant 1865.

Il y a deux de nos articles intitulés : *le Périsprit chez les Grecs* (on sait que je combats énergiquement cette appellation, comme enfantine et inexacte) *chez Homère*.

Cependant Durand de Gros, en parlant d'un livre publié en 1867 seulement, *la Cité antique* par Fustel de Coulanges, déclare que cet auteur, d'ailleurs fort érudit et très estimable, a démontré une thèse *inattendue*, à savoir que la cité antique était fondée sur la religion des ancêtres. Cette thèse n'était inattendue que pour ceux qui ne s'étaient jamais occupés de la question. A nos travaux qui formeraient trois ou quatre volumes in-8, il convient d'ajouter beaucoup d'autres écrivains qui avaient traité le même sujet, notamment Pierrart dans sa *Revue spiritualiste*, etc., etc. J'ose même affirmer dans plusieurs articles, que sans l'intervention réelle du monde surhumain, plusieurs faits de l'histoire ancienne, moderne et contemporaine, sont inexplicables. L'école historique des Nieburh, des Beaufort, etc., etc., est une école boiteuse qui supprime arbitrairement les époques les mieux attestées de l'histoire ; c'est ce que j'ai surabondamment prouvé dans plusieurs articles de *la Vérité* et de *l'Avenir*. Je ne prétends pas qu'il n'y ait pas eu plusieurs fois, soit hallucination,

soit surpercherie, soit superstition, mais il est avéré à mes yeux que le paganisme et même toutes les religions qui l'ont remplacé n'auraient pu tenir si longtemps sans l'intervention positive des êtres surhumains et des ancêtres. Je n'excipe donc pas seulement, pour prouver l'existence de *l'eidolon* ou organisme virtuel, des observations faites de nos jours comme le font quelques amis de Durand de Gros, mais encore d'un faisceau de faits historiques qui me semblent inattaquables.

Je suis pourtant de l'avis de Louis Figuier, dans ses critiques, contre les tendances absurdes du spiritisme moderne. Je ne crois pas à l'identité des esprits évoqués, ni toujours à la présence des esprits; qu'on relise mes articles cités dans cet écrit sur l'agent universel. Je pense, comme Figuier, qu'il y a du vrai dans le spiritisme ; ce vrai consiste dans les doctrines que j'ai soutenues à la suite de toute la tradition, et de grands penseurs, comme cela est établi dans *Pluralité des existences;* il est aussi dans cette idée de la communication possible et maintes fois réelle entre les vivants et les morts, entre notre monde et les autres mondes. Ce sont les opinions que nous nous sommes attaché de préférence à faire prévaloir dans les nombreux articles publiés par nous, quand pendant 18 ans d'oppression, nous cherchions un peu de liberté pour la pensée. Nous la trouvions dans les journaux et revues spirites, où on n'était jamais inquiété et où nous avons pu répandre, sans craindre des poursuites inutiles à braver, les semences de progrès, de condamnation contre les abus et les supers-

titions du passé, et tracer la voie à l'humanité future.

Religion philosophique de l'avenir.

Nous allons construire une religion pour les libres penseurs et les philosophes de l'avenir.

Vous savez déjà que nous n'écrivons pas pour les divers théologiens et croyants des divers cultes, auxquels nous laissons leur foi respective, tout en la respectant et l'honorant, et je prends un aide pour cette religion, c'est le roi du cristicisme, ou si l'on veut, du scepticisme moderne, le solitaire et sublime Renouvier. Nous mentionnerons aussi un philosophe très distingué, Charles Fauvéty, qui dans son journal *la Solidarité*, a soutenu avec un grand talent la notion de Dieu comme âme du monde, comme moi de l'organisme universel.

Il est curieux de voir un des plus profonds penseurs de notre époque, Renouvier, qui a critiqué avec bonheur tous ces éternels parleurs sur la personnalité ou l'impersonnalité de l'absolu, dont nous ne saurions absolument rien exprimer en lui-même et sans sa manifestation, aboutir en religion aux mêmes conclusions que nous. Après avoir sapé toutes les croyances, tous les systèmes, en les brisant les uns par les autres, et en leur opposant leurs contradictions absurdes, il s'exprime ainsi (1) :

(1) Revue philosophique.

Supposez que toutes les écoles étant fermées, la religion, libre de préjugés et maitresse de s'abandonner à ses inspirations natives, suive la pente commune des nations modernes ; supposez qu'au lieu d'envisager l'univers comme un royaume dont le monarque a trouvé le moyen d'être absolu sans danger, de faire que les actes et les consciences de ses sujets ne soient que son acte propre et sa propre conscience, nous aimions, au contraire, à y voir une aristocratie dont les chefs naturels nous dirigent du haut des sphères supérieures, ou encore une démocratie indéfiniment et spontanément ascendante sur les chemins de la vie, une république des êtres qui peuple l'espace d'un chœur innombrable de sœurs et de frères, en avance ou en retard sur nous, *qui nous aident ou qui nous appellent, nous attendent ou nous suivent et tous nous tendent quelque part les bras ;* supposez que la religion s'attache à ces nobles doctrines, à ces doctrines de vie, d'avenir et de liberté que la science ne saurait décréter sans doute, mais qu'elle ne saurait non plus démentir ; dans le vaste champ qui s'ouvrira alors à la fois, et que des milliers d'Églises parcourront librement pour y chercher des cantons appropriés aux intérêts des individus et des races, soit qu'elles se livrent sans réserve au souffle de l'enthousiasme ou qu'elles s'éloignent moins orgueilleusement de la sphère habituelle des consciences émancipées du sacerdoce, émancipées de la fausse science et de l'intelligible mystère, je ne dis pas que la vérité philosophique sera atteinte avec certitude, — je suis criticiste et n'oublierai point que je n'ai pas de religion à fonder, — mais je dis que *la personnalité divine*, sortant des nuages épais de la métaphysique, éclatera de toutes parts avec une force qu'elle n'eut jamais ; que cette personnalité pourra au besoin se concentrer *en une personne unique pour nous, mais réelle et finie*, enveloppant l'étendue de notre petit monde humain, et que toutes les vertus et aspirations du cœur y trouveront satisfaction sans s'aller perdre dans le néant de l'existence absolue. *Ou la religion n'est plus ou désormais elle est là.* Quand le dogmatisme s'apercevra-t-il que son cours est épuisé, qu'il ne peut que le recommencer sans cesse, et que les doctrines, cent fois reproduites et rejetées, changent de figure entre ses mains sans jamais changer de valeur ? Quand tous les hommes

de bon sens se décideront-ils à donner au problème de l'origine et de la pénétration des choses son vrai nom : *la quadrature du cercle de la philosophie?* Quand trouverons-nous qu'il est temps de passer à des exercices plus utiles?

L'incompréhensible absolu peut bien être un objet de foi, mais il échappe à toutes nos investigations, et se demander s'il est ou non un et personnel, s'il est juste, s'il est bon, c'est perdre son temps dans des questions oiseuses; il n'est ni un, ni personnel, ni juste, ni bon, comme nous l'entendons et comme nous pouvons le comprendre. Poser des questions sur la création, sur l'origine, sur l'essence intime des choses, c'est peine perdue, et nous sommes de l'avis de Renouvier, il y a mieux à faire : il y a à réaliser l'unité universelle des esprits, des cœurs, des volontés.

Elevons-nous par la pensée. N'y a-t-il pas eu des morts glorieux dans notre humanité? Est-ce qu'Epictète, Socrate, Platon et d'autres héros du devoir et de la vertu, bien des hommes éminents par leur savoir et par leurs actes, n'ont pas apparu ici-bas? Nous n'en voulons pas citer, de crainte de retomber dans l'élément théologique de tous les cultes, ce que nous avons surtout à cœur d'éviter. Eh bien! il doit en être de même sur les mondes planétaires de notre tourbillon. Supposons donc, et cette supposition est une réalité, que le plus complet, le plus méritant, le plus élevé de tous les êtres devienne la monade supérieure de ce tourbillon, est-ce que nous ne pourrons pas le concevoir, comme notre Dieu, Dieu relatif sans doute, et pouvant toujours s'élever plus haut? Est-ce que, comme le dit Renouvier, la per-

sonnalité divine n'aura pas pris corps à notre regard et ne pouvons-nous pas nous baser sur cet idéal qui marchera de plus en plus vers la perfection, puisqu'il est arrivé le premier, et que progressant sans cesse, il nous devancera toujours? Multiplions maintenant cette universalisation de nos régions, par les mêmes suppositions étendues à d'autres tourbillons, aux espaces stellaires, aux soleils, à toutes les constellations, à l'univers entier, et nous aurons ainsi un nombre infini de monades bienheureuses, rectrices de chaque monde, et de plus en plus resplendissantes à mesure qu'elles s'élèveront dans l'incommensurable ascension. *Sursùm corda ;* montons plus haut encore. Ne pouvons-nous pas imaginer que parmi toutes ces grandes et rayonnantes monades, l'une d'entre elles sera arrivée la première au sommet, qu'elle étendra donc partout ses influences, sa direction, ses rayonnements, qu'elle sera comme le centre de l'unité universelle, le moi de l'organisme du cosmos, l'âme du monde ; qu'elle réalisera en sa personne, le panmonadisme ou le panpsychisme de l'univers? Il y a une analogie à signaler. De même que sur nos bas mondes, les monades humaines ou animales supérieures, sont, comme nous l'avons dit, liées par une indissoluble solidarité à des monades inférieures dont la réunion constitue l'unité et l'individualité de l'être ; de même le Moi divin est constitué dans son unité par une multitude infinie de forces animiques, dynamiques, de dieux chefs des tourbillons, de monades latentes (mondes des formes), de monades zoïques et psychiques qui composent le cosmos : partout l'unité de race, partout la même

origine et la même destinée ouverte à nos efforts. Les soleils uniques des tourbillons, comme les soleils centraux parmi d'autres soleils d'un même système, sont comme les centres nerveux de *l'axe cérébro-rachidien du cosmos* où résident et influent les dieux subalternes sous la direction du moi divin, un, et il y a de même des centres ganglionaires. L'analogie est universelle.

Cette conception de la monade première ne peut être attaquée ni démentie par la philosophie du plus lointain avenir. Elle suffit, à elle seule, pour constituer la religion positive de tous les libres penseurs, de tous ceux qui n'adhèrent à aucun culte déterminé. Mais c'est le Dieu du relatif, du devenir, le seul qui soit à notre portée et compréhensible pour nous.

Nous suivrons tout-à-l'heure l'ascension jusqu'au Dieu absolu.

Cette religion nous la nommons *l'universalisme*, c'est-à-dire la communion avec le genre universel et avec la monade directrice. Elle implique la solidarité de tous les êtres du cosmos. Elle n'est pas exclusive du culte et de la prière.

On pourra prier la grande monade, centre et cerveau de l'univers qui nous enveloppe de l'immensité de ses rayonnements et correspond partout ; lui demander des conseils, des encouragements à bien faire, de la force morale pour triompher des épreuves et des obstacles (Satan, dont l'étymologie n'est pas seulement qui divise, mais qui s'oppose, qui résiste), pour accomplir résolument notre devoir, et parfaire notre tâche actuelle. On peut prier aussi et pour les

mêmes fins, le Dieu de notre tourbillon, la monade qui s'est élevée le plus haut dans nos mondes par ses mérites et les vertus.

On peut également invoquer le secours et l'aide moral des ancêtres qui nous ont précédés dans la vie humaine et ultra-terrestre.

Mais il faut que nos prières et nos invocations ne soient pas *égoïstes*, qu'elles soient toutes *subordonnées à l'ordre universel.* (Voir notre Philosophie de l'avenir, p. 12.)

Il me semble même que cette religion philosophique, inattaquable par la science qui, si elle ne peut pas actuellement la prouver, ne peut pas non plus la démentir, exempte par conséquent de toutes contradictions, de toute obscurité et de toute superstition, pourra aider de beaucoup au fusionisme de tous les cultes à l'avenir.

C'est un terrain neutre, en effet. Le culte des grands ancêtres, qualifiés par les uns de saints, de héros, de demi-dieux, par les autres de vénérables et de pieux, etc., etc., etc., est exalté dans la religion philosophique que nous proposons à ceux qui n'en ont point d'autre. Chacun invoquerait ses êtres de prédilection, et cette vénération satisferait aussi bien les religions de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, même celles des sauvages, que celles de l'Europe, qui comptent beaucoup moins de sectateurs.

C'est un terrain neutre aussi pour le Dieu du tourbillon, car, puisqu'il n'est pas désigné, chaque partisan d'un culte verrait dans ce Dieu celui qui lui paraitrait mériter le mieux cette haute position.

Le terrain est neutre enfin pour la grande monade

qui est adorée comme le Dieu suprême, et sous des noms divers par les croyants de toutes les religions. Ou nous nous trompons fort, ou dans l'avenir, cette religion philosophique fera l'union des cœurs et des volontés, présentant à la vénération les ancêtres aimés de chacun et devenus êtres surhumains, les monades supérieures du tourbillon, et par dessus tout, le grand Être directeur de l'univers.

Parlons maintenant de ce que nous pouvons attester de l'absolu.

De l'Absolu.

L'absolu existe dans les lois universelles du cosmos.

Dans les mathématiques.

Dans la loi morale.

Dans les principes premiers qui sont le fondement de toutes les sciences sans exception.

Dans la nécessité logique.

Expliquons-nous. Le principe des choses exige dans notre pensée une force initiale, monade absolue qui a mis en branle l'univers et a donné lieu, par son sublime développement, à toute la série des monades (Êtres possédant à la fois l'essence dynamique, la forme et la vie, voilà dans quel sens nous prenons ce mot (1).)

(1) Monos, unité, individualité soit simple, soit composée de ses congénères, douée d'autonomie, de force et de mouvement. Nous n'acceptons donc qu'à demi la belle conception de Leibnitz, et nous allons infiniment plus loin que lui.

Les monades à l'état latent constituent le monde des formes.

A l'état zoïque, psychique, elles composent les animaux supérieurs et l'homme, puis les êtres surhumains ; puis les hommes awéniques, puis encore les hommes divins, nommés dieux de chaque tourbillon.

L'unité universelle de toutes les monades du cosmos constitue la grande monade, Dieu, centre compréhensible atteignable à notre pensée, de l'organisme général, que la philosophie de l'avenir ne pourra nier sans inconséquence.

Qu est-ce qui a imprimé le mouvement à toutes ces choses ? Le mouvement provient d'une force simple, inétendue, impérissable, éternelle ; qu'on la nomme point initial, atome absolu, monade première, principe principiant : c'est l'absolu.

En lui-même, avons-nous dit déjà (1), c'est l'innommable, celui dont on ne peut rien dire ni concevoir autrement que par les qualités nécessaires de l'être dont nous sommes participants.

C'est l'Ensoph des cabbalistes.

L'Être incommunicable de Moyse (je suis celui qui suis).

L'Être sans antinomie de Pythagore (2). Ce grand philosophe, pour en donner une idée, avait imaginé un pentacle, l'arcane des arcanes ; il représentait l'absolu sous une figure circulaire, au centre un point avec d'infinis rayonnements. Il prétendait, se-

(1) *Philosophie de l'avenir*, page 101.
(2) Brunsen, *Dieu dans l'histoire* (art. Pythagore).

lon le témoignage de ses disciples, notamment d'Archytas de Tarente, que les mathématiques et la science des nombres, fondées sur des bases éternelles, démontraient que 1 multipliant 1, même à l'infini, produit toujours 1; ce qui indiquait le nombre caché de Dieu, qui n'était pas solitaire, mais qui, dans son absolu, avait beau avoir des facteurs infinis, des associés substantiels de sa grande nature, sans cesser d'être l'inconcevable et l'incommensurable unité.

L'absolu, c'est aussi le ceugant des druides où les hommes ne peuvent pénétrer, c'est la vie de l'infini.

Henri Martin (1), notre infatigable et célèbre historien, qui a fait des études spéciales sur les druides, vient d'ajouter récemment plusieurs documents aux triades bardiques données par Pictet et développées par nous. Ces documents nous semblent encore moins indépendants et plus imprégnés des idées chrétiennes. On trouve même dans le second document des traces non équivoques de la chute des anges, doctrine orientale sans doute, non des temps primitifs de l'Orient, mais dont le christianisme s'est emparé. Ce n'est point là le druidisme antique qui y est tout opposé et qui fait commencer la vie des êtres dans l'Annwfn; la doctrine d'esprits purs créés d'emblée, puis déchus et rejetés dans le cercle de la transmigration, paraît intercalée, comme une tentative de conciliation, entre les deux théologies rivales. On sait que nous ne nous occupons pas de ces

(1) *Le Mystère des Bardes de l'île de Bretagne*, 1 vol. gr. in-8, tirage à part.

questions, nous mentionnons seulement cette particularité (p. 18 et 19, ouvrage cité, ainsi que pages suivantes).

Le livre de la tradition et de la Connaissance des temps qui est cité (p. 17) contient cependant deux symboles très curieux, l'un représentant le nom de Dieu par la parole, l'autre le même nom, mais répété par les créatures. Le premier signe, qu'il faut lire de droite à gauche, commence par le point initial et fixe d'où tout est sorti. Dieu verse partout la vie et l'être, c'est la ligne à droite; mais il rencontre la borne et la négation, parce qu'il ne pouvait se reproduire tout entier. La ligne à gauche figure le non être, et il y a cela de notable que la ligne de l'être domine de beaucoup la ligne du non être.

Il en est autrement lorsque le nom est répété par les créatures; ici l'ordre de la lecture veut que nous allions de gauche à droite, et, parties du non être ou de l'abîme, les créatures montent progressivement jusqu'à l'être, avec cette particularité encore, qu'ici c'est la borne, la négation qui prédomine, et que la ligne gauche dépasse de beaucoup la ligne droite; puis, entrées une fois dans le cercle du bonheur, les créatures suivent bien la ligne de l'être, mais elles ne peuvent arriver à la plénitude, ce qui est figuré par un signe indéfini, une virgule, et non par la fixité du point.

Ces symboles sont ingénieux, et paraissent remonter à la plus haute initiation; c'est ce qu'il y a de plus antique dans ce document, qui nous semble provenir du druidisme modifié par son contact avec

le christianisme. Les Triades bardiques traduites par Pictet, reproduisent donc bien plus, à notre avis, le vrai druidisme, que les récents documents mis en lumière par Henri Martin; elles sont incontestablement plus anciennes, à moins que l'on ne suppose au même temps, ce qui serait possible, un double courant d'idées, les unes persistantes, les autres conciliatrices.

Strada, profond métaphysicien, un des plus grands philosophes de notre époque, admet aussi l'absolu et reconnaît un état préantinomique (*Théorie de l'Être, essai d'un ultimum organum* t. Ier). Je résume ce que j'en ai dit dans divers journaux philosophiques. Comme c'est de la très haute métaphysique, les lecteurs vulgaires pourront sauter ces pages.

Le grand mérite de Strada consiste, selon notre avis, à avoir été plus loin que la notion contingente, forme nécessaire de toute connaissance humaine. Il s'est placé dans l'état préantinomique où l'affirmation est sans sa négation qui ne lui ajoute rien, dont elle est indépendante; bien plus, qui n'a de vie que par elle. Il a prouvé que l'être est seul réel et qu'il n'y a pas place au non être, sinon dans notre pensée, et dans la notion cette réalisation contingente de l'idée. Le non être dans la notion où les contradictoires sont d'essence, ne vit que par l'être, comme la négation n'a d'existence que par l'affirmation. Donc il n'y a que de l'être et partout de l'être. Ce principe est le premier de la métaphysique, c'est la base de tout, c'est l'explication et la reconstitution en même temps de toute la philosophie dévoyée et la solution du tourment fertile en contradictions et

en échappatoires de tous les grands penseurs qui voyaient bien le sophisme des autres, mais étaient impuissants à le démontrer. Tous, sans excepter un seul, tous s'imaginent faussement que les contradictoires sont dans l'absolu lui-même. Alors la vertigineuse vision d'Hégel est vraie, sa logique est irréfutable, et pourtant elle aboutit à l'absurde et au néant. C'est ce qui confirme le principe suivant : *le raisonnement est fatal et dépend complètement des éléments qu'il analyse et triture.* Si ces éléments sont vrais, il les pousse jusqu'à la clarté éblouissante ; s'ils sont faux, il les pousse à l'extrême jusqu'à l'absurdité choquante. Ainsi, l'abbé Gratry ne peut pas réfuter directement Hégel, il se contente d'en dégager les ébourriffantes propositions et de les soumettre au sens commun. Il ne pouvait pas faire davantage sans la métaphysique absolue, lui surtout qui partage l'erreur capitale de ses maîtres en spiritualisme, que nous voyons dans l'absolu et dans la lumière de Dieu à laquelle nous participons. Mais si nous voyons dans l'absolu, comme nous ne voyons que par les oppositions, comme la notion est impossible sans elles, voilà donc les contradictoires qui font partie de l'absolu, et alors Hégel a raison contre vous, et son rêve métaphysique est conforme à la réalité. Nos philosophes, même les plus distingués, marchaient donc jusqu'à présent à tâtons, et nous fournissent un curieux spectacle. Un puissant logicien, Hégel, éclate dans le monde de la pensée, il vient exprimer ce qui résume entièrement la philosophie du passé, et il se trouve que ses résultats sont l'absurdité même; mais comme il est parti de principes avoués

par tous ceux qui le critiquent, les penseurs dont nous parlons tout en reculant devant l'abîme et le bouleversement du bon sens, ne peuvent le réfuter. Ils ne comprennent rien à leur impuissance.

Retenons donc, dès l'abord, ce grand principe de l'état préantinomique, de l'affirmation pure avant la négation, de l'être avant le non être, état dans lequel le jour est sans la nuit, le bien sans le mal, la vérité sans l'erreur, le beau sans le laid, la vie sans la mort, le savoir sans la science, l'idée sans la notion, la détermination sans la limite, l'ordre sans la méthode, l'éternité sans le temps, l'immensité sans l'espace. Hégel nous dit qu'à cet état l'être est abstrait, et non réel parce qu'il n'est pas déterminé; et il n'est pas déterminé parce que c'est la borne qui fait la détermination. Or, c'est encore là un principe qui est reconnu par quelques philosophes à courte vue. Ils ont fourni au sophiste un grand dada qu'il s'est hâté d'enfourcher. Or, s'il y a une démonstration claire, certaine, indubitable, c'est celle de notre grand métaphysicien, Strada, sur ce point. (*Ultimum organum*, 1er vol., p. 151 à 157); il établit d'une manière irréfutable que ce qui détermine l'être c'est sa force d'expansion, là où elle s'arrête l'être n'est plus saisissable, et voilà la limite pour la contingence ; mais la borne n'est rien par elle-même et n'est nulle part en soi; étant indéterminée, elle ne saurait rien déterminer. Dans l'absolu, la force d'expansion qui est absolue, produit une détermination absolue. Loin donc que l'être soit indéterminé à l'état préantinomique, il est absolument déterminé. Par là se trouve terrassé l'argument favori d'Hégel au

moyen duquel il ne veut voir d'être réel et concret que dans l'être et le non être réunis (être-néant). Tout son système croule ainsi et avec lui le panthéisme de tous les temps dont il était le St-Thomas. Hégel avait accepté les antinomies toutes faites de Kant, il les avait reçues de confiance. Or, Kant, métaphysicien empirique, ne les avait prises que dans la notion, c'est-à-dire dans la contingence, faute qui explique toute l'évolution stérile de la philosophie après lui. Cette seule observation fait tomber aussi le criticisme.

Tous les philosophes, jusqu'à présent, ont tout confondu en se posant des questions contradictoires, anti-métaphysiques comme celles-ci : La création est-elle éternelle ? Si elle ne l'est pas, que faisait Dieu ? Est-il resté oisif ? Combien de temps ? Pourquoi, si la création n'est pas infinie, a-t-elle eu lieu dans tel espace plutôt que dans tel autre ? Nous le disons à regret contre les nobles penseurs qui, faute de comprendre les lois métaphysiques les plus certaines, se sont perdus dans ces problèmes. Ils n'ont aucun sens, sont le bouleversement et la confusion des plus claires idées, et sont franchement absurdes.

L'immensité est le logos de la détermination absolue, comme l'éternité est le logos de la vie absolue.

L'espace et le temps sont le logos de la forme et de la vie contingente.

Nous n'avons pu être réalisés que dans la négation, mais nous tenons à l'absolu par le nécessaire identique, c'est là notre racine et notre fondement.

*

Imparfaits, mais perfectibles, nous nous rapprochons sans-cesse du savoir par la science et par l'effacement progressif des erreurs; de la vie identique et toujours la même par la continuation des existences multiples et successives, marquées d'abord par des intermittences et des interruptions apparentes qu'on appelle mort; plus haut, les transitions sont moins brusques, plus haut encore à peine sensibles. Nous nous rapprochons du bien par la vertu et par l'amoindrissement du vice qui est le mal. Tout le mouvement des substances contingentes se résume ainsi dans la tendance vers l'absolu, leur premier principe et leur fin, tendance qui s'explique et se comprend métaphysiquement, puisque leur essence et toute leur réalité dépendent de l'être préantinomique. L'univers intellectuel et moral, le monde des substances, n'a donc qu'une seule loi, le progrès; comme l'univers physique, le monde des formes n'a qu'une loi aussi, l'attraction universelle. Nous unissons donc Newton et la philosophie moderne qui se résument dans l'idée du progrès. Nous condamnons le *processus* circulaire d'Hégel, qui n'efface rien et n'aboutit à aucune fin, le progrès infini, expression contradictoire de quelques panthéistes, pour nous tenir avec une certitude inébranlable au progrès indéfini; car la métaphysique nous enseigne que la limite sans cesse amoindrissable et amoindrie par nos efforts, subsistera toujours en nous plus ou moins; c'est la condition de notre nature. Il y a entre le parfait et l'imparfait assez de distance pour que les siècles des siècles ne puissent parvenir à la combler. On voit de même par là, qu'après cette

vie qui n'est qu'un point de nos existences successives, il est impossible que nous soyons éternellement fixés dans le mal, il est impossible que notre progrès soit immobilisé pendant un temps, il est impossible qu'il soit arrêté à un degré quelconque de bien relatif; car au-delà de ce bien il y a toujours le mieux. C'est là tout le mouvement et le bonheur de l'homme. Donc, enfers, Elysées, vision béatifique, sont, tels que les théologies antiques et modernes les entendent, des chimères anti-métaphysiques.

Le bien pour la substance contingente est l'accomplissement de sa fin ; or sa fin est la tendance de plus en plus réalisée vers l'absolu par l'effacement progressif de la borne. Le mal est son éloignement de l'absolu et l'épaississement de la borne. Mais elle peut toujours remonter en partant du point où ses fautes l'ont fait descendre et en recommençant sa carrière. Voilà les principes certains et indiscutables de la métaphysique de l'avenir.

Voici un autre passage que nous ne reproduisons que parce qu'il s'adresse à l'universel. Nous supposons un moment, comme hypothèse, sauf à la vérifier plus tard, *la révélation*, et nous disons ce qu'elle pourrait être au sens purement philosophique. Nous ne faisons point d'allusion dans cet article de haute métaphysique à aucun culte, ni à aucune des religions existantes sur la terre. Ce fragment, certains libres penseurs peuvent ne pas le lire, et il n'est pas adressé aux théologiens, mais aux philosophes métaphysiciens.

La métaphysique, telle qu'on peut aujourd'hui la constituer, avec des éléments aussi certains que les mathé-

matiques, fixe d'une manière inébranlable les rapports du fini et de l'infini, elle nous donne la certitude et la solidité de l'être, elle nous donne l'absolu et le relatif ainsi que leurs lois d'engendrement, lois positives et sûres, constituant les mathématiques éternelles (1).

Mais si la métaphysique nous force à affirmer l'absolu sans aucune négation possible, elle ne nous en dit rien, sinon que l'ÊTRE a une détermination complète excluant toute forme et toute limite, une identité parfaite aussi résumée dans l'unité panpsychique et vivante, que son essence résultant des qualités essentielles qui sont absolues doit dans sa réalisation produire la substance absolue. Cela suffit à la notion scientifique sans doute, puisqu'il serait aussi absurde de la nier, que cette proposition : *un et un font deux*. « Notre siècle veut toucher Dieu, dit admirablement de Strada ; on fait mieux que le toucher, on le voit métaphysiquement, comme le mathématicien voit le pendule mathématique et méprise ce qui le lui ferait toucher. La métaphysique démontre que tout est vie et n'est que vie, que tout est de l'Être et rien que de l'Être, que tout est manifestation de l'Être dans les formes et dans l'idée. » C'est fort bien, mais l'homme n'est pas seulement qu'intelligence, il vit surtout par le cœur. N'y a-t-il donc pas une nécessité morale, qu'à côté de la révélation métaphysique et scientifique, absolue puisqu'elle dérive de rapports et de lois absolus, du lien de l'esprit et de l'être par le nécessaire, il y ait une autre révélation par laquelle Dieu nous fait connaître l'intimité de sa vie, révélation relative et progressive indéfiniment comme l'être progressif auquel elle s'adresse, ainsi que l'a vu si bien Ballanche ?

L'absolu pour l'homme n'est donc pas là où les théologiens ont cru le trouver. Il est dans les lois métaphysiques, dans le lien du fini et de l'infini par les qualités nécessaires de l'Être ; il est dans les bases de la science, mais il ne saurait être dans la religion, cet effort perpétuellement incessant et inachevé, avec l'aide et l'éducation de Dieu, effort par lequel les êtres contingents

(1) Voir notre ouvrage *les Mathématiques de l'infini*, faussement indiqué par nous quelque part comme étant de 1846 ; c'est (1855-56) qu'il faut lire.

tendent à effacer de plus en plus la négation et la borne. Mais la négation et cette borne sont constitutives de leur réalisation et de leur vie, et quoique indéfiniment amoindrissables, elles ne peuvent complétement disparaître. Ce qu'il y a d'immuable dans l'homme, c'est uniquement la racine de son être contingent qui a le même point de départ, la même constitution, les mêmes qualités essentielles que l'absolu d'où il procède ; mais il n'est réalisé que dans la borne, et cette différence capitale comporte un développement à toujours indéfini. Le bonheur de Dieu est dans la plénitude ; le bonheur de l'homme consiste dans la joie perpétuelle des poursuites et des découvertes et de l'assimilation à jamais inassouvie et sans fin renouvelée de son esprit avec l'Être se dévoilant sans cesse sous des aspects nouveaux, à proportion de son avancement et de son initiation. Les sciences sont donc elles aussi progressives ; il n'y a que leurs bases qui doivent être absolues, comme répondant à la nature de l'esprit dans son adéquation avec l'Être. Dieu parce qu'on a nommé *création* et que nous nommerons en métaphysique *réalisation des contingents,* leur a communiqué les qualités nécessaires de son essence, et c'est là leur lien solide, leur attache indestructible avec l'absolu ; mais le parfait n'a pu réaliser d'autres parfaits, ce qui serait absurde, il a donc fait les contingents perfectibles indéfiniment, et réalisés dans la limite indéfiniment amoindrissable, bien qu'à jamais ineffacée. Cette essence des contingents identiques sur les qualités nécessaires avec l'absolu, crée en eux les lois, les rapports absolus. Mais la parole éducatrice de Dieu s'adressant à l'homme dans ses développements progressifs, doit se faire relative et progressive : c'est Dieu intervenant dans le temps, se faisant fini avec le fini, selon une intuition profonde des *Druides*. Cette parole s'accommode aux temps et aux lieux, condescend à l'intelligence plus ou moins avancée des auditeurs ; elle est susceptible de transformations, d'explications nouvelles, de changements d'aspects, elle ne peut jamais placer la vérité absolue dans le relatif ; car le vrai, le beau et le bien absolus sont inatteignables par les êtres contingents, quoiqu'ils doivent être leur éternelle tendance.

En résumé, l'absolu en l'homme est le lien qui par le nécessaire s'attache à l'être. C'est dans le nécessaire

aussi qu'il voit l'infini et le fini, au moyen de ce que de Strada nomme *l'intuition* ou de ce que les rationalistes appellent *Raison*.

Mais l'éducation de Dieu à ses humanités qui a pour but de leur faire connaître gradativement et peu à peu l'intimité de son être inaccessible métaphysiquement, est essentiellement relative et se proportionne aux besoins des époques et des nations. De ces propositions si claires, si radicalement certaines, et cependant toujours faussées et prises à rebours par toutes les théologies antiques et modernes, découlent des conséquences que nous allons maintenant développer.

1° Ce qu'en théodicée on nomme *ordre naturel* est donc le véritable et le seul terrain de l'absolu. Constitution des êtres, lois nécessaires, rapports métaphysiques entre eux, faculté donnée à l'esprit humain de les saisir (intuition ou raison), ordination des diverses facultés de cet esprit en plein rapport avec l'Être : voilà l'immuable en l'homme. Dieu lui-même ne PEUT en rien le changer, le modifier, le contredire, puisqu'il se contredirait lui-même et agirait contre sa propre nature, racine et fondement de tous les êtres.

Ce que d'un côté la théodicée nomme *l'ordre surnaturel* et qui n'est autre chose que l'action de Dieu sur les contigents dans le temps, pour leur faciliter l'ascension progressive et indéfinie vers lui, qui les attire comme un aimant universel, est essentiellement relatif, et ne peut avoir lieu qu'en plein accord avec l'ordre primordial, naturel et constitutif.

Nous changerons en métaphysique ces appellations vieillies et qui ont été si ténébreuses pour l'esprit humain, de *naturel* et de *surnaturel*. Nous nommerons le premier ordre *essentiel* ou *nécessaire ;* le second, *tendantiel* ou *progressif ; l'essence* exprimant le stable, le permanent, l'absolu en nous ; la *tendance* exprimant la marche, l'effort, le relatif et le mobile, ayant son passé, son actuel et son devenir indéfini.

Comment les philosophes, qui ont rêvé l'absolu dans l'ordre qu'ils nomment faussement surnaturel, ne se sont-ils jamais aperçu qu'ils déraisonnaient ? Comment n'ont-ils pas vu que la révélation, c'est-à-dire le secours de Dieu à l'intelligence ; la grâce, c'est-à-dire le secours de Dieu à la volonté ; l'idéal, c'est-à-dire le secours de Dieu

à l'amour, avaient lieu dans l'espace et dans le temps, proportionnés aux besoins, à l'avancement et à la capacité de chacun, et par conséquent relatifs comme l'être auquel ils s'adressent? C'est là en vérité un bien profond et bien étrange égarement.

2° Il faut reviser toutes les révélations, aujourd'hui qu'elles ne paraissent plus répondre aux développements de l'esprit humain, surtout lorsqu'il s'agit d'un bas monde, où l'ignorance grossière de ceux qui les ont reçues ont voulu les condenser dans une lettre immobile, et leur attribuer un caractère d'infaillibilité qu'elles ne sauraient avoir. L'infaillibilité existerait bien pour elles, à condition qu'elles ne soient point altérées au moment précis où elles sont données à l'humanité, car elles sont ce qu'il y a de plus convenable à l'époque pour son avancement et son éducation ; mais dans quelques siècles, dans moins de temps peut-être, les êtres mobiles ayant marché réclament d'autres enseignements; enfants, écoliers de divers degrés, adultes, hommes faits, le genre humain a passé par toutes ces phases. Or, ce qui convient à l'enfant ne peut s'appliquer à l'écolier, ce qui convient à tous deux ne saurait être de mise avec l'adolescence et encore moins avec la virilité. Ce qui a gâté la raison de tous ces philosophes, à de rares exceptions près, c'est qu'ils ont supposé que Dieu agissait toujours dans son absolu même pour l'ordre tendantiel, notion absurde et métaphysiquement irréalisable. Ils n'ont pas compris ce qu'ont exprimé admirablement les Druides, qu'une des nécessités divines était que l'Être se fît *fini* avec le *fini*, c'est-à-dire qu'il n'exerçât son action éducatrice que gradativement, et selon les dispositions de ceux qu'il veut élever, c'est-à-dire encore qu'il ne révélât de son verbe que ce qui serait compris, aux médiateurs chargés par lui de le répandre et de le semer. Il fallait donc que ceux-ci n'eussent l'inspiration que par mesure et peu à peu, correspondante et adéquate aux intelligences qui devaient se l'assimiler. Voilà une première cause d'erreur, si des aveugles ont voulu arrêter ce qui est essentiellement mobile, et en faire un faux absolu, si dans des intérêts d'ambition, d'orgueil, de pouvoir et d'autorité, ils ont érigé le changeant et le développable en immuable et fixe. C'est gravement se tromper sur des questions capitales, et prendre la nature des choses au rebours.

Souvent lorsqu'il en est ainsi, l'esprit humain doit démolir avant de reconstituer. La démolition a été l'œuvre du 18e siècle, poussée trop loin et avec excès; la reconstitution doit être notre œuvre, et c'est pour cela que les bases de la vraie métaphysique nous ont été données par de Strada. Les autres causes d'erreur peuvent provenir ou des médiateurs eux-mêmes qui ont mal entendu l'inspiration ou l'ont mal exprimée, ou bien des auditeurs qui l'ont mal comprise ou l'ont interprétée grossièrement; mais comme cette révélation est continue et de tous les instants, elle rectifie peu à peu les faux points de vue et les opinions arriérées. Toutefois lorsque la *lettre* est prise pour la règle unique et infaillible, il y a besoin d'une révision totale par l'esprit humain; c'est là que nous en sommes.

3o La révélation, ou du moins ce qu'on donne pour tel, doit donc être conforme pour être vraie aux possibilités et aux lois métaphysiques de la raison, l'ordre essentiel et nécessaire des êtres. Ce qui n'y sera pas conforme doit être impitoyablement rayé comme contradictoire et absurde. Leibnitz partage notre opinion : « La raison, dit-il, est un don de Dieu comme la révélation, leur combat ferait combattre *Dieu contre Dieu*, et si les objections de la raison contre quelque article de foi sont insolubles, il faudra dire que *ce prétendu article sera faux et non révélé.* » Leibnitz donnait cependant cette conclusion, sans s'être élevé à la clarté et à la précision de la distinction que nous avons faite entre l'*ordre essentiel* de la raison et l'*ordre purement tendantiel* de la révélation. La raison est nécessaire et immuable. La révélation est relative et mobile. Leibnitz n'avait pas aussi signalé, comme nous l'avons fait, les causes d'altération de la révélation et la possibilité de ses erreurs. Pourtant, par une admirable intuition, il arrive à formuler un avis identique.

En résumé, entre l'absolu et le relatif il y a identité en ce qui touche les qualités nécessaires de l'être. Mais nous ne voyons pas le contingent par l'absolu, nous n'avons pas une vue directe de l'absolu; car, puisqu'il s'agit ici de l'ordre constitutif et essentiel, si nous voyions en l'absolu, notre vie serait pleine, entière, nous serions Dieu et nous posséderions le savoir et non la science. Plus de mobilité, plus de développements, ce que le fait

vient démentir. C'est la condamnation du spiritualisme dans ses exagérations et dans une de ses erreurs capitales, qui de Platon va à saint Augustin et à saint Thomas, d'eux à Bossuet et à Malebranche, pour trouver enfin ses abimes avec Kant et avec Hégel, dont les systèmes relèvent de cette fatale méprise.

Nous voyons à la fois et simultanément l'absolu et le contingent par leur lien commun, le necessaire, ainsi que de Strada, coupant court à tous les desastres de la pensée, l'a victorieusement établi.

Après cette citation, dans laquelle le rôle de l'absolu ici bas pour la conduite des religions, est nettement tracé, nous n'ajouterons plus rien; quoique la nécessité logique et morale de l'absolu nous paraisse prouvée, comme nous ne savons absolument pas ce qu'il est, nous n'aimons pas bâtir en l'air ni pêcher en eau trouble, nous aimons rester sur la terre ferme des phénomènes et de leurs rapports, sans négliger pour cela les principes et les lois et en admettant l'absolu comme indispensable et nécessaire à notre pensée, comme un être de raison.

Nous nous sommes assez expliqué ailleurs sur la méthode (*Exposé d'un nouveau système*. — *Mathématiques de l'infini*. — *Philosophie de l'avenir*), et de plus grands que nous ont aussi traité cette question (*Essai d'un ultimum organum*, par de Strada; *la Solidarité*, journal des principes, par Charles Fauvéty).

Quant aux principes de la morale, nous avons même trop longuement écrit à ce sujet (*Principes supérieurs de la morale*, 2 vol. in-8, couronnés par l'Académie des sciences morales et politiques, Paris, 1859. Durand). Il y a beaucoup d'ombres, de scories dans cet ouvrage, il y a des concessions trop complaisantes

à la philosophie spiritualiste et bâtarde. Cependant on peut y prendre quelque chose.

Quelques mots seulement en terminant, sur ce que l'on appelle *la morale indépendante*, qui est une des plus généreuses illusions, mais aussi une des erreurs les plus profondes de notre siècle.

La Morale indépendante.

J'affirme d'abord mon admiration et mon estime pour le noble but qui a guidé ses partisans. Ils se sont dit : Tous les cultes s'entredéchirent, se massacrent réciproquement, s'anathématisent; leurs disputes sur Dieu et sur ses rapports avec les hommes n'ont produit que haine, discorde, déchirements. Toutes les sectes croient au diable tentateur et à un enfer, son domaine éternel, et à d'autres énormités, telles que la prédestination et la réprobation. La philosophie n'est pas plus d'accord sur cette question que les cultes religieux; chaque penseur a son système là dessus, sa nuance particulière, déiste, antithéiste, panthéiste; cela prouve que jamais on ne s'entendra sur ce point. N'y a-t-il pas un terrain neutre qui peut servir de lien entre tous? Ce terrain existe : c'est la morale et le devoir. Travaillons résolument à cette science positive, en la séparant et la proclamant indépendante de toutes ces croyances et de toutes ces opinions contradictoires.

Je le répète, je ne puis assez admirer cette idée tirée des entrailles mêmes de la haute science : chercher

le lien, l'harmonie des contraires dans le neutre. Mais pour que ce neutre soit le vrai lien, il faut de toute nécessité qu'il soit analogique. La morale l'est-elle? Peut-elle l'être? La morale, d'abord considérée non plus dans sa spontanéité, mais comme science, est une conséquence de principes. Ainsi, il faut d'abord que l'on reconnaisse *la liberté de l'homme*. S'il n'est pas libre, à quoi bon une morale pour une machine? Il faut de plus que le fait moral, le devoir, soit reconnu par tous!

Büchner et son école disent carrément : « L'homme n'est pas libre ; il va où son cerveau le pousse. »

Il ajoute : « *L'infanticide est licite.* »

Mais d'autres se trouveront qui ne se contenteront pas de cette simple permission, et qui, poussant plus loin la logique du système, diront : « Pourquoi n'y aurait-il que l'infanticide de licite? Tout est licite selon son intérêt, sa force et son pouvoir. »

Comment faire pour accueillir de pareils penseurs dans le giron de la morale indépendante?

Est-ce que tous les philosophes reconnaissent le fait moral, universel et absolu? Non.

Helvétius ne reconnaît que l'intérêt seul pour règle de ses actions ;

Bentham, l'utilité ;

Adam Smith, la sympathie et l'approbation des autres ;

Hutcheson, la bienveillance.

Les panthéistes, il y en a de toutes les couleurs, sont plus ou moins portés à nier la liberté, et à ne voir en toutes choses qu'une inéluctable fatalité. Donc, la morale scientifique, qui n'est qu'une con-

séquence des principes crus ou pensés, ne saurait être le véritable lien, aujourd'hui que les hommes sont dans le morcellement et la division de l'individualisme le plus effréné. Ce sera, si l'on veut, un résultat de l'unité lorsqu'elle sera opérée, mais elle n'en peut être de prime-saut le moyen et le lien solide.

Commencer par la morale scientifique, c'est commencer par la fin.

Nous allons expliquer les motifs de cette généreuse illusion, de cette naïveté sublime, parce qu'elles n'ont pu prendre naissance que dans des cœurs nobles et bien trempés. Ils se sont dit : L'athée, le matérialiste, placés en face du devoir, l'accomplissent aussi résolument que beaucoup d'autres ; ils font litière alors de leurs opinions, et se retrouvent unanimes dans la dignité et dans l'honneur. Cela est vrai ; l'homme malgré tout, a toujours sa marque de fabrique ; il a toujours, fût il le plus pervers, quelques germes de bien au fond de son être. Nous savons, à n'en pas douter, que les sophismes scientifiques sont laissés bien loin par leurs auteurs eux-mêmes dans la conduite de la vie, et que par exemple, le docteur Büchner, que l'on prendrait pour un ogre et un tueur d'enfants, est au fond peut-être un homme bon, serviable, aimant sa famille et ses amis, peut-être même qu'il sympathise avec l'enfance. C'est possible. Encore une fois, il ne s'agit pas d'unir les hommes par la spontanéité du sentiment, mais par la loi du devoir, par la morale *science*, non pas par la morale *élan*. C'est bien là d'ailleurs ce que vous vous proposez de faire, et cette entreprise

est impossible. Demandez en effet au matérialiste s'il reconnaît *la loi morale* ou le fait moral obligatoire. Il vous répondra non, scientifiquement; car l'homme, selon lui, n'est pas libre ; il va où son cerveau le pousse, et l'on ne saurait concévoir de loi pour une machine aveugle.

Donc la morale ne peut se déclarer indépendante des convictions scientifiques ou religieuses. Elle n'est qu'un résultat, elle n'est pas un début.

Il ne nous resterait plus qu'à esquisser la synthèse cosmologique, mais comme cette synthèse, jadis ébauchée par nous, a été magistralement traitée par notre illustre ami Camille Flammarion, nous aimons mieux renvoyer à ses ouvrages : *Pluralité des mondes habités* (Didier, éd.), *Merveilles célestes* (Hachette), etc.

Voilà les pages que j'ai cru devoir détacher aujourd'hui du *Testament d'un philosophe*. L'écrirai-je tout entier jamais? ou bien ce petit livre sera-t-il mon dernier mot? En tout cas, je le recommande au public comme divulguant déjà mes vues secrètes sur beaucoup de choses. Cette divulgation n'est pas complète sans doute. Je fais ce que je peux dans notre temps tourmenté et loin de Paris, ce centre et ce cerveau du monde civilisé, que l'on veut en vain décapitaliser. Décapitaliser Paris, c'est tuer la France.

Lyon, le 2 octobre 1871.

DÉCLARATION

Je donne pleines facilités et pleins pouvoirs, comme je les ai déjà donnés à tous ceux qui l'ont voulu, de reproduire tout ou partie de mes articles insérés dans un très grand nombre de journaux ; je ne cite ici que les principaux : *la Vérité* de Lyon, articles Philaléthès, A. P., Erdna, quelquefois X. (quatre années) ; *la Tribune universelle* (une année), André Pezzani ; *l'Avenir* de Paris (2 années et demie), André Pezzani et de Montneuf ; *l'Union* de Bordeaux (2 années et plus), mêmes signatures.

Dans une multitude de revues, journaux, j'ai écrit accidentellement. Eh bien ! je livre toutes ces publications au domaine public, n'ayant jamais rien composé que d'une manière désintéressée et dans l'unique but d'éclairer le présent et de préparer l'avenir. J'interdis à tous mes héritiers, d'exercer aucun droit à ce sujet.

ANDRÉ PEZZANI.

Le 4 octobre 1871.

Note générale au chapitre VIE FUTURE DEVANT LA SCIENCE.

Preuves scientifiques de l'organisme virtuel.

Nous avons parlé maintes fois de l'organisme virtuel, véritable corps de la monade. Son existence résulte :

1° De ce qu'historiquement nous croyons établies différentes manifestations des ancêtres, sans lesquelles nous ne nous expliquerions pas la durée et la persistance des cultes antiques. L'hypothèse de Fontenelle et de Vandaële est tout à fait insuffisante.

2° Aux temps modernes et contemporains, ces manifestations qui sont une loi de la nature ont dû éclater quelquefois, nous renvoyons surtout à l'article capital *Critérium des apparitions*, dans *l'Union bordelaise*, et à une foule de nos autres articles dans les journaux cités (nous disons aussi qu'il faut rabattre beaucoup de ce que peut-être nous avons trop facilement cru).

3° Voulut-on faire litière complète des preuves historiques, resteraient les preuves de la science :

Aux approches de la mort, la lucidité particulière de l'esprit (voir les pages 389 et suivantes de Louis Figuier à ce sujet dans l'ouvrage cité).

Dans certains cas morbides et pathologiques, l'homme voit et sent par un autre organisme que par le corps grossier et opaque.

On peut citer aussi beaucoup de faits de somnambulisme naturel, artificiel, d'extase, etc., etc.

Nous renvoyons nos lecteurs aux conférences de M. Chavée, surtout aux pages 102 et suivantes de la *Solidarité* qui les analyse (numéro du 1er juin 1868), et nous nous bornerons à signaler encore les articles écrits par nous dans la *Vérité*, première année, sur le *Périsprit*.

Mais, dira-t-on, vous écriviez sur le périsprit, tout en blâmant énergiquement cette expression. Eh ! oui ! querelle de mots. Mais nous étions d'accord sur le fait ; oui, le corps véritable de la monade ne peut pas être dit *autour* (péri) puisqu'il la constitue et en fait partie intégrante, que la monade soit psychique ou simplement zoïque. Il fallait bien se faire comprendre, et comme l'école qualifiait la chose de *Périsprit*, nous adoptions le nom, puisque nous étions d'accord sur l'idée. En résumé, et nous le disons ici une fois pour toutes, du *Spiritisme* nous n'adoptions que les doctrines qu'ils nous avaient toutes empruntées à nous philosophes de l'antiquité, modernes, contemporains, à nous universalistes et panmonadistes, et en cela, je crois avoir rendu service à la cause de l'humanité. Puisque les principes étaient sauvegardés, qu'importaient *les mots* et quelques superstitions inévitables au premier moment ?

Je cite en terminant un passage de mon mémoire inédit sur le sommeil et le somnambulisme (envoyé à l'Institut, *Sciences morales et politiques*).

L'homme est composé d'une âme et d'un corps virtuel ; il a, de plus, pendant sa station terrestre, un corps or-

ganique qu'il est venu prendre et informer ; ce dernier, grossier et visible, qui lui sert de relation avec les objets de la terre.

Le somnambulisme serait un état dans lequel le corps virtuel serait dégagé en quelque sorte du corps organique, mais non complètement séparé de lui. La séparation complète n'a lieu qu'à la mort.

A la lueur de cette hypothèse, les phénomènes du somnambulisme s'expliqueraient.

On concevrait parfaitement, en effet, comment l'âme est en relation avec les objets sensibles. par d'autres moyens que ceux de la sensibilité ordinaire. Puisque ce n'est plus le corps organisé qui entre en action, mais bien le corps virtuel. que signifie alors l'objection des physiologistes, que les yeux ont été donnés pour voir et les oreilles pour entendre, ce qui n'est vrai que pour l'état de veille? On expliquerait très bien par là les phénomènes de vue à distance : et selon des lois inconnues à la physiologie. qui n'a pu comprendre dans ses études que le corps organique, le seul visible et perceptible. Nous en dirons autant de la faculté de prévision.

Par cette hypothèse, on rendrait raison également de l'absence de souvenir qui se remarque fréquemment. Une fois que le corps virtuel rentre par l'état de veille dans ses relations avec le corps organique, les liens grossiers de ce corps forment un obstacle invincible au souvenir. Mais, dès qu'il retourne au somnambulisme, la mémoire lui revient avec le dégagement qui s'opère. Par là se découvrirait manifestement l'illusion des *deux moi*, qui a trompé Maine de Biran. Ce serait, en effet, le même moi dans un cas pourvu de son corps organique et perdant avec lui la faculté du souvenir : dans l'autre cas, agissant avec son corps virtuel dégagé des éléments grossiers de l'organisme, et retrouvant la mémoire de ce qui s'est passé à l'accès précédent.

On comprend, d'ailleurs, qu'il y aurait des degrés à ce dégagement, qu'il serait plus ou moins complet, que quelquefois il n'aurait lieu qu'à demi, ce qui expliquerait la mémoire de certains faits chez les somnambules. Puisqu'ils auraient agi, dans quelques cas, à la fois, avec leur corps organique et avec leur corps virtuel incomplètement dégagé, les sensations pourraient laisser

quelques traces dans leurs organes, et se retrouver au réveil par le souvenir.

Cette théorie présente de grands avantages sur celle de Brière de Boismont et de M. Lélut. Ce dernier a eu la franchise de reconnaître, comme nous l'avons vu, combien la sienne était insuffisante. Toute notre discussion sur le somnambulisme naturel et symptomatique nous conduit sinon à adopter pleinement cette nouvelle théorie, du moins à la considérer comme très probable. Si elle ne lève pas tous les voiles qui nous cachent le somnambulisme, elle s'adapte merveilleusement à tous les faits et ne laisse planer sur eux que le mystère inhérent à l'esprit humain en un pareil sujet.

Eh bien! ces conclusions que nous ne donnions qu'avec timidité en 1855, aujourd'hui nous les affirmons vraies, et nous sommes convaincu que la science de l'avenir n'en doutera pas.

Elle reconnaîtra l'organisme virtuel, corps inséparable de la monade, et en fera un de ses premiers enseignements. Alors l'immortalité des êtres, tels qu'ils sont arrivés à se constituer dans leur perpétuel et incessant devenir, sera reconnue; alors l'humanité aura progressé dans le sentiment de la solidarité générale de toutes les monades du Cosmos.

INTRODUCTION

A LA SYNTHÈSE DES DRUIDES

(2me édition)

Si j'ai placé l'écrit très avancé qu'on vient de lire, en tête d'une seconde édition de la Synthèse druidique, c'est que les idées nouvelles qui sont émises dans cet opuscule, sont en pleine conformité avec les opinions de nos ancêtres Gaulois, excepté sur un point que j'ai relevé plus bas : la rétrogradation de la monade psychique à la monade zoïque, de l'homme en un mot à l'animal. C'est là une erreur capitale sans doute, mais elle nous paraît la seule. Sans doute encore les Druides ne se sont pas élevés à tous les aperçus que nous avons signalés dans *une Philosophie nouvelle* ; ils n'ont pas montré la même précision, la même netteté, mais ils n'ont rien qui y répugne ; tout au contraire dans leurs doctrines semble y préparer et s'y acheminer.

Par le mot Annwfn, l'abîme, ils entendent à la fois l'état chaotique et nébuleux des monades, et leur passage par la vie minérale où elles s'associent, se désassocient, d'après leurs affinités, pour arriver ensuite aux végétaux, aux animaux inférieurs et aboutir, dans nos bas mondes, aux suprêmes degrés de l'animalité où elles forment une association indissoluble, sous la direction d'une monade supérieure

et prépotente, centre de l'individualité et de l'unité personnelle.

Ce qu'il y a aussi d'infiniment remarquable chez les Druides, c'est leur conception du *Ceugant*, inaccessible à notre connaissance. C'est ce qu'on appelle l'ensoph, le dieu caché, dont nous ne pouvons rien dire que comme nécessité logique de notre pensée, et monade absolue. Se demander si elle est une ou multiple, si elle est personnelle, quelles sont ses qualités, sa nature, ses attributs, c'est peine perdue.

Le Ceugant est à jamais interdit aux êtres contingents. Par là les Druides coupaient court à toutes les disputes oiseuses, à toutes les naïvetés absurdes, et les contradictions sophistiques des théodicées. Ils résolvaient, comme nous le dirons plus loin, toutes les antinomies dans l'absolu qui n'en contient pas, à la condition qu'il ne sera pas expliqué par les cerveaux humains; car ceux-ci n'ont que la notion empirique et antinomique.

Puis quelle belle théorie de l'être renferme la philosophie des Druides ! Être infini en lui-même — fini avec le fini — en rapport constant avec le développement des êtres particuliers, ce sont ses trois nécessités.

La conception contemporaine des grands penseurs sur l'Être ne diffère que par les mots. Léon Brothier et Charles Fauvéty disent que Dieu (l'Être universel) est à la fois infini, fini et indéfini. Ce sont presque les mêmes termes que ceux des Druides, car l'indéfini est-il autre chose que le développement des êtres, le devenir à jamais continuable et inrayable du cosmos? Renouvier, que nous avons déjà cité avec hon-

neur, sans vouloir donner le nom d'êtres et de substances aux représentatifs et aux représentés, n'avoue-t-il pas qu'il y a 1° des phénomènes permanents, 2° des phénomènes transitoires, 3° des phénomènes développables indéfiniment? Donc encore, c'est la même théorie sous des appellations différentes; et quand nous disons aussi qu'il y a un ordre essentiel pour tous les êtres (ce que de Strada nomme le nécessaire), un ordre borné et actuel le fini), un ordre tendantiel (l'indéfini, le Verden des Allemands), n'est-ce pas encore la même chose, dite par un philosophe qui n'a pas la prétention d'être un grand penseur? Nous croyons pouvoir affirmer que toutes ces conceptions sont identiques. On se croit séparé par l'idée; allez au fond, et vous reconnaîtrez qu'il n'y a souvent qu'une querelle de mots.

Voilà pourquoi nous avons assez estimé nos ancêtres les Druides, pour avoir composé ce frontispice devant leur philosophie déjà grande et même sublime, frontispice écourté sans doute, peint à la détrempe, et où certaines lignes ne sont pas assez accusées, mais qui repris et tracé par de vigoureuses mains, telles que l'avenir prochain en fournira, pourra devenir immortel, même à l'égard de nos successeurs les plus reculés, qui y ajouteront et iront tous les jours plus loin.

La première édition de la *Synthèse des Druides* (Bardes druidiques) date de 1865, or nous allons vite dans les temps broyés où nous vivons; il y a donc, au milieu des ombres, des scories, des voiles dont nous avons cru devoir nous envelopper, des parties même de cette œuvre que nous n'écririons

pas aujourd'hui sans y faire des changements. Devions-nous les refaire à nouveau ? Comme ils étaient peu considérables, nous avons préféré réimprimer textuellement le livre, sauf à faire précéder de quelques observations cette réimpression. Ceux qui ont acheté le premier ouvrage, et c'est là un devoir de conscience que négligent trop souvent les auteurs, pourront se procurer séparément les additions faites à la première édition. Ce parti que nous avons dû adopter nécessite quelques explications qui seront d'ailleurs très courtes.

Sur le premier chapitre intitulé *Synthèse des Druides*, aucune observation, excepté celle que l'on a lue plus haut touchant une publication nouvelle d'Henri Martin, *le Mystère des Bardes de Bretagne*, mais nous persistons à dire que ces documents sont moins anciens, moins importants que ceux de M. Pictet, et surtout qu'ils ne sont que du druidisme altéré.

Sur le second chapitre, nous disons uniquement que nous n'aimons pas le terme de création employé si souvent par Pecqueur et même par nous. Dans un langage plus exact nous l'avons déjà exprimé ; nous devons, philosophes de l'avenir, remplacer ce mot par celui de réalisation et de développement des êtres du cosmos. Quant aux critiques faites de la doctrine de Pecqueur par le profond Renouvier, nous ne les ignorions pas lors de notre première édition, mais nous disons à l'un et à l'autre : vos querelles sont oiseuses, vous avez tous raisonné comme si les contradictoires étaient dans l'absolu, vous n'avez compris ni les sublimes aperçus de Pythagore mentionnés plus haut, ni le Ceugant des

Druides, ni l'Ensoph des cabbalistes, ni ce que Wronski nomme l'archi-absolu, ni l'état préantinomique de Strada; c'est le cas de vous renvoyer dos à dos au magnifique et splendide livre, *Théorie de l'être*, de ce grand penseur (*ultimum organum*, tome Ier).

Quant au 3e et au 4e chapitre, nous confessons que nous avons trop ajouté foi à l'influence des ancêtres se manifestant par les médiums. On peut rabattre beaucoup de ce que nous en avons dit, en comparant avec notre chapitre de la Philosophie nouvelle *l'Agent universel*, nous sommes convaincu que le plus souvent la médiumnité n'est qu'un reflet de nos propres pensées surtout latentes et inconnues, de nos propres désirs, de notre orgueil et de notre amour-propre (1).

Nous maintenons cependant avec la plus grande énergie, la communion non seulement possible, mais réelle des vivants de la terre avec les extra-humains ou les surhumains; nous l'avons dit à propos de l'ouvrage récent de Louis Figuier qui affirme aussi les mêmes croyances.

Nous expliquons avec Louis Ménard, Fustel de Coulanges, Durand de Gros et une foule d'autres, la

(1) Nous avons vu quatre médiums se disant secrétaires du Christ et se combattant réciproquement comme étant les seuls véridiques. Or, ces prétendues dictées étaient toutes contradictoires. — Lors de la guerre avec les Prussiens, presque tous les médiums annonçaient le triomphe de la France, l'écrasement des Allemands; la généralité des prétendus Esprits nous entretenaient dans ces fausetés et ces illusions; c'est que les médiums puisaient dans l'agent universel ou même dans l'intime de leur être, le reflet de leurs propres désirs et de leurs idées chauvinistes.

constitution des cités antiques par le culte et l'intervention crue ou supposée des ancêtres. Bien plus, nous répétons depuis dix ans que là est la clé d'une partie du merveilleux dans les histoires et dans les religions, et nous croyons l'avoir solidement établi dans les journaux et les articles cités. (A)

Nous maintenons toutes les doctrines, toutes les affirmations, toutes les idées que nous avons soutenues dans *la Vérité* de Lyon, *l'Avenir* de Paris, *l'Union* de Bordeaux et dans d'autres revues en insistant toutefois sur ce fait, que nous n'avons jamais enseigné, comme certaine école, 1° les réincarnations fréquentes sur cette terre qui ne sont que l'exception pour ceux qui ont mal vécu, qui ont quelque attache terrestre, ou qui y reviennent pour une mission. Nous avons même dit : *Il n'est pas normal pour l'homme de vivre deux vies terrestres*. Mais nous croyons vraies les existences successives et les réincarnations dans les globes de l'univers, ascensionnelles, stationnaires ou inférieures quelquefois. 2° Nous n'avons jamais cru à l'identité des esprits évoqués et qui répondaient ou semblaient répondre. 3° Le plus souvent il n'y a intervention d'aucun être surhumain. Nous l'avons déjà expliqué plus haut (voir *Agent universel* et notre important article *Criterium des apparitions*, dans *l'Union bordelaise)*.

Ces réserves étant faites et bien comprises, nous déclarons croire à la pénétration, à la communion réciproque de toutes les monades, de tous les mondes, de toutes les humanités, et à la solidarité universelle de tous les êtres.

La page 121, ligne 11, a besoin d'une explication;

elle paraît confondre Davys, Metzils et d'autres avec le sérieux Vin Kelsonn et l'écrivain étonnant Eliphas Lévy, qui semble avoir retrouvé les secrets de l'occultisme. Ce serait à tort que le lecteur tirerait ces conclusions. Davys, Metzils sont des extatiques, et on sait que l'extase est presque toujours peu sure et dévergondée, puisant dans l'agent universel des matériaux disparates pour ses pensées. Eliphas Lévy, au contraire, a publié une série d'ouvrages sur le magisme, l'hermétisme et la haute initiation, que nous recommandons même à ceux qui veulent approfondir la science humaine tout entière. Nous avons dit notre avis, mais très abrégé, sur la grande portée de l'hermétisme (*Philosophie de l'avenir*, p. 23 et suivantes), en renvoyant principalement aux maîtres, et l'un des maîtres modernes à ce sujet est sans contredit celui qui prend le pseudonyme désigné plus haut (1).

Faut-il encore que j'ajoute une explication sur la page 124? Je parle de fluide sonique, de fluide magnétique et électrique, du fôs primitif et du fôs dérivé. Ce ne sont là que des appellations se rapportant toutes à l'agent universel, qui nous paraît divers à cause de nos *organes différentiateurs*, ainsi que je l'ai surabondamment expliqué dans le cours de cet écrit. Le mot *fôs* en chaldéen primitif signifie *l'Aour* hébreu, et désigne par conséquent ce que nous avons nommé *l'Agent universel* (OB et OD dans les deux pôles).

(1) On trouve les ouvrages d'Eliphas Lévy (A. Constant) chez Germer-Baillière, éditeur à Paris.

Sous le bénéfice de ces observations, je réimprime telle qu'elle *la Synthèse des Druides* qui a paru en 1865 pour la première fois.

APPENDICE (NOTE A).

Clé d'une partie du merveilleux, sans surnaturel, notamment dans les cultes antiques et dans l'histoire de tous les peuples.

Pour venir en aide à la thèse de M. Durand de Gros sur les religions antiques, à savoir qu'elles étaient fondées principalement sur le culte, et nous ajoutons sur l'intervention quelquefois réalisée des ancêtres, nous donnons d'abord les conclusions et le résumé de l'histoire de l'antiquité, et de celle du néoplatonisme. (Nombreux articles signés Philaléthès ou A. P. dans *la Vérité*, 1863-64-65-66.) (1).

Voici donc ces passages extraits et abrégés :

Il y avait d'abord les *âmes* des vivants que l'on pouvait évoquer pendant le sommeil ou l'extase.

Puis les *âmes* qui, en mourant, devenaient toutes *démons*, selon le poëte Hésiode, chez les Grecs, et Valère Maxime chez les Romains.

Plus tard et sous le néoplatonisme, cette expression

(1) On ferait aisément deux volumes de ce que tout nous avons écrit d'important à ce sujet (rien que pour l'antiquité), et nous avons depuis retrouvé des textes décisifs et concluants qui ne sont cités nulle part.

de *démons* fut prise en mauvaise part, ou tout au moins dans un sens d'imperfections.

Ainsi il y avait les *caco-démons,* âmes impures, perverses. Les plus méchantes et les criminelles furent nommées *antithées* (contraires à Dieu).

Le mot *démons* fut attaché aux âmes imparfaites, indécises, sans caractère.

Au dessus des démons étaient les archoutes (dominateurs) qui cherchaient à faire prévaloir parmi les vivants, après leur mort, les opinions vraies ou fausses, et les idées systématiques qu'ils avaient eues pendant leur vie. Ainsi savants, philosophes, politiques voulaient avoir des successeurs qui défendissent leurs systèmes et leurs écoles, ou les dynasties et les partis auxquels ils s'étaient attachés de leur vivant. Esprits doués d'énergie et de caractère, mais imbus d'orgueil et d'amour-propre et infatués d'eux-mêmes jusque dans la vie spirituelle.

Venaient les *héros* qui, dans l'antiquité, n'étaient presque que des guerriers quelquefois redresseurs de torts, et poursuivant la justice par la force. Pas plus que les *archontes,* ils n'étaient détachés de la terre, conservant encore après le trépas leurs rivalités, leurs vengeances, leurs haines. Lorsqu'Apollonius de Tyanes évoque dans son *heroûm* l'ombre d'Achille, celui-ci lui apparait et lui tient un langage encore imprégné des passions terrestres.

Les *demi-dieux,* au contraire, étaient bien des hommes ayant vécu ici-bas, faisant partie de notre infime tourbillon, mais qui par leurs vertus et leurs hauts faits, aussi bien que par les dispositions ascensionnelles de leur cœur, s'étaient affranchis de la chair et s'étaient épurés en montant. Ils revenaient bien encore sur la terre, mais spirituellement et pour donner de célestes conseils, comme pour protéger ceux qui le méritaient et faisaient des progrès incessants de détachement matériel.

Les *dieux* étaient des êtres encore supérieurs, ayant le *pneuma* pur et se mouvant circulairement comme le ciel. Ils étaient donc impeccables et impassibles.

Tous les autres êtres n'avaient que le mouvement rectiligne. Or ils pouvaient déchoir s'ils se laissaient attirer par le centre du corporel et du sensible qui est en bas ; il n'y avait de salut et d'élévation pour eux qu'en aspirant au centre d'en haut, à l'intelligible, tandis que les *dieux*

ou êtres pneumatiques, se mouvant circulairement, ne pouvaient perdre de vue leur centre ni s'en écarter.

Au dessus des *dieux*, il y avait le Dieu suprême, ordonnateur et régulateur de toutes choses.

Le défaut capital de l'hellénisme fut d'admettre que toutes les divinités du paganisme étaient des *dieux*, tandis que ce n'étaient que des *démons*, des *archoutes*, des *héros* et à peine des *demi-dieux*. Ne voit-on pas en effet que toutes ces divinités protectrices des turpitudes et des infamies, de l'adultère, de la débauche, du vol, lorsqu'elles apparaissaient dans quelques théophanies, n'avaient pour représentants et pour personnages que des âmes impures, et même des antithées, les pires des démons suivant l'énergique appellation du néoplatonisme? Quant aux autres *dieux*, ne les voit-on pas trop soucieux encore de la terre, prendre plaisir à la bonne chère, à la fumée et au sang des victimes, se mêler trop passionnément de nos querelles et de nos passions, ne les voit-on pas se dégrader dans des amours adultères? Qu'étaient ce donc que de pareils dieux? et quels mandataires pouvaient ils avoir ici bas autres que des *démons*, des *archoutes*, et des *héros*, c'est-à-dire des âmes encore engagées dans le sensible. Les Hellènes se laissèrent donc abuser par les apparences, et n'eurent jamais que des âmes plus ou moins viles ou imparfaites à la place des dieux dans toutes les manifestations.

En vain les néoplatoniciens voulurent-ils réagir contre ces doctrines insensées, en vain l'empereur Julien, dont la théologie se rapproche beaucoup du christianisme, ne considérait-il le dieu soleil que comme l'emblème et le paradigme du soleil spirituel, cette métaphysique subtile ne put sauver l'hellénisme.

Nous ne voulons pas quitter l'antiquité sans citer encore un autre passage de l'un de nos articles.

Ce que Plotin et Proclus entendaient par le *pneuma*, c'est selon eux l'esprit divin, et celui qui a été créé avec cet esprit pur de tout mélange — nous disons nous, qui est arrivé par ses continuels mérites à en prendre possession définitive — est doué du mouvement circulaire qui régit les mondes célestes, c'est à-dire encore qu'il ne peut s'écarter de son centre intelligible, ni per-

dre de vue le suprême aimant de l'Un et du Parfait. Il est impassible, inaltérable, impeccable. Tous les autres êtres, au contraire, étant doués du mouvement rectiligne, peuvent incliner ou d'un côté ou de l'autre, être attachés au centre impur de la chair, du sensible, du corporel qui est en bas, et oublier, en s'en séparant de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils reviennent, le monde intelligible et des vraies essences.

Les néoplatoniciens ont commis là deux fautes capitales :

1° N'ayant, pas plus que les autres, orientaux, païens, juifs, la véritable notion du progrès, ils ont pensé que les êtres *pneumatiques*, les dieux, étaient créés ainsi par privilège par caprice, par le bon plaisir du Dieu suprême, qui ne serait plus alors le Parfait. Ils ont raisonné absolument de même que les sectes de l'Orient qui se représentaient par une erreur blasphématoire, les démons comme des anges déchus éternellement mauvais, et les anges restés fidèles comme des créatures procédant de la fantaisie du Créateur et investies d'emblée de toutes les perfections. Ce système est absurde à nos regards plus éclairés qui ne veulent voir dans l'univers et dans la hiérarchie des intelligences, que des positions diverses obtenues par nos mérites et par l'exercice de notre liberté.

2° Ils se sont trompés du tout au tout en prenant pour des êtres pneumatiques et arrivés à la suprême perfection céleste, les dieux chantés par Homère et par Hésiode, à qui des temples étaient dressés, et qui apparaissaient ou se rendaient sensibles dans les théophanies ; ces dieux qui se plaisent aux sacrifices sanglants, qui s'enivrent de la fumée des victimes, qui s'intéressent aux hommes en partageant dans leurs rapports avec eux, leurs basses passions, leurs haines, leurs vengeances, leurs préjugés et leurs rancunes, qui ne reculent pas dans leurs lascives amours devant l'inceste et l'adultère, qui se rendent coupables des plus grands crimes, ne sont pas au dessus de l'humanité, même la plus inférieure.

Aussi Evhémère a-t-il pu dire que tous les dieux (les grands dieux même) du polythéisme, étaient

des hommes qui avaient vécu ici-bas, et dont, pour quelques-uns, il précisait le lieu de la naissance et indiquait les tombeaux ?

Il en est de même pour les caco-démons, pour les antithées. Lorsqu'un peuple était conquis par un autre, il perdait ses dieux, et les cultes du passé, aussi intolérants que ceux d'aujourd'hui, flétrissaient de cette appellation *d'antithées*, les dieux vaincus ou tombés de la nation subjuguée.

Cette explication est si vraie, que tous les noms connus de démons chez les juifs correspondent à ceux des dieux de quelques nations disparues ou dominées. Ainsi *Belzébuth* n'était autre que le dieu adoré par les Philistins (vaincus par le peuple d'Israël) sous le nom de Baal-Zaboud; *Astaroth* était adoré en Phénicie; *Belial* était un dieu des Chaldéens.

Lucifer (planète de Vénus) chez les Assyriens. Constant, Maury, Creuzer, Guigniault, Clavel et plusieurs autres mythologues ont déjà remarqué ce fait.

Rome seule fut tolérante ; elle admit par des motifs politiques que l'on peut lire dans Athénée et dans Plutarque toutes les divinités des peuples vaincus dans le Panthéon de ses propres dieux. Encore celles-ci quelquefois ne se laissaient pas faire sans regimber ; on raconte que plusieurs statues des dieux *annexés* ont rejoint leurs temples et leur ville. Soit que l'on attribue ces faits authentiques à la supercherie, soit qu'il faille en certains cas les imputer à l'intervention extra-humaine des ancêtres fiers et tenaces dans leur nationalité, ce n'en est pas moins un des traits les plus caractéristiques de la constitution et de la croyance des antiques cités.

Ces opinions sur le culte, l'influence morale et quelquefois matérielle des ancêtres, se sont prolongées longtemps encore et font encore la base des religions contemporaines.

Mais ne laissons pas encore l'antiquité sans parler de ceux qui succédèrent aux néoplatoniciens, ou qui vécurent côte à côte avec eux, les chrétiens primitifs.

Ce sont tous les évêques d'un concile obtenant de deux membres décédés leurs signatures qui manquaient, par la mort, à un acte important auquel ils avaient participé. C'est saint Spiridion évoquant sa fille défunte pour demander l'indication du lieu d'un dépôt, indication obtenue et confirmée par l'évènement. Ce sont enfin les Pères de l'église attestant et confirmant, Origène et saint Augustin notamment, que les plus grandes conversions étaient dues à des influences spirituelles, à des apparitions merveilleuses, qui avaient eu lieu, soit durant la veille, soit pendant le sommeil. Nous allions oublier un pape faisant signer sa lettre, et réclamant des corrections au tombeau de saint Pierre, et la retirant en effet signée et corrigée.

Ces croyances et ces pratiques font encore le fond des cultes modernes, telle est du moins la thèse que nous avons soutenue dans des articles mentionnés plus haut, et dans des journaux et revues déjà cités. On sait pourquoi nous nous abstenons d'en parler, c'est que nous voulons complètement élaguer dans cet écrit toute discussion théologique.

Risquons-nous cependant avec la théologie de Bouddha.

Nous ne rapporterons que nos conclusions sur le Bouddhisme.

Les religions d'Occident raisonnaient ainsi : Le bouddhisme est une religion fausse, donc il n'y a que de mauvais Esprits qui peuvent la soutenir; les nôtres étant véritables, il n'y a que de bons Esprits, même des anges, qui sont les auteurs de nos prodiges. C'est n'être pas sage que de trancher la question de la sorte. Voici au contraire ce que nous disons : Si vous êtes supérieurs au bouddhisme, vous n'exerciez aucune influence en Orient, où vous n'étiez pas connus, le bouddhisme, quoique sans Dieu bien arrêté, présentait par l'austérité et la sublimité même de sa morale, un bien relatif aux peuples de l'Inde et de la Chine; et tous les moyens d'augmenter la foi naïve des Orientaux, avaient un but salutaire. Mieux valait encore qu'ils pratiquassent les beaux préceptes du bouddhisme, que de ne croire à rien. Donc ce sont de bons Esprits, quoique relativement inférieurs, qui, pour raviver la foi au Bouddha, se seront faits les intermédiaires du transport de ses images, de ses statues, de ses reliques.

Il en est de même des transports opérés pour le compte des autres cultes. Il faut concevoir d'abord ceci : il y a, soit en Orient, soit en Occident, une troupe de désincarnés qui, en mourant, conservent encore longtemps leur foi religieuse, quelquefois avec tous ses préjugés, ses étroitesses, ses mesquineries, ses superstitions. Bouddhistes ou autres tiennent encore au culte des images, des amulettes, des statues, des maisons saintes, des chapelles, des pagodes et des mosquées. De là les efforts que font ces Esprits, après leur transformation, dans un but intentionnellement bon pour perpétuer leurs croyances. C'est ainsi que s'expliquent tous ces transports d'images, de statues du Bouddha d'un côté, de personnages sacrés de l'autre. Pieux prodiges opérés en général dans des pensées louables; comme ces pauvres et faibles âmes de la plupart des dévots au bouddhisme et aux sectes étroites, ne se sont pas élevés au-dessus du culte matériel, elles y abondent encore après le trépas, et ce n'est que plus tard qu'elles monteront au vrai culte de Dieu : l'adoration en esprit et en vérité. Ce sont tous ces Esprits,

bons mais imparfaits, qui pratiquent les prodiges dans les temples de Brahma et de Bouddha, comme ils font tourner chez nous les yeux à des images, font couler du sang des tableaux, et maintiennent ainsi la foi enfantine aux pratiques minutieuses et puériles. Ils sont quelquefois assistés par des Esprits pervers qui le font à bon escient et se servent de la crédulité des autres.

En résumé, soit que l'on regarde en Orient ou en Occident, partout on retrouve la foi vivante à des influences spirituelles, à l'intervention du monde invisible ici-bas.

On a lu plus haut notre résumé sur l'antiquité et surtout sur l'hellénisme.

Après avoir prouvé l'existence des mêmes opinions, des mêmes pratiques chez tous les peuples de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique, trouvé les mêmes faits dans l'histoire intermédiaire et contemporaine de tous les pays, nous nous permettons d'introduire un croyant à toutes ces relations, qui conclut ainsi qu'on va le lire.

Nous terminerons en donnant notre propre jugement.

Voici d'abord les paroles abrégées du croyant, qui forment dans *la Vérité* notre synthèse sur les croyances modernes :

Ce sont des âmes humaines qui ont vécu sur la terre ou ailleurs qui interviennent habituellement et constituent le monde spirituel normal.

Cette explication couvre tous les phénomènes de l'histoire antique et de l'histoire moderne.

Rappelons-nous la théorie néoplatonicienne des archoutes dominateurs, qui est une éclatante vérité.

Nous enseignons de même que beaucoup, en quittant notre séjour corporellement, emportent dans leur autre vie, la tenacité de leurs préjugés, de leurs sympathies, de leurs erreurs, aussi bien que des vérités qu'ils avaient pu acquérir.

Ainsi les philosophes et les savants sont encore imbus

de leurs idées et veulent les faire dominer, soit par leur influence spirituelle, soit par celle des Esprits qui les partagent.

Il en est de même des politiques qui cherchent à faire prévaloir les dynasties ou les formes de gouvernement auxquelles, de leur vivant, ils étaient attachés.

En religion également, les bouddhistes persistent quelque temps après leur mort, dans leur zèle pour les doctrines du Bouddha. C'est ce qui explique tous les prodiges de transport de statues, de reliques et des dents du Bouddha, et beaucoup de guérisons opérées par le secours de ces Esprits dans les temples et les monuments du bouddhisme, car les prodiges sont attestés par des myriades de témoins.

Les partisans du paganisme antique n'ont pas cédé, à l'état d'Esprits, la victoire prompte et facile à ce qu'ils nommaient le Galiléisme, ce qui nous rend raison de la vie de Julien, toute émaillée de manifestations théurgiques Ils ont trompé cet empereur en l'engageant à une lutte insensée et impossible du passé contre l'avenir.

Les religions d'Occident avec leurs mille sectes ont produit aussi des Esprits qui gardent l'exclusivisme et l'intolérance de chacune d'elles après leur transformation, et qui interviennent spirituellement pour les appuyer et leur assurer la victoire.

C'est ainsi que l'on rend compte des faits des quakers ou trembleurs, des méthodistes, des jansénistes auprès du tombeau de leur saint, le diacre Pâris, des prophètes cévenols, les camisards, guidés par des Esprits imbus des idées protestantes, et partageant la haine du ministre Jurieu contre le papisme. Dans tous les autres cultes, les guérisons opérées par l'invocation des personnages vénérés, auxquelles président les Esprits sympathiques à ces croyances, les statues merveilleuses, les images et les tableaux se mouvant ou suintant du sang, une foule de visions et d'apparitions, quelques-unes sont apocryphes, d'autres dirigées par les Esprits de ces cultes (ancêtres, êtres surhumains). Tous ces faits sont dus à des Esprits plus ou moins avancés par les moyens fluidiques naturels dont ils disposent. Au sein de toutes les religions, le surhumanisme peut opérer des conversions, des guérisons et des miracles. Il y a du bon et du mauvais en tout cela. Tout ce qui ne touche qu'au fanatisme, à la superstition,

à des pratiques minutieuses et puériles concernant l'extérieur, est l'œuvre d'Esprits étroits, grossiers, et qui ont besoin pour progresser de beaucoup d'autres vies. Tout ce qui est moral, sérieux, utile, concernant surtout le culte intérieur et l'élévation de l'âme à Dieu, est l'œuvre d'Esprits bons. Dieu respecte leur libre arbitre et laisse le monde spirituel pénétrer chez les incarnés pour leur avancement réciproque. Il y a là un motif sérieux de tolérer et de permettre une intervention particulière.

Tous les miracles sont des produits du monde spirituel. Ils ont tous lieu naturellement, et d'après les lois universelles; nous leur conservons leur nom (*mirum*, chose surprenante et inexpliquée à l'époque).

Nous répétons ici, une fois pour toutes, que nous ne prenons l'expression *Esprits*, *Monde spirituel* que relativement à nos organes terrestres, là où s'arrête leur faculté de vision ou de préhension quelconque par les sens. Les Esprits sont pour nous synonymes de *désincarnés*, *d'Ancêtres*, *d'Êtres extra-humains ou surhumains*, et nous croyons à leur influence possible et réelle ici-bas, parce que nous croyons à la solidarité et à la pénétration de tous les mondes et de tous les êtres.

Le mot *miracles* a été étrangement torturé. Il signifie tout simplement quelque chose *d'étonnant*, d'incompris à l'époque, de surprenant (*Mirum*); ce n'est pas et ce ne peut être le bouleversement des lois de l'univers qui retrouvent toujours leur équilibre et leur stabilité.

Nous avons épuisé dans nos diverses publications la théorie des miracles (voir passim *la Vérité*, *l'Union bordelaise*, notre *Examen des questions pendantes en philosophie religieuse*, 2e étude, *Philosophie de l'avenir*,

p. 31, 32, 33). Nous nous bornons à constater ici qu'ils n'ont rien de surnaturel, ce mot impliquant contradiction, qu'ils ont tous lieu suivant les lois du cosmos, lois inexpliquées ou inconnues, par l'intervention quelquefois des êtres extra-humains, ou surhumains, des ancêtres, des désincarnés, de ceux qui ont vécu ici-bas et que nous pouvons nommer Génies ou Esprits parce qu'ils ne tombent pas sous nos sens grossiers. Il est certain qu'il y a de ces prodiges dans toutes les religions. Nous tenons d'un père jésuite qui avait habité l'Inde le récit suivant : « J'ai vu, nous disait-il, un jeune enfant qui était mort de la veille dans des convulsions atroces et qui était déjà noir. On allait procéder à ses funérailles, car il sentait déjà par la chaleur torride. Sa mère absente est prévenue de son malheur ; elle arrive désespérée, l'œil en feu, les cheveux épars, elle emporte le cadavre à une piscine d'un temple de Brahma ; là elle invoque le Dieu de sa foi, elle s'adresse à l'âme de son mari défunt, elle emploie tout ce que la douleur lui suggère de plus touchant ; elle plonge à plusieurs reprises le corps de son fils dans l'eau que les Indiens réputent sacrée. Miracle ! Après ses prières, ses supplications, ses cris déchirants et qu'aucun langage humain ne peut dépeindre, l'enfant tressaille, il renaît, il est rendu à l'amour de sa mère. J'ai vu ce fait, nous répéta-t-il, et l'enfant vivait encore le jour de mon départ du pays. J'explique cela par l'ardeur de la foi qui a touché le cœur du Dieu véritable, et lui a fait envoyer ses anges au secours de la pauvre Indienne. » Cette explication du bon religieux, nous la respec-

tons, seulement nous tirons cette conclusion que les miracles de guérison et de résurrection même, lorsqu'elle est possible, ont lieu partout et dans tous les cultes (1).

S'il faut dire quelques mots en notre nom de criticiste, les voici :

Il ne faut pas prendre à la lettre toute cette théorie. Il y a la part à faire 1° à la supercherie et à la fraude ; 2° à notre imagination et à nos pensées, à l'extase qui puisent dans *l'agent universel* nos propres reflets (voir plus haut).

Toutefois nous accordons ces trois faits qui nous

(1) Pour que la résurrection soit possible et naturelle, il faut : 1° qu'il n'y ait pas de lésions organiques dans le corps terrestre et que la monade avec son organisme virtuel puisse s'y réadapter et y vivre. 2° Que la monade réappelée soit vulgaire et tienne encore à la terre, ou qu'elle y soit convoquée par une voix chérie, ou qu'elle ait quelque chose à terminer, peintre un tableau, écrivain un livre, savant une découverte, etc., etc. 3° Que l'opérateur ait un certain ascendant sur celui que l'on veut ressusciter. Eh bien ! ces trois conditions se rencontrent dans le fait cité. C'est une mère peut-être adorée qui vous appelle, c'est un père défunt qui se prête ; l'impulsion part d'en bas et répond d'en haut. Voilà pour le moral. Quant au physique, l'enfant est mort dans des convulsions tétaniques et épileptiformes, qui ne laissent souvent pas de traces à l'autopsie et qui n'impliquent aucune lésion essentielle. Mais, dira-t-on, *il sentait déjà ;* nous accordons que la décomposition allait commencer, et sait-on bien s'il n'y a pas des gaz, des fluides chimiques qui, mis en œuvre par la mère désespérée ou par un être surhumain (le père évoqué), arrêtent la décomposition et ravivent la vitalité ? Les découvertes de nos jours d'agents antiputrides très puissants viennent en aide aux prévisions de l'avenir. Le narrateur d'un fait qui contrariait et étonnait sa foi, ne doit pas être suspect d'enthousiasme, et il le serait plutôt de réticences que sa loyauté lui a seule interdites. Donc, le fait nous semble fort sérieux.

paraissent démontrés : 1° l'humanité tout entière croit, a cru et croira à l'intervention possible, morale, intellectuelle et même matérielle des ancêtres.

2° Nous pensons que dans certains cas cette intervention est réelle et ne saurait être niée par la philosophie de l'avenir, qu'elle servira même de lien aux religions.

3° La plupart des cultes antiques et modernes dérivent de ces croyances, qui sont leur base la plus positive et la plus vraie.

Sur ce, ami lecteur, je te quitte en te souhaitant justice, vertu, sagesse, et je souhaite à l'humanité tout entière qu'elle ait de plus en plus le sentiment de la solidarité universelle.

FIN D'UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE
ET DE L'INTRODUCTION A LA SYNTHÈSE DES DRUIDES.

21 octobre 1871.

TABLE DES MATIÈRES

D'UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE

Prœmium I
Contre le Positivisme IV
Précision des Problèmes XI
Contre le Matérialisme et le Spiritualisme à la fois XV
Le Mouvement et ses lois XXIV
L'Agent universel XXVI
Anthropologie et Transformisme XXXIII
Vie future devant la science XLIII
Religion philosophique de l'avenir LII
L'Absolu LVIII
La Morale indépendante LXXIV
Déclaration LXXVIII
Note. Preuves scientifiques de l'organisme virtuel LXXIX
Introduction à la Synthèse des Druides LXXXIII
Note. Clé du merveilleux, sans surnaturel, dans l'histoire de tous les peuples XC

ERRATUM.

Page XXIII, ligne 14, lire ce qui suit, qui a été sauté : *le concept mathématique de l'esprit est identique au concept mathématique de la matière.*

Page XXXII, ligne 9, à la place de *Merville*, lire *Mirville*.

Page XLIV, ligne 7, à la place de *cette*, lire *cet*.

Page LII, ligne 10, à la place de *cristicisme*, lire *criticisme*.

SYNTHÈSE PHILOSOPHIQUE

AU XVIXe SIÈCLE.

CHAPITRE Ier.

SYNTHÈSE DES DRUIDES.

Nous allons, dans cette étude, rapporter les triades entièrement synthétiques des Bardes de l'île de Bretagne, en nous servant des versions comparées de MM. Gatien Arnoult (*Philosophie gauloise*, t. Ier), Henri Martin (t. 1er de l'*Histoire de France*), Adolphe Pictet (*Bibliothèque de Genève*), Alfred Dumesnil (*l'Immortalité*). Les commentaires que nous donnerons d'abord avant de nous livrer à notre tour à l'examen capital de ce beau monument, seront presque tous abrégés de M. Adolphe Pictet.

Le manuscrit qui renferme ces triades, ne date que de la fin du dix-septième siècle, et les matériaux qui y ont été réunis par le copiste collecteur Edward Darydd, ne remontent pas au-delà du milieu du seizième siècle. Le style en est comparativement mo-

derne, et le fond peut être considéré comme ancien; il est certain qu'il a dû être altéré plus ou moins par les rédactions successives des sociétés bardiques du moyen-âge.

Mais si les preuves positives font défaut, les caractères intrinsèques d'une authenticité tout au moins relative, sont de nature à frapper les esprits les moins prévenus. Comment expliquer, en effet, l'existence, chez les Gallois du moyen-âge, d'un système de philosophie religieuse parfaitement original, et dont la croyance à la transmigration des âmes après la mort, forme la base principale, si ce n'est par une liaison traditionnelle avec les doctrines druidiques qui se distinguaient par cette même croyance?

Les témoignages des anciens ne laissent aucun doute à cet égard, quelque imparfaits qu'ils soient d'ailleurs pour tout le reste du système. César, le premier, nous apprend que les druides enseignaient non-seulement l'immortalité de l'âme (*non interire animas*), mais la transmigration *(ab aliis post mortem transire ad alias)*. Après lui, Diodore de Sicile, Ammien Marcellin, Pomponius Mela, Valère Maxime, ont répété les mêmes faits sans y ajouter de nouveaux détails. D'où serait donc venue aux bardes Gallois du moyen-âge une doctrine aussi complète, aussi profonde, aussi originale sur la transmigration des âmes, si ce n'est des druides leurs prédécesseurs, dont les croyances résistèrent si longtemps, en secret du moins, à l'introduction du christianisme? Les corporations bardiques qui se maintinrent dans le pays de Galles à travers les inva-

sions successives des Romains, des Anglo-Saxons et des Anglais, sous la forme d'une espèce de franc-maçonnerie, conservèrent avec la ténacité celtique les débris traditionnels des vieilles croyances nationales, et les triades que nous possédons encore en sont certainement la dernière expression.

Mais il est temps d'en venir aux triades bardiques elles-mêmes, qui se révèlent directement beaucoup mieux que par tout exposé préalable. Nous les donnons ici dans l'ordre même de leur publication, par Ed. Williams, traduites aussi fidèlement que possible sur l'original Gallois.

1. Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : un Dieu ; une vérité et un point de liberté, c'est-à-dire *(le point)* où se trouve l'équilibre de toute opposition.

2. Trois choses procèdent de trois unités primitives : toute vie, tout bien et toute puissance.

3. Dieu est nécessairement trois choses, savoir : la plus grande part de la vie, la plus grande part de science, et la plus grande part de puissance; et il ne saurait y avoir plus d'une grande part de chaque chose.

4. Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui doit constituer le bien parfait, ce qui doit vouloir le bien parfait, ce qui doit accomplir le bien parfait.

5. Trois garanties de ce que Dieu fait et fera : sa puissance infinie, sa sagesse infinie, et son amour infini ; car il n'y a rien qui ne puisse être effectué, qui ne puisse devenir vrai et qui ne puisse être voulu par ces attributs.

6. Trois fins principales de l'œuvre de Dieu, comme créateur de toutes choses : amoindrir le mal, renforcer le bien, et mettre en lumière toute différence ; de telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être, ou, au contraire, ce qui ne doit pas être.

Cela développe davantage l'idée de Dieu comme intelligence suprême et comme providence. La création n'est pas un acte d'une nécessité aveugle ; elle a un but moral. L'opposition du bien et du mal est introduite sans préambule, car Dieu, le souverain bien et l'amour infini, ne peut avoir en vue que la glorification du bien. Mais d'où vient le mal ? Il vient uniquement du mauvais usage de la liberté des créatures.

En présence de toute la puissance divine, l'opposition du mal ne saurait être absolue. Ce n'est pas pour lui-même que Dieu veut anéantir le mal, lequel, relativement à lui, n'a aucune réalité ; c'est pour la créature. Il met donc en lumière ; il manifeste toute différence ; c'est-à-dire qu'il fait sortir de l'unité primitive toute l'infinie multiplicité des choses, afin que les créatures douées d'intelligence puissent se développer, se reconnaître et distinguer ce qui doit être (le bien) de ce qui ne doit pas être (le mal).

7. Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accomplir : ce qu'il y a de plus avantageux, ce qu'il y a de plus nécessaire et ce qu'il y a de plus beau pour chaque chose.

8. Trois puissances de l'existence : ne pas pouvoir être mieux par la conception divine ; et c'est en cela qu'est la perfection de toute chose.

9. Trois choses seront (c'est-à-dire prévaudront) nécessairement : la suprême puissance, la suprême intelligence et le suprême amour de Dieu.

10. Les trois grandeurs de Dieu : vie parfaite, science parfaite et puissance parfaite.

11. Trois causes (originelles) des êtres vivants : l'amour divin (en accord) avec la suprême intelligence ; la sagesse suprême par la connaissance parfaite de tous les moyens, et la puissance divine (en accord) avec la suprême volonté, l'amour et la sagesse de Dieu.

12. Il y a trois cercles de l'existence : le cercle de la région vide (*cycl y Ceugant*), où, excepté Dieu, il n'y a rien de vivant, ni de mort, et nul être que Dieu ne peut le traverser ; le cercle de migration (*cycl ir Abred*), où tout être animé procède de la mort, et l'homme l'a traversé ; et le cercle de la félicité (*cycl y gwynfyd*), où tout être animé procède de la vie, et l'homme le traverse dans le ciel.

13. Trois états (successifs) des êtres animés : l'état d'abaissement dans Annwfn (l'abîme), l'état de liberté dans l'humanité, et l'état d'amour ou de félicité dans le ciel.

14. Trois phases nécessaires de notre existence par rapport à la vie : le commencement dans Annwfn, la transmigration dans Abred, et la plénitude dans le ciel ou le cercle de Gwynfyd ; et sans ces trois choses, nul ne peut être, excepté Dieu.

Nous trouvons ici l'explication de la triade précédente, et une notion plus précise de la signification d'Annwfn.

C'est le point le plus bas du cercle d'Abred ou

de la transmigration, le cahos qui renferme les germes de toute vie. Toute chose y préexiste, mais à l'état d'involution, d'obscurité, lequel état est exprimé par Cyffvr Abred dans la triade qui précède, par opposition au Cyffvd ryddyd, la liberté dans la condition humaine. Ici, Abred a le sens de vil, bas, mauvais, et non celui de transmigration. Ainsi, Annwfn, l'abîme sans fonds, fait partie du cercle d'Abred; c'est le point de départ des transmigrations par lesquelles les êtres s'élèvent graduellement vers la lumière et la vie.

15. Trois choses nécessaires dans le cercle d'Abred : le moindre (degré possible) de toute vie, et de là son commencement; la matière de toutes les choses, et de là leur accroissement (progressif), lequel ne peut s'opérer que dans l'état de nécessité (c'est-à-dire en vertu des lois nécessaires), et la formation de toutes choses de la mort et de là la débilité des existences.

Cette triade est d'un sens remarquablement profond, et caractérise admirablement des êtres contingents et périssables qui naissent, se développent, s'agitent et meurent dans le cercle de transmigration.

C'est dans l'abîme Annwfn que, d'après ce qui précède, se trouvent, à la fois, la vie à son moindre degré, c'est-à-dire en germe, la substance matérielle qui constituera l'enveloppe périssable des créatures, et la mort, c'est-à-dire le sommeil primitif au sein des ténèbres, où toute vie prend son point de départ pour se développer ultérieurement. Ce développement, le Werden des philosophes allemands, ne peut s'effectuer, au début, que sous

l'empire des lois nécessaires qui régissent la matière, et des forces cosmiques ; car la liberté n'existe pas encore. Mais, pendant cette évolution, la créature, sortie de la mort, reste un être incomplet, un composé d'existence et de mort, une vie débile qui peut toujours déchoir.

16. Trois choses auxquelles tout être vivant participe nécessairement par la justice de Dieu : la sympathie (ou le secours) de Dieu dans Abred, car sans cela nul ne pourrait entièrement connaître aucune chose ; le privilége d'avoir part à l'amour divin, et l'accord (avec Dieu) quant à l'accomplissement, par la puissance de Dieu, en tout ce qui est juste et miséricordieux.

Sans l'amour et la coopération de Dieu, la créature serait impuissante à progresser au travers du cercle d'Abred, et surtout à en sortir. C'est la doctrine de la grâce sous une autre forme.

17. Trois causes de la nécessité du cercle d'Abred : le développement de la connaissance de toute chose et le développement de la force (morale) pour surmonter tout contraire et Cythraul et pour se délivrer de Drog (le mal), et sans cette transition de chaque état de vie, il ne saurait y avoir d'accomplissement pour aucun être.

Il faut que la créature traverse le cercle d'Abred.

Il faut enfin, pour que l'homme accomplisse sa destination finale, que le principe de la volonté libre se développe en lui par la lutte nécessaire au développement de la liberté.

18. Trois calamités primitives (du cercle) d'Abred : la nécessité, l'absence de mémoire et la mort.

Nous avons ici, sous la forme la plus concise, l'expression du côté sombre de la destinée humaine dans le cercle d'Abred et ses diverses phases. Au point le plus profond, dans Annwfn, la nécessité règne exclusivement avec les ténèbres. En arrivant à la conscience de lui-même et à la connaissance, l'homme devient un être libre ; mais il est voué à la mort, et, s'il ne s'est pas élevé assez haut pour échapper aux liens d'Abred, il ne meurt que pour y renaître sous une autre forme, et en perdant la mémoire de son existence passée. On verra bientôt que cette mémoire des transmigrations accomplies n'est rendue à l'homme que quand il a réussi à se délivrer du cercle d'Abred, ou dans les intervalles de ses renaissances, et que, dans le cercle du bonheur seulement, il embrasse d'une seule vue rétrospective les divers termes de sa vie individuelle. Se souvenir, dans ce monde déjà, de ce qu'on a été antérieurement à la dernière naissance, est un privilége extraordinaire, conféré à quelques natures exceptionnelles de missionnaires divins, et cela n'a lieu qu'en tant que nécessaire.

19. Trois conditions indispensables pour arriver à la plénitude de la science; transmigrer dans Abred, transmigrer dans Gwynfyd et se ressouvenir de toutes choses (passées) jusque dans Annwfn.

La plénitude de la science ou la sagesse parfaite, est le dernier terme du développement futur de l'homme. Il ne saurait y atteindre dans cette vie où la mémoire de son passé lui manque, où tout commence pour lui à sa dernière naissance. Ce n'est que dans le cercle de Gwynfyd qu'il se souvien-

dra de tout, et que sa haute destinée s'accomplira.

20. Trois choses nécessaires dans le cercle d'Abred : la transgression de la loi (le péché), car il n'en peut être autrement ; la délivrance de la mort devant Drog et Cythraul ; l'accroissement de la vie du bien par l'éloignement de Drog dans la délivrance de la mort, et cela par l'amour de Dieu qui embrasse toutes choses.

Par la transgression de la loi, en effet, l'homme tombe sous la puissance de Drog et de Cythraul, et il y resterait à jamais si Dieu ne le délivrait pas par la mort, pour le replacer, par la transmigration, dans les conditions d'une épreuve nouvelle. Mais, à chaque transmigration, il est tenu compte à l'homme de la part de vie véritable et de bien qu'il a su conquérir. Il renaît dans des conditions d'autant plus favorables qu'il s'est élevé plus haut, tandis que la puissance, acquise par le mal sur lui, cesse par la mort qui l'en délivre. La somme générale de la vie et du bien s'accroît ainsi continuellement par l'effet de l'amour de Dieu.

21. Trois moyens efficaces de Dieu, dans Abred, pour dominer Drog et Cythraul, et surmonter leur opposition par rapport au cercle de Gwynfyd : la nécessité, la perte de la mémoire et la mort.

22. Trois choses sont primitivement contemporaines : l'homme, la liberté et la lumière.

23. Trois choses nécessaires pour le triomphe de l'homme (sur le mal) : l'impassibilité (c'est-à-dire la fermeté contre la douleur), le changement et la liberté du choix ; et, avec le pouvoir (qu'a l'homme)

de choisir, on ne peut savoir à l'avance, avec certitude, où il ira.

24. Trois alternatives (offertes) à l'homme : Abred et Gwynfyd, nécessité et liberté, mal et bien, le tout en équilibre; et l'homme peut à volonté s'attacher à l'une ou à l'autre de ces alternatives. On ne saurait établir d'une manière plus formelle la doctrine de la liberté humaine. Si l'homme incline vers Abred, il tombe dans la fatalité et le mal; s'il se tourne vers Gwynfyd, il s'élève à la liberté et au bien. Lui seul décide de ses destinées futures, bien que Dieu lui prête secours pour marcher dans la bonne voie.

25. Par trois choses l'homme tombe sous la nécessité d'Abred (ou de la transmigration) : par l'absence d'efforts vers la connaissance, par le non attachement au bien, et par l'attachement au mal; en conséquence de ces choses, il descend dans Abred jusqu'à son analogue, et il recommence le cours de ses transmigrations.

26. Par trois choses l'homme redescend nécessairement dans Abred, bien qu'à tout autre égard il se soit attaché à ce qui est bon : par l'orgueil il tombe jusque dans Annwfn ; par la fausseté, jusqu'au point de démérite équivalent, et par le manque de charité (la cruauté) jusqu'au degré correspondant d'animalité (littéralement), jusqu'à l'animal semblable (1). De là il transmigre de nouveau vers l'humanité comme auparavant.

27. Les trois choses principales (à obtenir) dans

(1) C'est là, comme nous le verrons, une grave erreur des druides.

l'état de l'humanité : la science, l'amour et la force (morale), au plus haut degré (possible) de développement, sans la mort (c'est-à-dire avant que la mort ne survienne). Cela ne peut être obtenu antérieurement à l'état d'humanité, et ne peut l'être que par le privilége de la liberté et du choix. Ces trois choses sont appelées : les trois victoires.

28. Il y a trois victoires sur Drog et Cythraul : la science, l'amour et la force (morale) ; car le savoir, le vouloir et le pouvoir, accomplissent quoi que ce soit dans leur connexion avec les choses. Ces trois victoires commencent dans la condition de l'humanité et se continuent éternellement.

29. Trois priviléges de la condition de l'homme : l'équilibre du mal et du bien, et de là la faculté de comparer; la liberté dans le choix, et de là le jugement et la préférence ; le développement de la force (morale), par suite du jugement et de la préférence. Ces trois choses sont nécessairement pour accomplir quoi que ce soit.

La doctrine du libre arbitre reçoit une nouvelle confirmation, et les plus hautes facultés de l'homme, le jugement, l'intelligence, la volonté sont rattachées immédiatement au principe de la liberté. Ce sont là les vrais priviléges de l'homme, sans lesquels il ne pourrait jamais s'élever à la dignité d'un être moral, responsable de ses actions.

30. Trois différences essentielles entre l'homme, ou tout autre être, et Dieu ; l'homme est limité et Dieu ne saurait l'être; l'homme a un commencement, et Dieu n'en saurait avoir; l'homme doit nécessairement passer par des changements d'états

successifs dans le cercle de Gwynfyd, à cause de son impuissance à supporter (l'éternité du) Ceugant, et Dieu ne saurait changer, car il peut supporter toute chose, et cela avec la félicité.

Cette triade nous ouvre un horizon nouveau et plus élevé. Nous sortons du cercle d'Abred pour entrer dans le monde supérieur de Gwynfyd, dont les félicités vont se dérouler à nos yeux.

Ce qu'il importe de faire observer, c'est que, dès le début, cette triade pose clairement l'infranchissable limite qui sépare et séparera toujours la création du Créateur.

Il n'est pas question ici de cette absorption dans la substance divine que le panthéisme indien considère comme la récompense finale et supérieure du juste accompli. L'homme demeurera éternellement dans le cercle de Gwynfyd avec sa personnalité propre, et là, également, il passera par des états divers d'existences de plus en plus heureuses, parce que, en tant que créature, il ne pourrait supporter une éternité invariable.

Le cercle de Ceugant, où toute existence finie s'accomplirait au sein de l'absolu, lui restera inabordable à jamais. Dieu seul y trône dans son éternité, mais en rapport constant avec les autres cercles de l'univers qu'il remplit de sa présence. Dieu est ainsi tout à la fois en dehors du monde et dans le monde, dans l'immobilité et dans le mouvement, dans l'éternité et dans le temps, dans l'infini et dans le fini; car, comme s'exprime la triade, il peut supporter toute chose sans que sa suprême félicité en soit troublée.

31. Trois (avantages) principaux du cercle de Gwynfyd : absence de mal, absence de besoin, absence de mort.

32. Trois choses qui seront rendues à l'homme dans le cercle de Gwynfyd : le génie primitif, l'amour primitif et la mémoire primitive ; car sans cela il ne saurait y avoir de félicité. (Le génie primitif s'appelle Awen dans le langage gallique).

33. Trois différences qui distinguent entre eux tous les êtres vivants : l'awen, la mémoire et la perception ; car c'est en cela que consiste la plénitude propre de chaque individu, et il ne saurait y avoir deux plénitudes d'une même chose.

34. Trois dons que Dieu a faits à tout être animé: une vie complète en elle-même, une individualité absolument distincte, et l'originalité de son Awen primitive par rapport à toute autre. Et c'est là ce qui constitue la personnalité complète de chaque être.

35. De la connaissance de trois choses résultera l'anéantissement (du mal), et la victoire (de l'homme) sur tout mal et sur la mort : de leur nature intrinsèque, de leur origine et de leur mode d'action; et cette connaissance sera obtenue dans le cercle de Gwynfyd.

36. Les trois puissances (fondements) de la science : la transmigration complète par tous les états des êtres ; le souvenir de chaque transmigration et de ses incidents ; le pouvoir de passer à volonté de nouveau par un état quelconque, en vue de l'expérience et du jugement. Et cela sera obtenu dans le cercle de Gwynfyd.

Cette triade est fort importante pour la doctrine

bardique de la métempsycose et pour l'entente de certaines traditions des anciens bardes.

Délivré du mal, de la mort et de l'ignorance, en pleine possession de son génie primitif, de son awen et des pures félicités de l'amour, l'homme néanmoins ne s'arrêtera pas dans une monotone éternité du bonheur, incompatible avec sa nature (voyez la triade 30). Un champ indéfini d'activité intellectuelle et de progrès, lui restera toujours ouvert dans l'étude inépuisable des œuvres de Dieu. Aux trésors de science accumulés par le souvenir complet de ses existences passées, il ajoutera sans cesse de nouveaux trésors, car l'univers entier s'ouvrira devant lui comme un livre. Et non-seulement il abordera des sphères nouvelles, mais il pourra, s'il le veut, et comme le dit la triade, en vue du jugement et de l'expérience, repasser par toutes les transmigrations, c'est-à-dire redescendre sur la terre ; mais, comme de raison, avec les priviléges d'un habitant de Gwynfyd.

Ceci peut expliquer, dans les idées des bardes, l'ancienne croyance aux devins, aux magiciens, aux êtres doués d'un pouvoir surhumain et bienfaisant, ainsi que les traditions merveilleuses qui entourent la mémoire de Taliésin et de Myr-Iddin. Cette doctrine de plus nous fournit la théorie des Messies envoyés primaires et des autres missionnaires envoyés secondaires dans tous les mondes.

37. Trois prééminences distinctives de chaque être vivant dans le cercle de Gwynfyd : la vocation, le privilége et le génie primitif (awen). Il n'est pas possible, en effet, que deux êtres soient identiques à

tous égards ; or, il y aura plénitude pour chacun en ce qui concerne sa prééminence (distinctive), et la plénitude d'une chose comprend nécessairement tout ce qu'elle peut être en réalité. Chaque individu peut posséder une plénitude et une perfection d'un attribut divin, sans toutefois se confondre avec Dieu qui les possède tous.

38. Trois choses impossibles pour tout être, excepté Dieu : supporter l'éternité du Ceugant, participer à tous les états sans changer, améliorer et modifier toutes choses sans les détruire.

39. Trois choses qui n'auront point de fin, à cause de la nécessité de leur puissance : la forme de l'existence, la qualité de l'existence, et l'utilité de l'existence ; car ces choses dans les êtres vivants comme dans les êtres inanimés, dureront éternellement, par suite de l'absence du mal, dans la diversité du beau et du bien du cercle de Gwynfyd.

40. Trois choses excellentes (qui résultent) des changements d'état dans Gwynfyd : l'instruction, la beauté et le repos, à cause de l'impossibilité de supporter le Ceugant, qui est au-delà de toute connaissance.

Il est question ici des avantages qui résulteront du mouvement des existences continué dans Gwynfyd. L'instruction *(ymddysg)* signifie le progrès dans la science ; la beauté découlera de la variété, et Ed. Williams traduit, avec raison, je crois, *harddwoh* par *beautiful variety*. Quant au repos, il faut entendre par là que l'homme ne pourra plus déchoir quoique progressant toujours et sans terme vers l'infini qui l'attire dans le cercle de Gwynfyd, où il

sera délivré de tout souci; car tout autre sens serait en contradiction avec les changements et l'activité continue qui, selon les bardes, persisteront dans Gwynfyd pour le bonheur même de l'homme.

41. Trois choses s'accroissent continuellement : le feu ou la lumière, l'intelligence ou la vérité, et l'esprit ou la vie. — Ces choses finissent par prédominer sur toutes les autres, et alors Abred sera détruit (quant aux créatures passées, mais point quant aux nouvelles qui se développent incessamment).

42. Trois choses diminuent continuellement : l'obscurité, l'erreur et la mort.

43. Trois choses se renforcent de jour en jour, la tendance vers elles devenant toujours plus grande : l'amour, la science, la justice.

44. Trois choses s'affaiblissent de jour en jour, l'opposition contre elles croissant de plus en plus : la haine, l'injustice et l'ignorance.

45. Les trois plénitudes du bonheur de Gwynfyd : participer de toute qualité avec une perfection principale ; posséder toute espèce de génie avec génie prééminent ; embrasser tous les êtres dans un même amour avec un amour en première ligne, savoir l'amour de Dieu ; et c'est en cela que consiste la plénitude du ciel et du Gwynfyd.

Nous recommandons maintenant à nos lecteurs une attention soutenue pour la 46e triade, que notre siècle a eu pour mission de développer et de faire comprendre dans toute sa grandeur ; elle donne sur Dieu les idées les plus hautes et le dernier mot actuel de la philosophie ; c'est en creusant cette triade

dans ses profondeurs, que l'on arrive à construire la synthèse philosophique.

46. Trois nécessités de Dieu : être infini en lui-même, être fini par rapport au fini, et être en rapport avec chaque état des existences dans le cercle de Gwynfyd.

Cette triade clot dignement la doctrine bardique sur Dieu et la vie future. Elle exprime avec une concision pleine de germes intellectuels cette sympathie finale des principes opposés, cette résolution des antinomies au sein de l'absolu, contre laquelle viennent échouer tant de systèmes.

Cette synthèse finale, dit M. Pictet, conduit nécessairement au panthéisme, là où elle est conçue d'une manière abstraite, si Dieu n'est considéré que comme l'absolu au point de vue logique, et non comme la personnalité absolue. Dans un système d'abstractions logiques, on veut les ramener à l'unité ; or, suivant une belle expression de Schelling, Dieu n'est pas un système, mais une vie, et au sein d'une personnalité vivante, les principes opposés se réconcilient sans s'anéantir. C'est ce que proclame la doctrine bardique. Dans l'éternel Ceugant, Dieu restera toujours infini et immuable ; mais dans Gwynfyd, il pénétrera de son esprit toutes les créatures ; il les embrassera d'un lien commun d'amour et d'harmonie, après les avoir aidées à se dégager librement des liens d'Abred, instrument temporaire, et désormais brisé, de l'accomplissement de ses vues providentielles.

Tel est ce curieux monument traditionnel de l'antique sagesse des bardes et des druides. On peut

juger maintenant, avec plus de connaissance de cause, si une doctrine aussi complètement originale, qui touche aux systèmes philosophiques les plus profonds comme aux traditions les plus reculées de la race indo-européenne, à Schelling, et à l'Inde, sans aucune trace de la théologie et de la métaphysique scholastiques, si une telle doctrine, dis-je, peut avoir été créée de toutes pièces par les bardes gallois du moyen-âge. Tout dans les triades, idées et terminologie, fond et forme, indique une origine à part; et, à travers les obscurités d'une opposition morcelée, incomplète, étrangère à nos formules logiques, l'œil plonge avec étonnement dans les horizons lointains d'un monde idéal tout nouveau.

Ici se clot le résumé que nous avons fait des commentaires du savant et érudit M. Adolphe Pictet, en les retouchant et les modifiant, toutefois selon nos opinions. Nous allons à présent parler en notre nom, et présenter nos observations sur le monument très remarquable des bardes Gallois emprunté par eux au druidisme dont ils sont la synthèse.

Reconnaissons d'abord et proclamons avec enthousiasme que la doctrine des Druides et des Bardes est identiquement la même que nous tenons aujourd'hui; d'un côté, en effet, le cercle des voyages et des transmigrations pour arriver au bonheur et à la félicité du ciel, sans se renfermer dans l'infini qui est Dieu; de l'autre, le rejet ou le silence sur l'enfer éternel. Ce sont là tout à fait nos doctrines, même dans les détails sur les épreuves, sur les nécessités qu'on y subit, sur la manière de les traver-

ser victorieusement, sur leurs conditions et leurs modes. On peut affirmer que le druidisme est le précurseur réel des enseignements de notre philosophie. Cela compris et constaté (il suffit d'une simple lecture méditée dans cette intention et d'une comparaison avec nos nombreux traités), nous ne nous attacherons pour le moment spécialement qu'à divers points qui n'ont pas été assez élucidés par les commentaires précédents.

La triade 26e dit que l'homme peut descendre jusqu'à l'animalité, pour rentrer ensuite vers l'humanité à la suite des transmigrations. Nous croyons qu'ici le druidisme s'est radicalement trompé ; quelques philosophes modernes ont, à la vérité, soutenu, et notamment Leibnitz, Charles Bonnet, Dupont de Nemours, que la monade, avant que d'être humaine, avait été végétale et animale, et qu'enfin, arrivée au summum de l'animalité, elle avait subi une sorte de transcréation (c'est le terme même employé par Leibnitz). Nous verrons, en effet, dans notre synthèse ultérieure, qu'il en est ainsi ; mais nous affirmons, résolument du moins, quel qu'ait été sur ce point notre passé, que notre avenir ne saurait être tel, malgré nos manquements et nos crimes ; que l'homme, une fois qu'il a reçu la raison, qu'il a été transcréé (à prendre l'opinion de Leibnitz), ne peut redescendre jusqu'à la brute, expiation pour lui sans but, puisqu'il serait par le fait déchu du libre arbitre tel que nous le concevons ; que toutes les facultés par lui acquises dans le courant d'une vie même criminelle, n'auraient plus d'exercice possible, et qu'en supposant la déchéance jusqu'à l'ani-

malité, ce ne serait plus une punition dans un monde inférieur, un état d'épreuves cruelles et douloureuses, mais une véritable rétrogradation qui attaquerait les sources radicales de l'être qu'il était, ou auquel il était parvenu. Nous nous séparons donc formellement des triades à cet égard, et nous devons d'autant plus faire nos réserves, que c'est le seul point un peu important que nous sommes forcés de répudier dans ces magnifiques doctrines. Arrêtons-nous à une des grandes étymologies galliques et à la lumineuse signification du mot *Awen;* ce mot veut dire en français le génie primitif, l'esprit compagnon inséparable de l'âme, ce par quoi chacune d'elles a son individualité propre, c'est ce que Moïse dans la Genèse appelle *Rouah*, *spiritus vitarum*, l'esprit des vies ; c'est ce que les livres Zend's nomment *férouer;* c'est ce que nous nommerons par la suite *Awen*, prenant ce mot aux druides, la force plastique de l'âme qui lui permet de se construire un corps éthéré dans tous les mondes où elle va habiter, et qui le sera plus ou moins, selon la nature des mondes. Ce n'est que dans le cercle de Gwynfyd que l'awen virtuel et primitif est rendu à l'âme dans toute sa pureté, et qu'alors, selon les admirables explications de la triade 32e, la mémoire de toutes les diverses transmigrations de l'âme dans Abred et jusque dans Annwfn lui est rendue.

Le sens étymologique de ce mot awen est profond ; il signifie souffle, vent, air (spiritus), mais il signifie encore flux, fluide (1), de telle façon que

(1) *Aw*, fluide ; *awen*, fleuve.

dans les racines galliques l'awen, qui est l'esprit dans sa pureté, dans sa quintessence, est déclaré de la nature des fluides, fluide de plus en plus éthéré et subtil, à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des êtres.

Cythraul, ou Cythraut, c'est l'esprit du mal, pris dans un sens générique.

Drug, ou Drog, c'est le mal lui-même engendré par le libre arbitre de Cythraul.

Après les commentaires si beaux que nous avons résumés de M. Adolphe Pictet, nous ne ferons plus qu'une seule réflexion sur la sublime triade de la fin, sur la 46e. Dieu y est d'abord considéré en lui-même comme infini et absolu. Mais, dans ses rapports avec les créatures, Dieu doit se faire fini, et c'est ainsi que sa grâce par rapport à nous, qui sommes dans Abred, ce qu'on nomme des miracles, c'est-à-dire son intervention par lui ou par le ministère de ses Esprits, aussi bien que sa révélation, c'est-à-dire son éducation à ses humanités, tout cela doit être conçu nécessairement, comme ayant lieu dans le temps, relatif et progressif tout à la fois; c'est bien là, en effet, ce que la plus haute philosophie spiritualiste enseigne, mais il est merveilleux de voir comment les druides étaient déjà arrivés à ces conceptions. Dans Gwynfyd, c'est-à-dire dans le cercle de la félicité céleste, la même nécessité pénètre, puisque ce n'est qu'en lui-même que l'éternité absolue existe pour Dieu, et que nulle créature ne peut parcourir le cercle du Ceugant rempli de l'immensité divine; donc le druidisme est anti-panthéiste au premier chef, et nous croyons

que c'est en se servant de ces principes qu'on peut échapper le plus logiquement au panthéisme. Dans le cercle du bonheur, une des nécessités de Dieu est d'être en accord avec chaque état des existences.

Voici comme nous entendons avec Pecqueur cette sublime parole. Dieu possède une infinité d'attributs infinis, et chaque tourbillon des mondes relativement infinis de Gwynfyd correspond à un ou plusieurs attributs divins, et les habitants de ces mondes lumineux les réalisent, pour monter ensuite plus haut et être initiés à de nouveaux tourbillons représentatifs aussi de nouveaux attributs. C'est ainsi que le bonheur est permanent et croît sans cesse *et* sans terme dans les grands cieux, et ce bonheur n'aura pas de terme, puisqu'il marche vers l'*infini*. C'est là, croyons-nous, le principe dernier, l'expression suprême de la philosophie nouvelle, et le druidisme y était déjà arrivé, il y a des siècles.

Avant de passer aux développements de cette magnifique triade, citons, en terminant ce chapitre, quelques observations de Jean Reynaud, que nous entremêlerons de nos réflexions personnelles.

La tradition des bardes gallois est, comme on le voit, parfaitement conforme à ce que nous avaient appris, touchant l'immortalité druidique, les témoignages des Grecs et des Latins.

La conservation parfaite de la vie individuelle, quant à sa forme, à sa qualité, à son but moral, est, en effet, ce qui caractérise le cercle de Gwynfyd; et c'est à mettre dans tout son jour ce dogme capital, que sont consacrées les Triades que nous venons de citer. Il n'y a pas dans la théologie de la Gaule de

leçon plus essentielle, car cette conception de l'autre vie, qui porte le mouvement et le progrès dans le ciel, rayonne de là sur tout le reste.

La différence qui distingue les êtres supérieurs aussi bien que l'homme est, dès l'abord, réellement formulée. Elle se fonde sur la déclaration déjà faite au commencement des Triades sur le cercle du Ceugant, qui est exclusivement propre à l'Être divin, et dans lequel nul autre, si élevé qu'il soit, ne saurait entrer; mais, ici, la raison de cette impénétrabilité du cercle supérieur se découvre; elle consiste en ce que les êtres finis, nés dans le temps, grandis progressivement, sont incapables, par le principe même de leur nature, de participer à la condition d'immuabilité, et, par conséquent, même dans le ciel, sont nécessairement astreints à passer par des changements d'état successifs. La séparation du ciel et de la terre ne provient donc point de ce que, sur la terre, les existences sont changeantes, tandis que, dans le ciel, elles seraient fixes; mais de ce que, dans le ciel, les variations ne sont que des progrès dans la béatitude, tandis que, sur la terre, où le triomphe du bien n'est pas encore assuré, elles se composent des péripéties de la lutte de l'âme contre le mal. Les druides satisfaisaient à la difficulté de rendre attrayantes les perspectives de la durée infinie qui s'ouvre devant l'immortalité, en appelant les âmes à un progrès illimité dans le mérite et dans la béatitude. Leur Paradis était l'Eden continué.

Ainsi, selon cette antique théodicée, tous les vivants sont destinés à vivre perpétuellement dans le

sens même où nous entendons ici-bas le nom de vie. Dès ce monde, l'homme manifeste en lui tous les principes qui, en se développant, présideront au cours de son immortalité. Les conditions psychologiques qui forment le fond de notre nature, et nous distinguent ici-bas les uns des autres, subsistent dans le ciel, pour y distinguer aussi ses immortels habitants; les Triades en consacrent trois capitales, qui sont: l'awen, nom spécial affecté à cette source de vie qui existe virtuellement en nous, dès notre origine, mais dont le courant se précipite en nous avec plus ou moins d'abondance, suivant le degré de perfection que nous avons acquis; la mémoire, qui, en s'étendant plus ou moins dans les profondeurs du passé, et d'une manière plus ou moins complète, mesure la quantité de vie dont nous prenons possession par la conscience, et conséquemment la connaissance plus ou moins parfaite qui nous est donnée de nous-mêmes; enfin, la perception, qui, au moyen d'une sensibilité organique plus ou moins délicate, et plus ou moins variée, nous crée des relations générales qui, entraînées, chez les bienheureux, par un progrès continuel, disposent à la béatitude la souveraine mobilité de leur vie.

La croyance à la multiplicité des existences, jointe à celle de la reprise de possession d'une mémoire complète, devait donner à l'idée de la science un cachet particulier d'intérêt et de grandeur. Ses fondements consistaient surtout dans l'expérience de la vie telle qu'elle résultait nécessairement de ce long passage par tous les degrés de l'existence, de-

puis les zônes inférieures, dans Annwfn jusque dans les zônes glorieuses de Gwynfyd. Si le comble de la sagesse, suivant l'aphorisme de la philosophie antique, consiste à se connaître soi-même, les âmes ne pouvaient manquer d'y arriver par la réflexion sur elles-mêmes, où, grâce à leurs souvenirs, elles trouvaient un développement historique si complet de toutes leurs facultés fondamentales, en même temps qu'une conscience si familière des dispositions naturelles de la vie dans toutes les conditions de l'univers.

Mais la Triade consacrée à l'énumération des fondements de la science, ne se borne pas à la mention des trésors d'expérience accumulés par la conscience du passé; elle n'y ajoute qu'un mot, mais un mot puissant et qui ouvre, à lui seul, un immense horizon. Ce n'est pas seulement en spéculant sur ses souvenirs, que l'âme pénètre dans la science de la vie; c'est encore, si elle en éprouve le besoin, en redescendant à son gré dans les étages inférieurs pour y puiser de nouvelles notions. Ainsi la terre reçoit quelquefois des hôtes plus illustres que ceux auxquels les lois de la destinée n'ont point encore permis de franchir les limites d'Abred. Ce sont des êtres supérieurs, momentanément descendus de leur empyrée, afin de percer plus profondément dans les mystères de cette vie, et qui, leur étude terminée, remontent magnifiquement vers les cieux. (Les druides, à la raison tirée de la science, auraient dû ajouter celle du dévoûment et de l'amour et de l'exécution empressée des volontés de Dieu).

Un dernier trait, tout à fait capital, achève de caractériser la philosophie druidique; c'est le triomphe final de la vie céleste. Le cercle des épreuves n'est qu'un lieu de passage; ce n'est point un dédale, dans lequel aucun être soit en danger de s'égarer éternellement; on finit toujours par en sortir, et il en résulte que le nombre de ses habitants diminue continuellement, tandis que celui des habitants de Gwynfyd augmente dans la même mesure. Donc, il arrivera nécessairement un temps où le premier cercle s'étant complètement vidé, il n'y aura plus de place pour le mal dans l'univers, de sorte qu'au-dessous du cercle éternel de Dieu rayonneront alors exclusivement la beauté, le bonheur et la vertu (1).

Cette doctrine est, au fond, la même que celle de Zoroastre, mais elle est d'une forme bien supérieure; tandis que, chez les mages, la destruction du mal est supposée devoir s'opérer, à la fin des temps, par une conversion soudaine de tous les méchants, et, grâce à l'efficacité d'une sorte de baptême de feu; cette destruction, chez les druides, s'opère graduellement par un développement de plus en plus étendu de la lumière, de la vérité et de la vie; si bien qu'au dogme de l'avénement final du règne de Dieu se joint, par une connexion logique, celui d'un progrès continuel dont l'influence bien-

(1) Ceci indique que les druides ne croyaient pas le nombre des existences illimité, et n'étaient pas arrivés à l'idée de la création continue. C'est par cette idée véridique qu'il faut combler les lacunes de cette incomparable théologie.

faisante se fait sentir dans toute la suite des âges. La supériorité est manifeste, et si cette position des druides, dans l'histoire générale de la théodicée, est frappante, quand on la compare avec les mages, il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'elle le serait encore bien davantage, si l'on mettait en regard de leur enseignement les grossières images du tartare païen, et même de l'enfer et du purgatoire des pseudo-chrétiens, de ceux qui, au moyen-âge surtout, travestirent la doctrine pleine de mansuétude, de miséricorde et de pardon professée par leur divin Maître.

CHAPITRE II.

PREMIERS DÉVELOPPEMENTS.

Les additions, les commentaires à cette Triade 46e, qui forme à elle seule l'intuition la plus élevée des relations de Dieu avec ses créatures, et de la vie de Dieu en lui-même, ont été donnés par l'école à laquelle nous appartenons, Dupont de Nemours, Charles Bonnet, Lessing, Ballanche, Jean Reynaud, et au point de vue exclusivement rationnel par un éminent philosophe, qui a développé admirablement la

troisième partie de cette triade : *Être en rapport avec chaque état des existences dans le cercle de Gwynfyd.* C'est la troisième nécessité de Dieu.

Quant à nous, continuateurs de l'école Palingénésiaque, nous avons plus spécialement développé les deux premières parties de la triade : *Être infini en lui-même, être fini par rapport au fini*, deux premières nécessités de Dieu.

Nous aurions pu très certainement résumer en dix pages les premiers développements rationnels ; mais, pour en conserver la gloire à Pecqueur, nous rapportons textuellement, en abrégeant seulement, le texte de ses traités philosophiques, inconnus jusqu'alors, et qui nous attendaient, bien que ces articles aient pu être reproduits avec le consentement de l'auteur, qui les donnait à la *Revue philosophique et religieuse* (1855-1856), ladite Revue permettant à tous la reproduction partielle ou intégrale de tous ses travaux. Nous commençons notre résumé textuel.

DIEU EN SOI OU DANS SES ATTRIBUTS.

La plus haute définition de Dieu doit se tirer de ses attributs essentiels, du point de vue purement humain ou terrestre ; la définition par les attributs est complète quant à l'énumération ; mais du point de vue cosmogonique ou universel, on peut dire qu'elle est encore à vulgariser, sinon à établir.

Quelle conception doit-on se former de Dieu, aujourd'hui que nous croyons, avec fondement, l'univers infini et le progrès infini une loi de l'univers ? Evidemment ces

deux croyances en s'universalisant détermineront une nouvelle et supérieure définition de l'être en soi, une formule dogmatique plus digne de l'idée que le genre humain s'est faite des manifestations divines. Dieu, dans notre foi, ne saurait rester à jamais borné aux trois seuls attributs : puissance, intelligence, amour.

Il résulte de ce qui est compris sous l'idée de l'être souverainement parfait, qu'il ne peut avoir un nombre borné ou déterminé d'attributs; qu'il doit nécessairement en avoir une infinité. Instinctivement nous attachons l'idée de perfection à cette infinité d'attributs, aussitôt qu'elle nous est proposée, et, au contraire, l'idée d'imperfection à des attributs même infinis, mais bornés comme les nôtres au nombre de trois, ou déterminés à un nombre quelconque, quelque grand qu'il soit d'ailleurs, même indéterminé à l'indéfini.

Dirai-je que Dieu a un nombre limité d'attributs, ou une infinité d'attributs, mais d'attributs finis? Non, ni l'un ni l'autre; car, dans les deux cas, Dieu serait borné, imparfait. Ne recevant de bornes en rien, il est nécessairement infini en tous sens et sans restriction possible. Les bornes ôtées, il est donc infini et quant au nombre d'attributs, et quant à l'étendue de chaque attribut; il est absolument infini, l'infini absolu, inconditionnel; par conséquent la plus grande des réalités possibles, ce qu'il y a de plus positif.

Je remarque d'ailleurs que l'infinitude, reconnue par tous les penseurs, à la puissance aussi bien qu'à l'intelligence et à l'amour de Dieu, implique en lui une infinité d'attributs infinis : car sans cette illimitation absolue d'attributs, l'être parfait aurait sa puissance confinée en virtualité et en acte à son intelligence et à son amour; ou plus généralement chacun de ses trois attributs confiné en virtualité et en acte aux deux autres.

Descartes aurait bien dû pousser sa déduction jusque-là,

lui qui était venu prouver l'existence de Dieu par la notion d'infinitude et de perfection ; lui qui admettait l'infinité des créatures intelligentes.

Spinosa, logicien avant tout, disciple et continuateur de Descartes, n'y a point manqué. Avec sa rigueur ordinaire, il a tiré de la perfection de l'être, ou de l'essence, l'infinité de ses attributs : — « J'entends par Dieu, un « être absolument infini, c'est-à-dire une substance cons- « tituée par une infinité d'attributs, dont chacun ex- « prime une essence éternelle et infinie. — J'entends par « attributs ce que la raison conçoit dans la substance « comme constituant son essence. »

La raison sur laquelle se fonde Spinosa est celle-ci : plus un être a de réalité, et plus il a d'attributs ou de propriétés. Or, Dieu est certes la réalité suprême ; il doit donc avoir, contenir autant d'attributs que son intelligence infinie peut en concevoir, c'est-à-dire une infinité.

Personne, que nous sachions, n'a jamais fourni de raisons valables contre cette infinité d'attributs. Sur quoi se fonder pour prouver que Dieu n'en a que trois et rien que trois? — Sur ce que nous-mêmes nous ne nous en reconnaissons pas davantage? Belle raison!... Il nous semble entendre une huitre, une taupe affirmer un Dieu à leur image, ni plus ni moins; ne lui accorder que leurs sourdes et obscures perceptions, ne l'investir que des pauvres et infimes attributs de leur race!!! Mais, raisonner ainsi, c'est prétendre, non pas que Dieu nous a faits à son image, mais qu'il est fait à la nôtre; c'est l'authropomorphiser absolument.

Il suffit sans doute d'un seul attribut infini pour exprimer une réalité infinie; mais ce n'est point là l'infini en tous sens et sous tous les rapports, l'infini absolu. D'ailleurs, qu'est-ce que cela, en comparaison d'une infinité d'infinités relatives de réalités finies? et que prouve cette perfection? une perfection plus grande pour le Dieu

absolument parfait, celle d'avoir une infinité d'attributs infinis!

Une diversité infinie peut bien être produite par les combinaisons diverses d'un certain nombre d'éléments ou d'attributs infinis; mais cette diversité infinie sera-t-elle jamais comparable à l'infinité des diversités infinies qui doivent résulter progressivement des combinaisons diverses d'un nombre infini d'éléments ou d'attributs infinis? Il ne faut pas être grand calculateur pour comprendre que restreindre le nombre des attributs de Dieu, c'est restreindre la variété des êtres qui en émanent.

Si donc cette variété maximum à jamais croissante est digne de Dieu, elle doit avoir ses conditions, sa possibilité dans l'infinité d'attributs infinis, et par conséquent l'infinité d'attributs en nombre est aussi essentielle que leur infinité en nature. Nous verrons plus loin qu'après l'infinitude absolue, notre esprit conçoit encore les infinis relatifs, et que de ces infinis relatifs il peut en exister des infinités. En attendant, ne l'oublions pas: le signe que nous comprenons dignement la grandeur et la majesté de Dieu, c'est alors précisément que l'idée que nous avons de lui nous paraît accablante.

La rigueur de cette conséquence est donc bien réelle, et dans toute hypothèse elle est loin d'être, comme on l'a prétendu, singulièrement favorable au scepticisme, et de lui donner la main: car plus le dogmatisme restreint le domaine de la certitude humaine, moins il laisse prise au doute sur les points essentiels, en proportionnant notre science à notre condition subalterne. Si une doctrine peut favoriser le scepticisme, c'est précisément celle qui a la prétention d'avoir la vérité absolue, de substituer partout la science à la croyance, de connaître les choses en soi, et en particulier de connaître d'une manière adéquate l'essence éternelle et absolue de Dieu.

Cette connaissance de Dieu, réduite à quelques attri-

buts, est si estimable aux yeux de l'humanité, qu'elle n'en a pas d'autre aujourd'hui. Il n'est pas vrai d'ailleurs qu'elle ait jamais cru connaître Dieu dans tout ce qu'il est en essence; elle a toujours cru qu'il était insondable. que nous n'en savions que ce qui convenait à notre faible nature; que la vue plus parfaite des grandeurs de Dieu était le privilége d'êtres supérieurs à nous. Contentons-nous, car cela nous suffit largement, de savoir, comme le dit Spinosa, que tout ce qui est vient de Dieu, est en lui et par lui : connaissance qui est la plus féconde de toutes par rapport à la science et à la morale.

Certes, il ne s'agit point de ravir Dieu à notre connaissance relative, tous nous l'élèverions au-delà de notre sphère intellectuelle; mais il faut aussi le placer assez loin de nous pour ne pas le rendre incroyable.

Dieu, sans doute, est abordable à notre raison; mais il est infiniment au-dessus de ce que nous fait connaître de lui notre raison. Que de virtualités en Dieu, dont nous ne pouvons nous faire même la moindre idée!... Sa réalité nous dépasse de toute la distance qu'il y a du fini en tout sens à l'infini en tout sens.

Croire un seul instant que notre connaissance est adéquate à la réalité, en ce sens qu'il n'existerait rien d'inaccessible à notre intelligence; croire même que notre raison renferme, sous le mode fini, tous les éléments de la raison divine, nous paraît une choquante absurdité.

Certains philosophes ne veulent admettre la réalite, et même la possibilité d'autres existences que celles qui parviennent positivement à leur connaissance par la voie de l'expérience unie à la raison. Mais c'est là une étroite et insoutenable prétention, qui cache une habitude d'anthropomorphisme invétérée, ou une circonspection inexplicable.

Il suffit à la raison que les prémisses d'infinité et de perfection absolue en Dieu lui soient fournies par ses pro-

pres intuitions (fortifiées de celles du cœur), pour que nous nous croyions autorisés à affirmer l'existence non-seulement possible, mais réelle et certaine, d'une infinité d'attributs infinis en Dieu; par conséquent d'attributs différents radicalement de ceux que nous connaissons en lui. — D'où aussi légitimement induire l'existence d'une infinité d'infinités relatives d'êtres et d'ordres d'êtres dont la nature nous reste absolument inconnue dans notre condition terrestre. Des existences et des ordres d'existences innombrables à l'infini et sans cesse croissants, d'une nature dont nous ne soupçonnons ni l'analogie, ni le semblable; doués de propriétés, d'attributs radicalement autres que ceux qu'atteint notre connaissance, doivent donc être admis comme conformes à notre raison, comme étant de son domaine, non pas en ce sens qu'ils lui seraient abordables à titre de science, mais à titre d'existences.

Sans doute nous ignorons, dans notre condition présente, en quoi consiste et leur essence et leur existence; mais pourtant nous savons non-seulement qu'elles peuvent exister, mais encore qu'elles ne peuvent pas moralement ne pas exister.

Et cette ignorance, quant à l'essence et aux manières d'être, devrait-elle nous étonner? Est-ce que nous connaissons la chose en soi de n'importe quelle existence? Est-ce que nous avons la science adéquate non-seulement de l'essence de Dieu, mais même de l'essence d'un non moi quelconque? Que dis-je, de notre moi substantiel dans son absolu?

Quoi! parce que nous ne connaissons d'êtres que sous forme d'esprit ou de corps, nous défendons à Dieu de contenir virtuellement dans sa capacité absolument infinie, d'autres attributs que ceux d'étendue et de pensée, ou, si l'on veut, de force, d'intelligence et de sentiment!!

Encore une fois, c'est réduire Dieu aux proportions in-

fîmes de notre chétive humanité ; c'est se ranger avec Hégel, avec tous ceux qui prétendent que l'humanité est la plus haute et la définitive manifestation de Dieu, celle dans laquelle il prend conscience de lui-même. C'est identifier Dieu avec l'humanité ; c'est se faire Dieu soi-même, ou un *fac-simile* complet, au-delà duquel il n'y a rien de supérieur dans la création... Mais, dira-t-on peut-être, si nous n'avons pas même l'idée de ces attributs, au-delà des trois qui tombent sous notre connaissance, ils sont par rapport à nous comme s'ils n'étaient point. — Nullement! dès que nous avons des motifs de croire qu'ils sont, cette croyance a la plus grande valeur, et une portée inattendue pour l'appréciation de nos destinées, maintenant, ici et au-delà de cette vie, à toujours, dans une infinité de vies nouvelles et progressives.

En effet, cette notion de Dieu peut seule fournir des perspectives inouïes, infinies à l'imagination, à la foi, à l'amour, à l'espérance de l'homme ; et l'âme, dès-lors, peut se dilater et se réjouir sans fin, en considérant la grandeur et la variété du pèlerinage proposé à son activité. C'est ici comme une porte d'or que Dieu a voulu ouvrir à nos regards, du côté des mystérieuses splendeurs de son absolue perfection. Il est vrai que, abstraction faite de l'horizon agrandi de nos destinées, nous ne retirons guère de cette vue que l'éblouissement et l'adoration, et cependant nous y trouvons tout à la fois le signe de notre infirmité et celui de notre grandeur relative ; et puis, n'est-ce rien d'avoir de nouveaux motifs d'aimer davantage l'auteur de la vie, alors qu'il se montre si prodigue de promesses et de bienfaits ?

Cette définition par l'infinité d'attributs infinis est la seule formule digne du Dieu du progrès infini. Le progrès y trouve non-seulement toute l'étendue et toute la durée, mais toute la matière et comme l'étoffe qui lui sont nécessaires dans un avenir illimité. Il ne faut à ce

dogme rien moins précisément que ces conditions en Dieu, pour qu'il soit une loi de perfectionnement et de bonheur illimités.

Admet-on que Dieu n'a pas une infinité d'attributs infinis? Dès lors la naissance en perfectionnement et en nombre des mondes, des espèces et des individus, aura un terme ainsi que la vie, ainsi que le mouvement, ainsi que l'être, ou bien la monotonie d'intelligence, de puissance et d'amour de ces êtres équivaudra à un point d'arrêt absolu dans le progrès de l'univers.

Si nous tracions ici autre chose qu'une rapide synthèse, nous verrions dériver de cette formule, ou y correspondre logiquement et moralement, non-seulement la théorie du progrès, mais celle de l'optimisme absolu, celle des contraires, celle du mal, celle de l'immortalité de toutes les essences ; celle de la préexistence, de la métempsycose universelle ; en un mot, les plus grands principes de l'ordre moral, social et religieux. Mais nous devons nous borner aux plus générales des conséquences de cette conception.

Ce que doit être la vie transcendante ou intime de cette infinité d'attributs infinis, unifiée dans la conscience absolue de l'être universel, chacun peut l'imaginer à son gré, nul ne peut le dire scientifiquement. Mais il semble que nous pouvons nous faire une idée moins vague des résultats de leurs manifestations dans l'univers.

Il est vrai, et nous le savons, nous sommes ici sur le domaine des inductions, des hypothèses et des croyances ; mais croyances plus ou moins philosophiques, mais hypothèses et inductions plus ou moins rationnelles. D'ailleurs, nous savons aussi que c'est sur ce terrain même que se concentre tout l'intérêt de la philosophie pour la généralité des hommes. Otez l'induction, l'hypothèse et la croyance, vous n'aurez plus qu'un cadavre :

la logique, la psychologie descriptive et la dialectique. L'âme de la philosophie sera toujours dans la métaphysique, dans la morale et la théodicée ; sa préoccupation sera toujours pour les hautes origines, pour les dernières raisons, les dernières causes, et les dernières fins des êtres. des actes ou des choses.

DIEU DANS L'UNIVERS.

I.

Ce titre veut être expliqué : nous allons, d'ailleurs, parler de création ; il ne faut pas qu'on puisse se méprendre sur notre pensée à ce sujet. Nous ne croyons ni à une création séparée de Dieu, ni à un univers fait de rien, ni à l'émanation panthéistique. En employant ce mot de création, nous voulons seulement exprimer tout à la fois et la distinction et la dépendance éternelle des êtres ou des choses par rapport à Dieu. Nous excluons donc toute idée de séparation ou de scission, comme aussi toute idée de confusion, d'union ou d'identification absolue entre Dieu et l'univers.

Le panthéisme dit: Dieu est tout, Dieu est tout ce qui est; mais il n'est pas moi, qui suis cependant; et moi je ne suis pas lui. Et cela n'est pas une hypothèse, une opinion ; cela est absolument certain, et je n'ai pas de plus grande certitude. Seulement il est vrai que je suis de Dieu, par Dieu, en Dieu.

L'Être universel est tout à la fois transcendant et immanent à l'univers : — transcendant, par la conscience qu'il a de son être infini, absolu, un, indivisible, incommunicable à jamais dans sa personnalité, dans ce qui le fait être lui-même d'une vie propre, distincte de celle de la création ; — immanent, en ce qu'il demeure

éternellement comme raison et cause dernière, et comme unique soutien avec l'efficace de sa force créatrice, de ses lois et de sa volonté, à la racine, à la source vive et comme au cœur de ce qui fait l'essence, le mouvement et la vie de tous les êtres de l'univers.

Ou nous ne pouvons absolument rien dire de Dieu, ou sa première perfection est d'être conscient et personnel, et le type absolu de toute conscience et de toute personnalité.

De même, ou Dieu n'est point éternel, immuable, et l'individualité des êtres n'est qu'une illusion ; ou tout ce qui existe a son principe et sa cause dans l'éternité, et, par conséquent, est éternel comme essence, sinon comme existence. Les plus éclairés des philosophes catholiques le reconnaissent eux-mêmes.

L'être particulier est donc tout à la fois dans le temps et dans l'éternité. — Dans le temps, parce qu'il n'existe, c'est-à-dire ne se manifeste et ne se développe son essence que successivement et selon la sagesse et la volonté de Dieu ; — dans l'éternité, parce qu'il est d'une éternité fixe, déterminée comme essence en Dieu, et que, par sa substance, il dépend de la sagesse immuable de Dieu.

Nous croyons donc que les essences de tous les êtres possibles sont au-dessus de la durée, c'est-à-dire éternelles dans le sein de Dieu, comme celle de Dieu ; qu'une fois tombées dans le temps, ces essences manifestées se développent en passant successivement par les mêmes phases; elles ont devant elles les mêmes vies ou des infinités d'existences équivalentes à parcourir, mais en des temps différents ; et c'est ainsi que se réalise ou tend à se réaliser progressivement dans l'infinie durée, l'égalité des conditions de sainteté, d'élévation et de bonheur parmi les citoyens de l'universelle cité de Dieu. La virtualité absolue chez tous les êtres possibles serait donc au fond la même, ou semblable, ou égale en définitive, mais non

les manifestations contemporaines. Et dans cette éternité des essences individuelles, combinées avec leur manifestation moralement nécessaire tôt ou tard dans l'infinité des temps, nous trouvons précisément l'absolue garantie de l'immortalité de tous les êtres, et la démarcation radicale entre le panthéisme et la vraie doctrine touchant les rapports de Dieu et de l'univers.

Ainsi distinct, mais non séparé; distinct, mais dépendant et subordonné à toujours; moyennant ce correctif à toute formule favorisant l'interprétation panthéistique, nous disons volontiers avec la grande tradition philosophique et religieuse : « En lui nous vivons, et nous nous mouvons, et nous sommes. »

Et s'il fallait en quelques mots achever le signalement de la théodicée qui nous guide, nous ajouterions : Dieu, l'être unique qui a une infinité d'attributs infinis, c'est l'être des êtres, c'est-à-dire la raison éternelle et la cause éternelle immanentes de tout ce qui est. Tout est de lui, par lui, en lui, mais rien n'est lui; puisque tout est de lui, sauf lui, puisqu'il ne peut être lui et en même temps quelque chose qui n'est pas lui.

Cette explication donnée, nous retrouvons la difficile question des manifestations de Dieu.

II.

Outre l'infini absolu, l'infini en tous sens et sous tous les rapports, notre esprit conçoit fort bien l'infini relatif, c'est-à-dire l'infini en un ou plusieurs sens à l'infini; par exemple : une ligne, un nombre d'êtres d'un ordre déterminé; un ensemble illimité d'hommes, de chevaux, d'arbres, c'est-à-dire un nombre sans nombre. De même, nous concevons que des infinis relatifs d'ordres différents il y en ait à l'infini dans la succession infinie, et

que même il en naisse une infinité à chaque infiniment petit de la durée.

Or, ce que nous concevons comme possible doit se trouver ici réalisé, comme la conséquence au moins moralement nécessaire de la nature et des perfections de Dieu, ou de son infinité d'attributs infinis.

Dieu est vivant, il est l'activité même; non-seulement il crée éternellement dans l'éternité, mais il crée continuellement dans le temps.

Etant donnée l'activité continuelle de Dieu avec l'énergie productrice de son infinité d'attributs infinis, de son éternelle volonté de créer, l'incessante production d'une infinité relative d'univers, d'espèces et d'individus s'ensuit; et chaque instant en voit éclore une nouvelle infinité.

Si Dieu crée une fois, il crée toujours : car si une fois est digne de sa perfection, toujours l'est davantage; et si Dieu crée, son acte se manifestera nécessairement dans le monde infini : car il convient à l'être absolument infini de créer infiniment.

Il faut considérer que l'infini absolu en essence ou en nombre est actuel, permanent, fixe, éternel et parfait, ne comportant aucune addition, et excluant tout autre infini absolu; tandis que l'existence d'un infini relatif n'exclut nullement d'autres infinis relatifs d'un ordre différent; tandis, enfin, que les infinis relatifs deviennent et se développent, ou peuvent devenir et se développer à tout jamais sans terme assignable.

Nous partons de ces principes : aucun des attributs de l'être universel ne reste inactif et infécond. L'infini absolu ne peut procéder dans ses créations que par des infinis relatifs; il ne connaît sans doute l'indéfini, comme loi de son activité productrice, que quant à la succession des êtres et des mondes.

Cette infinité d'attributs infinis en Dieu, grâce à la fé-

condité, à la force créatrice inépuisable, qui est en chacun d'eux, se combinant selon les lois mathématiques, jettent en quelque sorte dans l'espace, à chaque instant de l'infinie durée, une infinité d'infinis relatifs, c'est-à-dire une infinité de mondes ou d'univers infinis, chaque combinaison partielle de ces attributs étant la base principale ou le pivot d'une création spéciale; et comme derrière le présent, il y a déjà et toujours un nombre indéfini d'infinités d'infinis relatifs ou de mondes infinis qui se trouve réalisé.

Et cependant jamais le nombre sans cesse croissant d'infinis relatifs de mondes, d'espèces, d'êtres et d'individus qui vont s'accumulant sans discontinuité dans la création, n'atteint ni n'atteindra le nombre infini absolu; en d'autres termes, jamais le nombre des infinités d'infinis relatifs ne sera tel, qu'il n'y ait plus place dans la vertu créatrice de Dieu ou dans la durée et l'étendue pour un nombre d'infinis relatifs plus grand. Au contraire, malgré la grandeur infinie des infinités relatives, le nombre réalisé des infinis de divers ordres reste toujours à une distance infinie du nombre infini absolu; de ce nombre maximum qui, une fois atteint, équivaudrait à la virtualité créatrice absolue de Dieu, ou supposerait un arrêt absolu dans l'activité extérieure de Dieu.

Cependant, après tout, il nous suffit que non-seulement des infinités d'infinis relatifs, mais une simple infinité, mais même l'indéfini, soit dans l'univers; car alors nous aurions toujours une infinité d'attributs divins, émergeant du sein de Dieu, et rayonnant, se manifestant incessamment par la production indéfinie de nouvelles existences en nombre indéfini !...

L'indéfini ! qu'avons-nous besoin de plus pour admirer et espérer, et même pour éprouver le vertige !... — Si l'indéfinitude des mondes et des existences incessam-

ment créés implique des limites qui reculent sans cesse et à tout jamais devant nos additions ; — si, en outre, il n'est pas certain que cet indéfini dans la création ait réellement des limites, ou ne puisse pas ne point en avoir, c'est-à-dire si rien ne prouve que ce ne soit pas un indéfini absolu, équivalent dès lors à notre infini relatif !!!...

Attendu la faible portée de notre vue, l'indéfini seul est déjà bien propre à fasciner l'entendement. Toutefois, précisément parce que notre conception est infiniment incapable d'embrasser l'infini, il n'est point à craindre que nous puissions employer des termes dont la compréhension le dépasse : infini relatif et indéfini absolu seront donc, si on le préfère, des expressions équivalentes. — Mais non ! fini, indéfini, infini relatif, infini absolu, autant d'idées essentielles dans l'esprit humain, et correspondant à des êtres, à des réalités ou à des modes. Vainement on a tenté, vainement on tentera d'en supprimer une au profit des autres.

A première vue, il ne répugne point à la perfection de Dieu que tous les êtres possibles aient reçu manifestation dès la création initiale ; car il resterait encore, peut-on dire, à l'activité de Dieu dans l'infinité de la durée la tâche de conserver, de faire croître, de perfectionner à toujours les existences, de déterminer les modes et la nature de leurs vies futures à l'infini. Son activité alors se porterait donc non à la création incessante de nouveaux êtres, mais à la conservation et à la transformation progressive de tous êtres dans le temps et l'espace.

Mais combien cette idée est loin de répondre à l'idéal de perfection ! Combien il est plus digne de l'Être universel de le concevoir comme ayant créé d'abord, c'est-à-dire de tout temps, une infinité relative d'êtres, de mondes et d'espèces, et ensuite toujours de même et

continuellement!... Qui ne voit que faire produire tout d'un coup, spontanément à une force infinie ce qu'elle ne devait créer que dans l'infinie succession des siècles, c'est nier l'infini même, arrêter sa vie dans ce qu'elle a de plus essentiel, en annulant au début son énergie et son activité créatrice?

Il y a plus : si tous les êtres possibles n'étaient pas dans la dépendance de la volonté de Dieu pour leur existence successive et ordonnée, toutes les essences possibles se seraient échappées de l'éternité dès le premier moment de la durée; leurs manifestations n'eussent été que le réceptacle passif de l'univers, qu'une force aveugle d'où toutes choses s'écouleraient fatalement, confusément.

Ainsi, en Dieu le nombre infini absolu d'attributs infinis est actuel. — Dans l'univers, le nombre infini absolu soit d'êtres, soit d'attributs virtuels, soit d'espèces. soit d'individus, soit de mondes, n'est point, ne sera jamais actuel; mais il est, il sera toujours en tendance à l'infini, dans la durée et l'étendue. — Le nombre infini actuel est non effectif; c'est-à-dire qu'absolument il n'y a point de limites au progrès de la création.

De même, l'infini en existences n'est et ne sera jamais que le relatif, non absolu.

Peut-être est-ce là ce qu'il y a de plus consolant dans l'ordre de la croyance philosophique fondée sur la notion du parfait.

III.

Dieu a donc non-seulement en puissance, mais en éternelle réalité, une infinité d'attributs infinis.

Tout être réel ou possible dans la création a bien aussi dans son essence, à l'état de puissance tendan-

cielle, cette même infinité d'attributs infinis, mais il ne les a ni ne les aura jamais en acte d'une manière absolue : seulement il les développera et les manifestera progressivement dans l'infinité des temps.

Voilà comment et jusqu'à quel point on peut dire que tous les êtres possibles dans l'univers sont des dieux en puissance, et le deviennent indéfiniment en acte ou en réalité dans la durée infinie, sans jamais être Dieu absolument, bien qu'ils soient faits virtuellement à son image.

Dieu se communique, se détermine ou se différencie infiniment dans chacun de ses attributs infinis, sans jamais se communiquer lui-même, c'est-à-dire sans jamais communiquer à aucune des existences individuelles, son privilége d'avoir des attributs infinis en nombre infini absolu.

Chaque genre ou espèce d'être dans l'univers a, en participation, la révélation d'un plus ou moins grand nombre de ces attributs et de combinaisons ou de modes de ces attributs, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand.

Toute créature, quelle qu'elle soit, à peine d'équivaloir au néant, ne pouvant pas ne point participer à quelque attribut de l'être universel, et à un degré quelconque, ne peut donc pas ne point être faite à son image à quelque degré.

Notre raison, notre nature ne nous révèle que trois de ces attributs.

Nous différons graduellement autant des infinités relatives d'êtres supérieurs à nous en révélations, en facultés, en participations aux attributs divins, que chacune des infinités relatives d'ordres d'êtres inférieurs au genre humain différent de nous à tous égards.

Il est absurde de supposer que nous soyons faits à l'image de Dieu, à l'exclusion de tous les autres êtres de

l'univers, en ce sens que Dieu n'aurait en grand rien de plus que ce que nous avons en petit.

Non-seulement, au-dessous de notre échelon dans l'univers, tous les êtres sont et ne peuvent pas ne pas être faits à l'image de Dieu, comme nous, sinon au même degré que nous ; mais il est au-dessus de nous, à l'infini, des créations qui, par leur nature, approchent progressivement plus que nous, relativement, de l'image parfaite de Dieu, sans jamais, bien entendu, atteindre au terme impossible où la similitude de ressemblance se confondrait avec l'identité ; ou à l'équivalence, puisque l'infini relatif est incapable d'atteindre jamais l'infini absolu, duquel il reste toujours à une distance infinie.

Si nous sommes destinés à l'immortalité, c'est-à-dire à l'éternité relative d'existences à venir, comme nous le sommes à l'éternité absolue d'essence, c'est pour revêtir successivement, c'est pour participer indéfiniment, dans le temps et dans l'espace, à l'infinité de ces attributs infinis que Dieu seul possède dans toute leur plénitude, et dans une absolue et immuable éternité.

Nos progrès à l'infini dans des vies ultérieures à l'infini, consistent précisément dans cet épanouissement successif d'un ou plusieurs des attributs non encore manifestés en nous : ce n'est donc pas seulement un développement en degré, en intensité, — mais aussi et surtout en nombre et en nature d'attributs, de facultés, de participations divines, que celui qui nous attend dans nos vies ultérieures.

Dieu se déterminant et se manifestant extérieurement à son être personnel et identique dans tous ses attributs, c'est-à-dire créant incessamment sous tous ses modes d'existences, et cela d'une manière infiniment progressive, il suit que, pour donner à un être d'un ordre inférieur la révélation de ses créations d'un ordre supérieur,

il suffit que Dieu modifie en conséquence la nature actuelle de cet être, ou plutôt que Dieu ait en conséquence préétabli virtuellement, par ses lois générales, les modifications qui devaient s'opérer indéfiniment en leur essence sous les conditions de temps et d'espace.

Ainsi, il a suffi à Dieu de donner à la nature humaine les idées constitutives de la raison humaine, pour nous faire voir un monde essentiellement nouveau par rapport à la nature animale simple.

Les objets de tous les ordres possibles existent indépendamment de nous, à l'infini, dans l'univers infini; et une idée mise en une créature vient lui représenter chacun de ces objets ou de ces ordres; un attribut nouveau vient lui révéler des mondes nouveaux pour elle, bien que ces mondes existent déjà et de tous temps pour d'autres monades, prédisposées antérieurement et depuis un temps indéfini pour la connaissance ou représentation de ces êtres, de ces principes et des relations que Dieu a voulu mettre entre eux.

C'est ainsi que dans l'univers, où l'infinité d'attributs infinis rayonnent du sein de la divinité, et resplendissent actuellement de vie manifestée, chaque ordre d'êtres ne voit, ne sent, ne connaît de ces êtres ou de ces attributs que ceux qu'il est dans les desseins de Dieu de lui révéler dans la durée et dans l'étendue.

Tout le reste est pour chaque ordre comme s'il n'était point, absolument ignoré d'eux, jusqu'à ce qu'un développement radical progressif dans l'essence de l'être lui fasse voir un nouveau soleil et le nouveau monde que ce soleil éclaire pour elle.

Dieu, par la nature de sa perfection souveraine, ne pouvant communiquer à chacune de ses créatures son être tout entier, ou son infinitude absolue, il était de sa perfection de leur communiquer du moins tout ce qui en deça était possible, ce qui ressemblait le plus à

l'infinitude absolue et en approchait le plus, à savoir : d'abord l'infinitude relative, et ensuite l'indéfinitude.

Et en effet, tous les êtres de la création marchent dans le temps et l'espace depuis une durée plus ou moins indéfinie vers lui, pour s'approcher à l'infini de son infinitude absolue.

Grâce à cette manière de concevoir Dieu, la création et la fin de la création, l'homme peut retenir sa foi en la conquête de l'absolu, et continuer d'aspirer à cette fin. Dieu, en projectant de son sein toutes ses créatures, les destine à marcher progressivement et à tout jamais vers lui, vers ses attributs, vers ses perfections ; à se rapprocher à l'infini, dans leur manifestation, de son essence. Elles gravitent donc toutes, destinées à s'approcher de plus en plus dans ce pèlerinage sans terme, non-seulement cette fois de l'absolu en connaissance, mais de l'absolu en essence.

Ainsi, non-seulement notre science, notre puissance, nos facultés, nos attributs, mais nos âmes, nos êtres tendent infiniment à participer de plus en plus à l'infinité d'attributs infinis de Dieu, c'est-à-dire à l'essence même de l'être universel.

Voilà la véritable doctrine de l'espérance, de la perfection et de la félicité ; et dès-lors la loi du progrès est justifiée et comme sanctifiée — devant notre soif éternelle de vie, de vérité et de bonheur de plus en plus grands !

Naguère, et pour toutes les religions, l'humanité n'avait en expectative que l'absorption ou l'anéantissement en Dieu, que l'extase d'une mystique vision. C'était à tout jamais une contemplation fixe, définitive, immobile et monotone des perfections de l'Etre suprême.

Désormais notre attente se trouve singulièrement accrue : Dieu, l'absolu, se fait relatif par la création, en quelque sorte pour tendre à toujours, par le progrès,

vers la reproduction de soi-même, en se transfigurant dans l'infinité d'êtres de plus en plus parfaits qu'il appelle à la vie. Il se dédouble et se répand en des infinités d'êtres dans le temps et dans l'espace, pour remonter à l'indéfini absolu, vers l'infinité d'attributs infinis et infiniment combinés qui le constituent. C'est la perfection absolue qui, sans cesser de rester ce qu'elle est absolument, se traduit successivement sous forme d'imperfection, de limite, de défauts sans cesse décroissants, pour tendre, pour retourner de nouveau à l'infini vers la source, la raison et la cause de toutes choses. — C'est l'infiniment grand, qui partant, si l'on peut dire, de l'infiniment petit, se met en équation dans le temps et l'espace, entre son premier terme X, et la série indéfinie de termes sans cesse croissants, afin de rapprocher progressivement dans l'infinie durée le second membre, qui est ici l'équivalent de l'absolu.

Le dogme du progrès ou du meilleur incessant, celui de la perfection divine, exclut à tous les degrés de la création l'idée de déchéance radicale. Immanent à tout ce qui est, Dieu ne laisse aucune de ses créatures se détériorer : les lois de leur propre nature y mettent obstacle, en les redressant à propos et en quelque sorte chemin faisant. La sanction est immédiate pour chaque vie, et si au moment de la mort il y a reliquat de fautes ou de crimes, l'individualité transporte avec elle l'expiation aux portes de la vie suivante sans que cependant le démérite final entraîne la rétrogradation des essences.

On doit croire que les êtres libres et moraux se transportent dans leurs vies ultérieures avec leur valeur morale respective antérieurement acquise ; qu'alors les distances intrinsèques restent les mêmes et que le perfectionnement de chacun dépend de ses nouveaux mérites ; que l'inégalité distributive se trouve réalisée non point par un sort extérieur visible de tous, mais par des con-

ditions intimes de bonheur et de malheur parfaitement conciliables avec la dignité, avec l'émulation et l'espérance pour tous; surtout conciliables avec le ralliement de tous les êtres qu'une affection mutuelle, pure et désintéressée avait unis dans la vie précédente.

Dieu seul connaît infiniment l'infini, c'est-à-dire le comprend d'une manière adéquate, parce qu'il est lui-même l'infini. Nous, nous ne pouvons le connaître que d'une manière inadéquate, relative, finie et toute extérieure. Il voit donc en lui-même une infinité d'attributs infinis, combinés à l'infini, et réalisant éternellement en lui l'infini absolu; et à l'infini, dans la création, des infinités d'infinis relatifs.

Ainsi, il y a double raison pour que ni nous, ni aucune création, sous aucun mode ou degré de la vie, nous ne puissions jamais posséder la vérité absolue, ni avoir une certitude parfaite sur les lois et les mystères de la création: 1° parce que de l'infinité d'attributs infinis de Dieu les êtres ne peuvent avoir la révélation que d'un nombre toujours limité d'attributs; 2° parce que nous, et toutes les créatures possibles, ne possédons chacun de nos attributs que sous le mode fini, tandis qu'ils sont en Dieu d'une manière infinie.

C'est par là et en ce sens qu'il est permis de dire que Dieu est incompréhensible à l'homme. Mais relativement nous le comprenons, dans les limites de notre nature; et dans ces limites mêmes, nous le comprenons progressivement, de plus en plus, jusqu'à ce que nous passions à une nature ou manifestation supérieure, par laquelle le rideau qui nous cache l'être, ou la nature de Dieu, sera moins épais, et par laquelle Dieu, en se donnant davantage à nous, se rendra d'autant plus accessible à notre connaissance; car les êtres supérieurs à nous le connaissent plus que nous, chacun selon sa place dans l'échelle des êtres; de telle sorte que Dieu est d'autant

plus compréhensible à ses créatures qu'elles sont plus voisines de lui, ou plus participantes à ses perfections.

Chaque pas sur l'échelle infinie du progrès menant nécessairement la créature plus près du créateur, du moins par rapport à elle-même, il est nécessaire qu'elle le sente ou le voie, qu'elle l'aime ou le contemple mieux et le cultive davantage. Dieu n'est donc incompréhensible pour aucune créature, prise dans le cours de toutes ses existences et de toutes ses destinées d'ailleurs sans terme, puisqu'il se communique ou se fait participer de plus en plus à chacune d'elles dans tous ses attributs par la suite des temps.

Mais il ne sera jamais absolument compréhensible à aucune d'elles, parce qu'aucune d'elles ne peut être identique ou égale à lui-même, c'est-à-dire à celui seul qui est l'infini et le parfait absolu.

Dans cette conception aussi l'immortalité universelle trouve son domaine tout préparé. — Par elle le télescope d'Herschel est infiniment dépassé. En un mot, tout l'ordre moral et tout l'ordre physique se transfigurent, et sans doute un poète puiserait dans cette source, agrandie de nos plus sublimes inspirations, des magnificences supérieures à celles de certains psaumes de David.

IV.

Cette grandeur incommensurable des mondes, cette infinité numérique relative des créations et des existences, ne doit ni étonner ni scandaliser : elle est digne et seule digne de la perfection de celui qui seul est l'infini absolu. Sur toutes ces affirmations de la philosophie moderne, d'ailleurs, sur l'infinité de l'univers, sur la pluralité infinie des mondes, sur le flux continu de l'activité divine, sur la création ininterrompue, incessante de mondes nou-

veaux par un Dieu vivant, à chaque infiniment petit de la durée; sur la distinction et pour ainsi dire la coexistence éternelle de l'infini absolu, et des différents ordres en nombre toujours croissant d'infinis relatifs; enfin et principalement sur les infinités d'infinis relatifs déjà créés, il existe une tradition imposante derrière laquelle nous aimerions à abriter nos hardiesses personnelles. Jordano Bruno, suivant les traces de Nicolas de Cusa, ouvre la carrière avec la renaissance; il se fait le poète de l'infini : « L'activité divine ne saurait être suspendue « un seul instant, dit-il, elle crée toujours. Un Dieu « oisif ne serait plus ni bon ni grand. La toute puissance « divine entraîne l'existence d'un univers infini. Si le « monde n'est pas illimité, Dieu n'a pas voulu ou n'a pas « pu le rendre tel : dans l'une et l'autre hypothèse, Dieu « cesse d'être Dieu. Si Dieu a manqué d'infinité ou dans « son vouloir ou dans son pouvoir, il ne doit plus être « considéré comme le conservateur immuable de l'uni- « vers. — Il n'y a qu'un seul ciel, c'est-à-dire un espace « général, universel; un espace qui contient l'infinité « des mondes. » Après Bruno, Descartes et son école, Leibnitz, Fénélon, Malebranche, Spinosa, Régis, Fontenelle, etc., affirment plus ou moins explicitement l'infinité de l'univers, la multitude des mondes, l'infinité des êtres intelligents. — Et Kaut ne craint pas de dire que la création est sans bornes dans le temps, éternelle et infinie comme son auteur, et une comme lui. Bien avant Bruno, Thomas d'Aquin avait constaté, d'après Aristote, l'existence possible d'infinis relatifs de divers ordres à l'infini, en dessous de l'infini absolu. Bayle accepte des données analogues et les explique. Cependant jusque là nous ne trouvions nulle part notre hypothèse favorite, nulle part nous n'avions encore vu affirmer franchement et à notre gré la doctrine des infinités d'infinis relatifs dans le monde. L'infini y était bien quant à l'étendue et à la

durée de l'univers, mais l'infini relatif des existences et des créations n'y coulaient point à pleins bords. Voici que des fragments d'un ouvrage anonyme du XVIIe siècle, le Traité de l'Infini créé, viennent tout récemment (1) fortifier notre croyance.

D'abord, le profond anonyme reconnaît que « l'infini « est un abîme de grandeurs qui en enferment d'autres ; « lesquelles peuvent encore être infinies. — Autre est « l'infinité des créatures, autre est l'infinité de Dieu. « L'infinité de Dieu est absolue : elle existe également à « tous les points de vue, et dans tous les ordres de perfec- « tions; telle n'est pas l'infinité de la matière, laquelle à son « tour n'est pas celle de l'esprit. — Il y a un infini créé. — « Tout ce qu'il y a dans la nature, matière, esprit, « nombre, durée, est actuellement et positivement infini. « — Dieu positivement parfait, n'a qu'une manière de « faire les choses, et cette manière ne peut se trouver « qu'en allant tout d'un coup jusqu'à l'infini. Si Dieu « ne peut faire le monde infiniment grand, on le réduit « à ne pouvoir le faire qu'infiniment petit. Comment y « aurait-il des bornes à l'univers, la matière n'étant que « l'étendue, et l'étendue étant l'infinité, puisqu'on ne « peut concevoir qu'il n'y ait pas de place quelque part, « c'est-à-dire de l'étendue et en conséquence de la ma- « tière? »

Après avoir démontré la nécessité d'admettre l'infinité dans le nombre, dans la succession et la durée, Terrasson soutient la thèse de l'infinité des créatures intelligentes. Il admet une infinité de planètes habitées. « Nous ne disons pas que le nombre en est indéfini, mais qu'il est infini, parce que Dieu est infiniment, et non pas indéfiniment puissant. — Quel spectacle admi-

(1) 1854. M. Bouiller, à qui nous empruntons cette citation, croit pouvoir attribuer ce traité au cartésien Jean Terrasson.

rable que de représenter non-seulement les habitants de cette terre qui ne sont qu'une poignée d'hommes, mais des hommes en nombre infini distribués en une infinité de planètes ! »

« Le monde, l'esprit, la matière sont éternels comme ils sont infinis. Chaque tourbillon finira, mais non la génération des tourbillons. Chaque esprit est précédé ou suivi par un autre ; la succession des esprits est éternelle. Mais cette infinité de nouveaux esprits qui se succèderont pendant un temps infini, exige aussi la création d'une infinité de corps nouveaux ; comment donc dire que le monde est actuellement infini, si le monde peut être indéfiniment augmenté ? Selon l'auteur de l'infini créé, il n'y a aucune difficulté à comprendre non-seulement l'existence d'un infini actuel, mais un accroissement infini de cet infini. Il conclut donc dans le même sens, mais plus hardiment que Leibnitz, que le monde infini, et dont l'infinité augmente indéfiniment, est seul digne de la puissance de Dieu, qu'une éternité toute entière de créations infinies ne saurait épuiser ! »

Oui ! cette manière de comprendre la fécondité de l'infini absolu, et sa puissance, et sa volonté, est la seule qui réponde aux exigences de l'idée qu'on doit se faire des grandeurs et de la majesté de Dieu : il faut des termes qui excluent radicalement toute idée de bornes ou de limites, il faut que ce qui se rapporte à l'idée de l'infini parfait soit sans restriction.

Nous croyons donc à l'infinité de notre univers, à l'infinité des univers, à des infinités sans cesse croissantes de créations simultanées, et d'ordres de créatures infiniment, radicalement divers ; non-seulement donc nous croyons à l'infinité simple, si l'on peut dire, mais à l'infinité composée à l'infini, à des infinités d'infinités qui augmentent successivement, continuent à tout jamais, dans l'éternelle suite des siècles.

Mais cela même n'est point encore assez : car, à la rigueur, l'infinité d'attributs en Dieu faisant défaut, nous ne sommes pas encore autorisés à réaliser à l'infini au-delà de l'univers, dont nous avons quelque idée, les merveilles qui le dépassent infiniment. Nul penseur, pas même le hardi Terrasson, ne conçoit la possibilité pour Dieu de créer autrement que sous les espèces de la matière et de l'esprit.

Il leur manque la notion complète de l'infini absolu, celle d'une infinité d'attributs rayonnant dans la création d'une manière continue.

Depuis que cette esquisse est terminée, nos lecteurs nous ont fait connaître quelques professions de foi plus récentes touchant soit l'existence des infinis relatifs, soit leur incessante multiplication dans l'univers. Mais les auteurs ne semblent pas même soupçonner l'existence en Dieu d'une multitude infinie d'attributs, et, dans la création, d'une multitude d'êtres radicalement autres que ceux qui se manifestent sous les espèces de l'esprit et de la matière ; ils se bornent à la vulgaire trinité d'attributs que constate l'expérience humaine, ou ne considèrent l'infini relatif que dans l'ordre astronomique ; l'un d'eux prétend même que l'homme est fait à l'image de Dieu à tous égards.

Enfin, nous venons de trouver, dans nos recherches rétrospectives, une pensée profonde d'Hemsterhuis, qui semble inspirée de Spinosa : « Le premier attribut es-
« sentiel d'une chose, c'est d'être. Les autres attributs
« essentiels sont ses rapports avec les différents genres
« de choses qu'elle n'est pas ; et comme les choses
« qu'elle n'est pas peuvent être infinies en nombre, ses
« rapports le peuvent être de même, et par conséquent
« une essence ou une chose quelconque peut avoir une
« infinité d'attributs essentiels. »

Or, non-seulement elle peut les avoir, mais elle les

a virtuellement dans l'éternité, sauf à ce qu'elle les dégage et les manifeste progressivement dans la successivité.

Quoi qu'il en soit, personne ne pouvait s'avancer aussi loin dans cette voie que Spinosa, en formulant expressément l'infinité d'attributs infinis, s'il eût développé ses prémisses ; car cette infinité d'attributs dépasse infiniment la fécondité des deux seuls attributs esprit et matière, auxquels se borne la spéculation de tous les autres philosophes. Mais il ne l'a point fait; en nous efforçant de le suppléer, nous croyons rendre plus évidente la nécessité ou la légitimité de la croyance en l'infinité des infinités relatives, réelles ou possibles d'existences et de créations *sui generis*, c'est-à-dire radicalement, absolument autres que celles dont notre intelligence peut se faire une idée vague en se représentant la pensée et l'étendue, l'amour, la puissance et l'intelligence.

Le plus grand mot de la langue, après celui de Dieu, c'est sans doute celui du progrès, surtout si l'on réfléchit qu'il est synonyme de liberté, d'amour, de vertu, d'immortalité et de bonheur.

Par la loi du meilleur progressif, tout s'explique. L'espèce humaine a la clef des causes finales, en tant du moins qu'elles se rapportent à sa nature rationnelle, morale et physique.

Selon nos forces, travaillons donc à défricher ce champ de l'avenir.

Ce qu'il y a de plus nécessaire dans l'être, après l'être et l'existence, c'est le changement, le mouvement, la diversité ou variété, et le développement. L'univers, dans son ensemble comme dans ses parties, est un perpétuel mouvement : rien de stable ou de fixe absolument ; au contraire, tout varie, tout se meut, tout devient sans cesse. La vie, elle-même, qu'est-ce autre

chose qu'une force ou un être qui se meut et qui devient? Ce qui était comme rapport, combinaison ou proportion, il y a un infiniment petit de seconde, n'est déjà plus, et ce qui est maintenant a déjà fini! Tout coule, tout flue incessamment dans la nature, dans l'humanité et dans ce qui vient d'elle.

Ainsi le changement continu, universel, le devenir permanent, voilà une première et souveraine loi du monde moral et du monde physique, que la philosophie doit constater recélant des conséquences infinies pour la science synthétique.

Le progrès, ou le mieux et le meilleur dans le changement, voilà la seconde loi de la création; loi non moins importante que la première, puisqu'elle élimine en quelque sorte ce que le changement pour le changement aurait de triste et de décourageant. Le progrès, c'est-à-dire l'ascension indéfinie vers un idéal relatif de perfection et de bonheur, de beauté, de sainteté et de vérité, dont la connaissance elle-même et la réalité semblent se déplacer et s'éloigner à mesure que le genre humain croit s'en rapprocher, comme si elle avait son objet et son lien dans l'idéal absolu : Dieu.

La science et l'expérience en sont, en effet, venues à constater qu'au sein de ce changement universel et continu, se cachait le progrès universel et continu de la création.

Ainsi, non-seulement tout change, tout devient, tout marche et se transfigure; mais tout avance, tout s'améliore et se perfectionne, tout progresse, tout tend graduellement vers un but, le type absolu du meilleur, que Dieu seul connaît, qu'il conçoit éternellement, et qu'il réalise successivement dans l'infinité du temps et de l'espace; tandis qu'il ne nous est donné que de voir petit à petit des lambeaux, des simulacres, de plus en plus étendus de ce type divin.

Il faut donc distinguer le changement, du progrès : le premier n'étant que la condition et la forme du second.

Ce principe du meilleur absolu se pose à priori, par la perfection de Dieu; il se prouve à posteriori par les traces du développement de l'espèce humaine et des règnes divers dans l'histoire du globe et des sociétés jusqu'à nous.

D'abord, un créateur tout-puissant, d'une sagesse et d'une bonté sans bornes, ne peut laisser dépérir radicalement son œuvre. Elle peut comporter des crises, des douleurs, des cataclysmes ordonnés et nécessaires : elle ne saurait subir une dégénérescence ou une décrépitude finale.

Par ses lois générales (et aussi par son intervention particulière et réservée), une providence parfaite devait moralement tout disposer pour le meilleur, eu égard à l'universelle création et à son infinie durée, eu égard à tous les êtres, à toutes les existences, à toutes les vies de chaque être, eu égard au passé, au présent et à l'avenir indivisiblement. L'idée de l'infini absolu et de la perfection souveraine en Dieu implique nécessairement dans l'univers, la réalisation d'un progrès indéfini vers le parfait. En effet, nous ne concevons rien de plus conforme à la perfection absolue que cette ascension illimitée des mondes et des êtres vers un idéal de vie, de félicité et de sainteté à jamais croissantes ; — raison suffisante et péremptoire pour que cela soit.

Aucune création achevée, immobile et définitive, quelles qu'en fussent les heureuses combinaisons, ne pouvait équivaloir à une création évoluant incessamment et indéfiniment vers un meilleur toujours fuyant, c'est-à-dire toujours allant de mieux en mieux, d'un meilleur à un meilleur plus grand. Le meilleur, ainsi compris, est justement ce que les modernes ont appelé

la loi du progrès continu et indéfini. Il dépasse infiniment tout ce que l'on pourrait attendre d'un meilleur stable, permanent, et, une fois pour toutes, tel que le concevaient les philosophes, il y a quelques siècles.

Ce meilleur tout d'une pièce se trouve d'ailleurs compris et réalisé dans la création sans cesse progressive; mais il n'en est qu'un moment fugitif. Il s'évanouit successivement par une transfiguration insensible, pour faire place à une infinité d'infinités d'autres meilleurs ou d'autres créations, dont chacune est supérieure à celle qui la précède, et ainsi de suite à l'indéfini absolu. — Et c'est en cette continuelle et infinie mobilité que consiste précisément l'ordre immuable, universel et absolu. Pour l'être universel en soi, dans son absolue personnalité, il n'y a pas progrès, car il est immuable et il est le meilleur même ou le parfait absolu.

Mais pour Dieu, en tant que vivant dans les créations, en tant qu'énergie et activité créatrice de l'objectivité dans le temps, on peut dire qu'il y a progrès, en ce sens que, par son immanence universelle et sa toute présence d'action, il peut être considéré comme la vie universelle manifestée et développée. Car alors il devient lui-même indéfiniment, dans la croissance des effets de la causalité en acte de production continue.

A plus forte raison, pour un être fini créé, qui se développe sous les conditions du temps et de l'espace, qui se meut et qui change sans cesse. Dans tout ce qu'il est, le progrès ne peut ne point être; car le progrès n'est pas autre chose que l'expression de l'activité se manifestant à tout jamais dans la direction infinie du meilleur, sous les formes des temps et de l'espace combinés. Pour tous les êtres finis, apparaître à la vie c'était s'échapper de l'éternité, ou tomber dans la durée, dans le successif. Vivre, en effet, c'est agir, c'est se

mouvoir; c'est changer, et changer c'est être dans la succession.

Et pour l'être universel, créer c'était concevoir et assigner un but successif à ses créatures, et le but, le meilleur, c'est-à-dire le progrès, le perfectionnement sans bornes.

Ainsi, le temps, qui est la forme et la condition du changement.

Ainsi encore, la création existant, le progrès illimité de l'univers s'ensuivait naturellement d'une nécessité morale. Le progrès infini est donc bien une conséquence, un accompagnement ou, si l'on veut, une des formes obligées de la création; et la création étant de tout temps, le progrès aussi est et sera de tout temps.

La perfection divine est exclusive d'une immobilité systématique; le mal positif, le mal en tant qu'être n'étant pas, il ne se peut que rien dans l'univers stationne et s'immobilise absolument. L'espérance est le droit de toute créature intelligente, et ce droit, ce désir ne saurait être déçu.

Ne voir que l'instabilité et la douleur dans le monde, c'est affirmer que l'univers est régi par les stupides décrets d'un législateur imbécile, impulsionné, contradictoire en son essence. Dans l'œuvre incessante et continue de la création, l'on ne conçoit pas le changement pour le changement. Du point de vue divin, le changement a de toute nécessité une intention, une direction, une fin.

Cette fin ne peut être pour nous que celle qui nous apparaît comme la plus compatible avec la notion du parfait et du meilleur, et tout à la fois comme rendant mieux compte de ce que nous savons des phénomènes et des lois de l'univers à notre connaissance et à notre expérience.

D'ailleurs, l'idée de progrès implique non-seulement

celle d'un but, mais d'un but désirable, salutaire, bienfaisant. Tendre vers le néant, la mort, le mal-être n'est certes point un progrès; c'est, au contraire, la négation, l'inverse du progrès, c'est un regrès (*regressus*). Le progrès consiste, en effet, à tendre vers l'être et le plus grand être, vers le bien et le plus grand bien, vers le vrai et le beau par excellence, vers la vie et la plus grande vie. Mais qu'est-ce que le plus grand être? Qu'est-ce que le bien, le vrai et le beau absolu? Qu'est-ce que la vie parfaite, si ce n'est l'être universel dans la plénitude d'existence et de félicité que lui procure éternellement la conscience d'une infinité d'attributs infinis en puissance et en acte.

Dans son acception la plus générale, le progrès peut donc se définir : la participation de plus en plus grande, et à jamais croissante de toutes les créatures à l'infinité d'attributs infinis de Dieu ; l'ascension graduelle, indéfinie, mesurée, solidaire et harmonique des êtres particuliers vers les perfections et la félicité de l'être universel; l'accroissement de l'être par le développement successif de ses attributs ou de sa vie, l'augmentation en nombre et en intensité, des virtualités, énergies, facultés ou propriétés en germe, ou en prédisposition dans les êtres ou les forces; — la tendance naturelle et providentielle, la marche soutenue des existences vers la manifestation affective de la plénitude de vie qu'ils ont en puissance dans leur essence ou leur nature.

Le progrès, c'est encore l'ordre universel se réalisant, se déroulant à l'infini dans le temps et l'espace par le développement successif, régulier, des êtres et des mondes; — c'est encore la trace ou la forme de la vie universelle, de son expansion dans l'univers; — le monde même de l'essor de l'activité créatrice, et, par suite, celui de l'activité de tous les êtres créés, développant, manifestant successivement leur essence; exerçant leur

tendance providentielle vers les grandeurs de la vie divine. Le progrès, c'est encore la forme de l'attraction universelle qui rapproche incessamment les vies finies du foyer de la vie infinie; c'est cette ascension même dans ses diverses étapes ; — c'est enfin le mouvement universel dans le bien absolu par le mieux et le meilleur successifs.

Que dire, en effet, du progrès, quant à sa nature, si ce n'est qu'arrivés dans leur marche vers l'infini à une station nouvelle, les êtres intelligents et sensibles, en la comparant à celle qui précède, la préfèrent, la trouvent meilleure ou plus satisfaisante, et jugent qu'ils ne pourraient rétrograder vers le sort ancien sans douleurs de tous genres?

Que la station actuelle soit meilleure en soi absolument, ou qu'elle ne leur apparaisse telle que par rapport à leur nouvelle manière de comprendre, de sentir et de juger, toujours est-il que par cela seul pour eux il y a progrès ou mieux, c'est-à-dire vrai, bien et beau relativement supérieur, perfection et bonheur plus grand.

Or, l'humanité est ainsi faite, qu'une augmentation du nombre des attributs de l'être ou de la vie, que l'accroissement d'intensité, qu'un plus grand essor des attributs, déjà possédés et manifestés, ne peut pas lui apparaître sans lui inspirer l'idée du progrès ou du meilleur.

Affirmons-le donc avec confiance : le progrès, dans la plus haute et la plus large compréhension du mot, est celui qui procède de la nature de Dieu, de l'infinité d'attributs infinis de l'être universel, c'est-à-dire de sa perfection et de sa volonté providentielle.

Ce progrès, de source divine, est en quelque sorte identique à la création, tant il lui est inhérent; c'est l'intention, c'est la raison et la cause, c'est l'acte même de la création.

Le progrès n'est point le privilége exclusif de notre seule humanité, c'est un principe métaphysique qui embrasse toute la création passée, présente et future.

L'immanence de Dieu dans la création fait que tous les êtres de l'univers sont retenus entre eux dans l'unité par le lien nécessaire et intime, qui résulte de cette immanence même ; comment ne seraient-ils pas dans une dépendance mutuelle, dans une association et une solidarité éternelles entre eux tous ; puisqu'ils dérivent d'une même et éternelle essence ; puisqu'ils reçoivent de celui seul qui est la véritable unité, et l'ordre et la sagesse même, leur mouvement, leur être, leur vie? puisque, pour garantir leur vie et leur destinée respective, Dieu les doit mettre en rapport de fin et de moyens réciproques? Qu'est-ce que la création, prise à cette hauteur, si ce n'est un ensemble immense de rapports, de corrélations, de subordinations réciproques ; d'actions de réactions mutuelles, incessantes, ce qui se caractérise parfaitement par ce mot : univers, un et divers.

Du point de vue du progrès, Dieu, l'Etre universel, attendu son immanence dans la création, doit donc être considéré comme le point de concours de toutes les vies passées, présentes et futures, comme l'aimant, sur lequel se tournent et tendent toutes les existences en activité dans la suite infinie des siècles.

Tous les êtres de l'univers, toutes les parties de la création, sont dans la plus étroite dépendance les uns des autres ; l'ordre, la coordination, l'harmonie, l'unité, ne sont pas autre chose que l'expression de cette dépendance.

Donc la loi de solidarité universelle est enveloppée dans celle du progrès universel. En d'autres termes : tous les systèmes entre eux, tous les globes de chaque système, tous les genres de chaque globe, toutes les

espèces de chaque genre, tous les individus de chaque espèce sont solidaires dans leurs destinées ou leurs progrès.

Quoi qu'il en soit, le temps est venu de faire passer dans la foi générale ces vérités capitales : la parenté de l'homme et de la nature, leur égale valeur absolue, leur égale légitimité, leur égale consécration dans la pensée et l'amour de Dieu, et leur égale importance ou nécessité dans l'économie de l'univers. Cette parenté n'est pas douteuse : la chimie, la physique, l'astronomie, la physiologie comparée, la géologie, toutes les sciences naturelles achèvent aujourd'hui de vérifier à posteriori cet à priori de la philosophie religieuse des temps reculés.

Pour comprendre cette parenté, il suffit de s'assurer qu'il n'y a que des êtres, des forces, des énergies, dans la création absolue. Nulle part n'est l'inertie réelle, la passivité complète, l'atome stupide, la molécule sans force, sans activité, sans âme, sans perception, sans affinité et sans liberté, sans but et sans tendance.

La matière n'est qu'un mot relatif destiné à distinguer le moindre être, un genre particulier d'être, des manières d'êtres inférieurs par rapport aux êtres supérieurs, ou enfin destiné à distinguer les êtres simples des êtres composés.

Si la vie est partout où est la matière, c'est que la matière n'est qu'un composé d'êtres en affinité, c'est-à-dire de forces, qui donc ont en elles-mêmes, en essence, le mouvement et la vie inséparables de tout ce qui existe.

Tout est de Dieu ; donc, par cette seule origine, tout est divin ; tout doit remonter à Dieu, s'élever vers Dieu ; donc tout mérite ou commande notre amour, notre culte, nos égards et nos soins. Nous ne devons abuser de rien et devons communier avec tous sans condition de dis-

cernement, mettant en toutes choses la mesure, le poids et le nombre.

Sans doute, nos attaches avec le genre humain sont plus étroites, mais voilà tout.

Nul être, fût-il le plus infime, n'est jamais confiné dans sa sphère actuelle d'existence. Non pas que Dieu lui donne, dans un avenir quelconque, le perfectionnement illimité ou les destinées des êtres les plus privilégiés, mais parce que l'équivalence finale ou tendantielle des destinées est impliquée dans la notion du parfait; nous l'invoquons donc cette équivalence, non à titre d'obligation ou de justice de la part de l'être universel envers les êtres finis, mais à titre de convenance morale, et aussi à cause de l'uniformité des voies et du caractère d'universalité des lois de l'ordre.

Tout ce qui est individualité, tout ce qui n'est pas Dieu dans sa personnalité absolue, tous les êtres sans exception, participent donc tôt ou tard aux prérogatives du progrès.

En effet, pourquoi des exceptions? En quoi le progrès des petits entraînerait-il le *regrès* des grands? Ne peuvent-ils être tour-à-tour sans dommage pour personne? Pourquoi serions-nous ravalés, si chaque singe devenait homme, si même l'espèce singe se transformait en espèce humaine? Alors surtout que l'espèce humaine deviendrait communément une espèce supérieure à elle-même. Où serait l'humiliation si jadis Dieu nous avait faits singes avant d'être humains? Quel mal y a-t-il, au point de vue de la morale, de la politique et de la religion, à ce que les trois règnes progressent? Quoique, à un degré moindre, notre sollicitude, notre sympathie, notre affection doivent s'étendre à tout ce qui est, à l'univers entier.

Souvenons-nous sans cesse que l'univers et l'humanité étant en Dieu, de Dieu et par Dieu, c'est-à-dire différen-

tiellement consubstantiels à l'être universel, ont un lien, une unité éternelle dans cette commune origine ou filiation ; que les différences de genres, de règnes, d'espèces n'autorisent qu'une différence de degré dans l'amour ou l'affinité qui doit rapprocher tous les êtres sortis de la haute source divine.

Le véritable universel et l'unique c'est Dieu, l'être universel ; c'est donc lui qui est cette grande mer de la substance, dans laquelle toutes les collections d'individus, avec leurs similitudes et leurs différences plus ou moins, et relativement grandes : l'humanité, l'animalité, la végétativité et la minéralité, vont se rattacher et se confondre, comme en leur commune source, essence et matrice, et sceller leur unité et leur solidarité.

La première conséquence naturelle de cette unité d'origine, de cette même paternité des populations de l'univers, est que toutes les essences possibles participent tôt ou tard, par l'efficace des lois générales, aux mêmes existences, ou au moins à des équivalentes. Que les trois règnes progressent comme nous, avec nous ? Et comment progresseraient-ils sans arriver aux frontières, sur le domaine d'une espèce supérieure à l'animalité, soit l'humanité ici-bas, soit une espèce équivalente, dans quelque partie de l'univers?

Peut-être toutes les créations, sans exception, accessibles à notre mode de connaissance, jouissent-elles d'un certain degré de libre arbitre, de sensibilité et de perception, depuis l'infiniment grand, selon leur rang sur l'échelle de la vie ; peut-être les espèces des règnes inférieurs ont-elles un rayon où s'exerce leur choix dans l'instinct à tous ses degrés, comme nous en avons vu un dans l'ordre de l'intelligence. Dans cette hypothèse, elles pourraient, comme nous, mériter et démériter dans leur sphère restreinte.

Quoi qu'il en soit, en l'absence même des conditions

essentielles du libre arbitre et de la possibilité du mérite en elles, c'est-à-dire dans tout être qui n'a pas raison et intelligence comme l'espèce humaine, à notre point de vue d'êtres moraux, toutes les créatures possibles de l'ordre inférieur doivent mériter de leur auteur, par cela seul qu'il les a fait servir mécaniquement comme conditions du bonheur supérieur des êtres libres, intelligents et moraux.

Il les a donc sacrifiés, condamnés à une existence subalterne qui crie compensation.

Quoi d'étonnant alors, — si l'on fait intervenir la toute-puissante bonté de Dieu, et la bienfaisante loi du progrès, — que le créateur juge le monde des infiniment peu vivants comme ayant bien mérité de parcourir successivement, et à son tour, la même carrière que ses aînés du monde libre et raisonnable, et qu'au jour opportun dans l'ensemble des desseins divins ils passent à des vies supérieures !

Et comme l'humanité aussi est condition de bonheur pour des êtres plus élevés qu'elle-même, ou fonctions subalternes de fins supérieures, elle aussi mérite de son auteur des vies meilleures à l'infini.

Dieu est sans cesse occupé, non pas, comme on l'a dit, à réduire l'empire du mal, mais à accroître celui du bien et du mieux, pour tous les êtres, dans la durée et dans l'étendue.

Cherchez, imaginez un meilleur monde que celui du progrès illimité vers Dieu et en Dieu, vous n'en trouvez point qui satisfasse davantage la raison et le cœur, et qui s'adapte mieux aux exigences de l'explication universelle.

Nous pouvons donc recevoir, parmi les prolégomènes indispensables et fondamentaux de la philosophie du progrès, les données suivantes : Toute essence est desti-

née à graviter infiniment vers le meilleur; sortie de Dieu, elle tend à toujours vers Dieu.

Tout être a pour fin le bien, le mieux, le meilleur à jamais croissant; par conséquent, pour condition, le progrès à l'infini, ou le passage du bien au mieux.

Tous les êtres composent ainsi une échelle immense, sur laquelle ils se rangent et se meuvent tour-à-tour, selon l'ordre préalable de l'univers en voie de développement.

Tous les êtres, sans exception, sont les parties d'un même ensemble, les éléments d'une même conception, les ressorts d'un même mécanisme, les fonctions d'un même organisme, les conditions et les moyens d'une même fin : l'ordre de l'univers est le plus grand bien de toutes les créatures dans l'infinité des temps et des lieux.

Il n'y a que des êtres, des âmes, des forces dans l'être composé qu'on nomme matière : tout vit, tout est animé plus ou moins; rien, absolument rien, n'est inerte.

Tous les êtres ayant également, en virtualité, une infinité d'attributs qui tous tendent indéfiniment à se manifester dans l'infinie durée, et étant destinés à parcourir les mêmes phases d'existence ou d'équivalence, sont essentiellement égaux, parents et frères ; et il n'y a dans tout l'univers qu'une seule race, *la race de Dieu.* Ce ne sont pas les essences qui sont inégales ou différentes; ce sont leurs états, leurs positions respectives, simultanées, sur l'échelle du progrès.

Toutes les essences ont, de toute éternité, leurs principes d'individualité, leur aséité propre, que rien ne saurait leur faire perdre ; de toute éternité elles ont en puissance toutes les virtualités qu'elles doivent tendre à jamais à manifester progressivement dans le temps et l'espace sans fin : à savoir, une infinité d'attributs infinis.

Ces virtualités sont égales pour tous les êtres, mais les manifestations de ces virtualités ne sont pas contemporaines; leur éclosion, dans chacune et dans tous, est subordonnée aux exigences de l'ordre universel. D'où les inégalités, la subordination ou la hiérarchie des manifestations parmi toutes les créatures à chaque moment de la durée et de l'étendue.

Aucun être ne peut exister dans l'isolement absolu. Le concours de toutes les autres essences est plus ou moins nécessaire à la manifestation de l'essence ou des attributs de chacun d'eux, de telle sorte que, à ce point de vue, l'univers ne forme réellement qu'un tout, et que tous les êtres forment une association, une mutualité intime et fatale.

Pas un seul être, sauf Dieu, ne saurait se suffire à la rigueur. Nous l'expérimentons : pour se produire à la vie, il faut à l'être simple, comme organe, condition ou moyen de sa vie, l'union, l'association, le groupement plus ou moins étendu avec ses similaires ou avec ceux qui lui sont en affinité naturelle. L'univers est lui-même le groupe, l'union la plus compréhensive. Mais pour subir ainsi cette nécessité, un être simple n'en est pas moins proprement soi.

Comme, malgré l'impossibilité de s'isoler, tous les êtres individuels sont destinés à la progression à l'infini, et que chacun cependant est tout-à-tour condition, moyen ou organe du progrès ou de la vie des autres, l'association primitive ne saurait se perpétuer absolument sans rendre impossible le développement successif de tous les êtres, et sans nécessiter une autre vie impliquant d'autres éléments et d'autres combinaisons. C'est ainsi que la mort successive est la condition de la vie successive. C'est ainsi que le progrès de chaque essence, de chaque collection ou société, se trouve solidaire du progrès de toutes les autres.

Le progrès universel est le résultat inévitable, providentiel, des conditions de l'ordre universel. Et le progrès partiel, — individuel, ou collectif, — est le résultat également nécessaire des conditions de conservation, d'activité, de développement et de transformation inhérente à toute vie, et à chaque vie en particulier.

Mais toutes les vies, toutes les espèces, tous les règnes n'ayant pas reçu la même accélération de mouvement, la même vitesse de développement, elles ne marchent pas toutes d'un pas égal, et la proportion de progrès est différente, inégale, pour chaque vie, et souvent du tout au tout. Quelle inégalité de puissance progressive, entre les êtres dont le mouvement circulaire dure l'espace de quelques minutes, et les êtres qui mettent des siècles à l'accomplir ! Et dans notre humanité, quelle différence entre le progrès des races sauvages et celui des races les plus civilisées !

Il est même une infinité d'êtres dont la vie entière équivaut à l'immobilité absolue. Est-ce à dire que les bienfaits et les grandeurs du progrès n'existent pas pour eux dans l'infinie durée? Nous l'avons vu : infailliblement ils auront leur tour, mais, en ce moment indéfini, ils sont condition, base ou instrument du progrès d'une infinité d'autres êtres, qui, eux-mêmes, ont dû subir la même stagnation pour le même motif.

Le progrès pour tous les êtres dans une même vie, ou manifestation, consiste dans le développement, l'irradiation indéfiniment croissante de la part d'attributs qui leur sont dévolus dans cette même vie, jusqu'à ce que la destinée de l'être collectif, auquel ils appartiennent sous ce mode de vie, soit épuisée dans le plan de la providence; et cette définition du progrès est applicable à la nature comme à l'humanité.

Tout être, dans sa vie actuelle, marche vers deux fins : d'abord, vers le développement des attributs qu'il

doit manifester dans cette vie; puis, en même temps, en s'acheminant vers la mort, il tend à l'épanouissement des nouveaux attributs qu'il lui est donné de manifester et de développer dans sa vie future prochaine.

Toute essence s'élève d'un mode de vie à un mode de vie supérieur, sans solution de continuité, et en quelque sorte en ligne droite.

Le progrès se scinde en deux moments :

1° Le développement de la nature actuelle, par le passage graduel du mal au bien, ou plutôt du bien au mieux, dans les limites de la même vie ;

2° Le développement de la nature essentielle ou de l'essence même, par le passage d'une vie à une autre.

La progression s'accomplit ainsi sous deux modes : le perfectionnement d'une sérieuse vie, la transformation ou métempsycose.

Chaque espèce, en passant à une vie plus élevée, ne fait que développer son essence, ou ses attributs. Dans le passage d'une espèce, d'un règne, d'une créature à une autre, il n'y a en effet que la manifestation d'un ou plusieurs attributs nouveaux; et dans le progrès interne d'une même espèce, d'un même règne, il y a le développement plus grand des mêmes attributs qui les caractérisent foncièrement dans leur vie présente.

Chaque terme du progrès se marque et s'explique par le passage du bien au mieux, du bon au meilleur, et ainsi de suite, sans que jamais les êtres atteignent au meilleur fixe, définitif ou absolu : le meilleur relatif se déplaçant sans cesse avec l'idéal, attendu que le point de mire, l'infini absolu, n'a point de dernier terme.

La place des êtres sur l'échelle illimitée du progrès se mesure au nombre et à la qualité des attributs divins auxquels ils participent dans une même vie, et au degré de développement et d'intensité de ces mêmes attributs dans cette vie. Les évolutions des âmes ou des Esprits

ont une parfaite analogie avec les évolutions organiques ou matérielles, et elles leur correspondent. — D'un côté, progrès de formes et de propriétés physiques ; — de l'autre, progrès d'attributs, de facultés intellectuelles et morales. — D'un côté, organismes de plus en plus riches en nombre et en intensités ; — de l'autre, facultés de plus en plus élevées, de plus en plus variées et énergiques.

La préexistence des êtres est une loi nécessairement impliquée dans le dogme de création continue et de la transformation progressive, ou de la palingénésie universelle. Mais il y a la préexistence une ou abstraite, celle des êtres qui ne se savent point avoir jamais été dans une vie précédente, et la préexistence pleine ou concrète, celle des êtres qui ont souvenir ou conscience de leurs vies passées.

La préexistence abstraite est sans valeur pour les créatures qui l'ont parcourue ou subie ; car, en réalité et au point de vue moral, elle est pour eux comme si elle n'avait jamais été ; mais pour Dieu il n'en est point ainsi : la préexistence continue lui apparaît comme la justification du progrès indéfini qu'il a voulu mettre non-seulement dans l'ensemble de ses créations, mais dans la destinée de chacune de ses créatures en particulier. Chacune de nos voies est donc pour lui l'un des anneaux sans nombre d'une chaîne immense, à l'aide de laquelle il élève graduellement la substance de l'être vers des existences supérieures. Dieu voit donc parfaitement le progrès de ses créatures dans cette préexistence inconsciente mais progressive des individus ; tandis que les êtres moraux, libres et intelligents ne peuvent y reconnaître que la condition providentielle de leur personnalité.

De même que l'existence de l'être universel prouve la réalité du progrès universel, de même la réalité du progrès universel prouve l'existence de Dieu.

Le progrès implique trois conditions :

L'existence du parfait ;

Celle de l'imparfait ;

La tendance de l'imparfait vers le parfait.

En effet, il faut que le parfait existe pour que l'imparfait existe lui-même, et que l'un et l'autre existent ensuite simultanément, pour qu'il puisse y avoir tendance vers le parfait, c'est-à-dire progrès.

Le parfait ne peut pas progresser, car il n'y a rien au-delà de lui-même vers quoi il puisse tendre ; il n'y a donc pas de progrès pour le parfait.

L'imparfait ne peut se perfectionner sans avoir la puissance du perfectionnement ; or, comment avoir cette puissance sans la tenir de l'être qui seul est parfait, de la perfection absolue ? Le progrès prouve donc l'existence de Dieu. Le progrès illimité de l'univers ne se comprend qu'autant qu'il ait à sa base, au point de départ comme derrière lui, une virtualité vivante et effective ; une puissance, un acte capable éternellement de lui communiquer toutes les énergies destinées à se manifester par le développement et l'accroissement des êtres. — En un mot, la perfectibilité indéfinie suppose derrière elle le parfait absolu.

Dans les autres hypothèses, c'est l'imparfait qui, sans raison et sans cause suffisante, devient de plus en plus ; il se donne lui-même ce qu'il n'a pas ; il fait de rien quelque chose, comme si ce qui devient n'avait pas besoin pour devenir d'une raison, d'un fondement, d'une cause initiale qui, elle-même, ne devienne point, et qui cependant fasse devenir tout, et tout meilleur indéfiniment. On comprend dès-lors ce que vaut cet axiôme, je veux dire cette hypothèse de l'athéisme ancien et moderne :

« Il n'y a ni principe ni fin ; il n'y a dans l'univers « de cause première ni dernière : il n'y a qu'un seul et « même courant d'existence. »

Pour nous, Dieu ne devient pas : il est ; mais par son éternelle création il fait devenir, et devenir à l'infini, tous les êtres possibles, dans la durée et l'étendue.

Cependant les uns font partir le mouvement et le progrès de zéro, du néant absolu, pour s'élever, on ne sait comment, à l'être, à la vie, de plus en plus, à l'indéfini.

D'autres partent sans doute de l'infiniment petit de l'être et de l'existence, pour graviter vers l'infiniment grand.

Nous partons de l'être parfait, de l'être infini et absolu; et par lui nous faisons marcher dans l'étendue et la durée sans bornes, des infinités d'infinités relatives d'êtres finis, destinés à s'élever de plus en plus vers les infinies perfections du parfait.

L'homme, et tout être intelligent, est et se voit autre, et il est le même en même temps ; je suis et je deviens, je pense et je change. Il y a donc, en toute vie, être et changement, indivisiblement, simultanément.

Le progrès n'est pas le changement ou le moment de l'idée, mais de l'être qui a les idées.

Nous ne prenons pas, avec Héraclite et Hégel, le mouvement pour la chose qui se meut ; nous ne substituons pas le cours du fleuve à l'eau qui coule dans ce fleuve. — A nos yeux, le réel c'est l'être, l'être devenu et devenant ; ce n'est pas le devenir. — Ce n'est pas le mouvement qui est quelque chose, qui est l'être, c'est ce qui se meut. Nous croyons irrésistiblement, avec tout le genre humain, sur la foi de nos intuitions rationnelles, naturelles, ou de notre conscience, que les êtres qui se meuvent ou qui sont mus, sont quelque chose, des réalités invariables essentiellement, non des chimères, non des idées comme les hégéliens voudraient nous le faire accroire, non des phénomènes ou composition de phénomènes, non des représentations, des identités ou sujets logiques, formes, liens ou lois de la pensée, c'est-à-dire encore des

idées, comme se l'imaginaient les criticistes kantiens.

Le progrès présuppose incontestablement un point de départ, un but, des conditions internes et externes dans l'être qui progresse.

Aucun être dans l'univers ne se donne son but à lui-même; il le reçoit de Dieu par les révélations intimes de sa nature spéciale; et il y tend, il y marche plus ou moins fatalement et plus ou moins librement, selon cette nature, c'est-à-dire selon qu'il a plus ou moins reçu la faculté du choix et de la perturbation, ou qu'il dispose davantage de sa destinée par le libre arbitre, la puissance et l'intelligence.

En particulier, le but de l'homme lui est extérieur; il ne se le donne pas; il le reçoit d'une révélation intérieure, c'est-à-dire des intentions spontanées de sa raison, cette merveilleuse faculté des principes, cette base primitive des croyances invincibles, ce germe et ce point d'appui de toute certitude et de toute connaissance objective, cette magique lumière qui nous éclaire intimement en venant en ce monde; il le tient des inclinations de son cœur, de ses prédispositions natives, intellectuelles, morales et physiques (et aussi, selon nous, de l'influence immédiate de Dieu, ou médiate par sa faculté médiatrice).

Le point de départ du progrès universel, c'est la nature des choses, c'est-à-dire la manifestation solidaire de l'ensemble des êtres, tels qu'ils sont au début de la création; tels qu'ils se trouvent au moment initial de leur activité, ou de leur développement fatal; tels, enfin, que les a laissés Dieu au sortir de ses mains, par l'impulsion première qu'il a communiquée au grand tout.

Le but de ce progrès, nous le savons, c'est la conservation, le perfectionnement et le bonheur toujours croissant de l'universalité des êtres.

Le moyen, c'est l'ordre providentiel, c'est l'ensemble des forces et des lois générales, mises en exercice dans le mouvement universel même, pour déterminer et régler avec poids, nombre et mesure, la nature manifestée de chaque individu ou essence, dans le temps et dans l'espace (c'est aussi l'intervention spéciale et de tous les instants de Dieu aidant, secourant, assistant les créatures).

L'intervalle entre le point initial idéal, et le point également idéal d'arrivée, ce sont tous les états de développement, tous les mouvements de croissance, tous les progrès intermédiaires qui mènent successivement l'universalité des essences, de zéro à l'infini, c'est-à-dire de l'infiniment petit à l'infiniment grand en accroissement d'attributs et de vies, en perfectionnement et en félicité.

En particulier, le point de départ du progrès pour l'humanité, c'est le minimum d'intelligence et de raison, d'amour, de sympathie, d'instinct et de puissance, dont l'homme est susceptible au berceau de son espèce; c'est l'état informe du sauvage le plus brut, de celui qui perçoit, qui sait et agit assez pour se préserver et pour conserver une vie animale.

Enfin, en général, le point de départ, le but, le moyen, l'intervalle du progrès des êtres doués d'intelligence et de raison, de liberté et de moralité, ne diffèrent de ceux des êtres relativement ou absolument privés de ces attributs que parce que ces êtres privilégiés sont capables de savoir la loi du progrès, d'en connaître le but et les moyens, de les poursuivre ou de les pratiquer méritoirement; mais ils peuvent, à un très haut degré, ou favoriser, ou contrarier le progrès : non-seulement celui de leur espèce, mais celui de toutes les espèces et de toutes les choses avec lesquelles ils sont directement en rapport.

Ainsi, point de départ, but, moyen, conditions, tout

est donné aux êtres par leur nature spéciale naturelle, et tout à la fois par leurs relations providentielles avec l'univers et avec Dieu; ou, en d'autres termes, par la nature des choses.

En résumé, pour l'instant, nous constatons ou entrevoyons les résultats suivants :

Le progrès est une genèse de l'univers. — L'origine, la raison et la cause du progrès sont en Dieu ; — sa fin, c'est le perfectionnement et la félicité à jamais croissants des êtres; — sa loi, le passage du bien au mieux, à l'infini ; — sa condition, le mouvement circulaire: naissance ; — croissance, maturité, décroissance et mort; — et, par la mort, la vie nouvelle.

Quelle sublimité de déductions et d'aperçus, quel beau commentaire de la triade 46e !! Et quand on pense que ce philosophe éminent, Pecqueur, qui, au point de vue du rationalisme pur, est le plus grand de notre siècle, n'est pas connu, jamais cité, on voit clairement que son jour n'était pas encore venu, et qu'il attendait un juste appréciateur de sa magnifique synthèse. Nous remplissons ce rôle malgré notre profonde humilité et par devoir, et nous recommandons ce nom jusqu'alors obscur, qui doit être grand désormais, aux respects, à la reconnaissance et à l'admiration de la postérité.

CHAPITRE III.

AUTRES DÉVELOPPEMENTS.

Voilà, il faut l'avouer, une sublime synthèse, superposée sur celle des Druides ; Pecqueur a développé admirablement et l'infini de Dieu et la conséquence de cet infini appliqué aux créatures, qui ont toutes pour loi tendantielle, la réalisation dans chaque cercle et dans chaque monde, d'une infinité d'infinités d'attributs divers. C'est à présent que nos lecteurs doivent saisir enfin cette grande et dernière parole des Druides, qu'une des nécessités de Dieu, *c'est d'être en rapport avec chaque état des existences créaturelles.*

Restait un des points de la triade 46e à développer aussi : *être fini avec le fini.*

Lessing a parlé le premier de nos jours d'une pédagogie divine dans son livre immortel *l'Éducation du genre humain.* Les saints-simoniens l'ont adopté, traduit et en ont fait leur *vade mecum.* Cette idée a été reprise par Ballanche, qui a prononcé et défendu le grand principe suivant : « La vérité nécessaire « au genre humain a toujours été (divinement) dans

« le genre humain à chaque période de son avance-
« ment. »

Jean Reynaud dans tous ses écrits, dans *Terre et Ciel*, a soutenu les mêmes opinions.

Nous-même, humble disciple et continuateur de Ballanche, dans nos quinze ouvrages philosophiques, nous avons parlé d'intervention relative et suivie de Dieu pour toutes ses humanités, et nous avons nommé cette intervention, révélation dans le monde de l'intelligence, grâce ou secours, comme les druides, dans le monde de la volonté, miracles (très naturels puisqu'ils procèdent de la nature de Dieu ou des intermédiaires qu'il emploie) dans le monde de l'histoire et de l'action. (1)

Nous avons aussi constamment battu en brèche les dogmes erronnés du purgatoire, de l'enfer, du paradis, tels que la foi enfantine de nos pères les comprenait, soutenant le progrès des créatures, leur ascension par les mérites, leur stationnement ou leur déchéance temporaire par leurs fautes dont il leur est toujours donné de se relever. Nous ne reproduirons pas ces innombrables passages que l'on peut trouver à chaque page de nos écrits, et que nous avons d'ailleurs résumés dans *Pluralité des existences de l'âme*. A l'époque de nos premiers ouvrages,

(1) Voir *Exposé d'un nouveau système philosophique, destinée de l'homme* (1846); — *Dieu, l'homme, l'humanité et ses progrès* (1847); — *Esquisse de la philosophie de Ballanche, Essai sur les mystères, fragments philosophiques* (1850); — *Nouveaux fragments philosophiques* (1851); — *Examen des questions pendantes en philosophie religieuse* (1859); — *le Précurseur religieux* (1860); — *Pluralité des existences de l'âme* (1864).

de 1842 à 1847, nous nous croyions seul à avoir ces idées; les triades druidiques n'étaient pas publiées, Jean Reynaud n'avait pas imprimé *Terre et Ciel* qui n'a paru qu'en 1850. Et voici ce que nous écrivions en 1846, ayant la fierté de nos opinions philosophiques, alliée à une humilité vraie et profonde :

La société humaine est dans une époque critique, mélange obscur et confus de ténèbres et de lumière, d'erreur et de vérité, de foi et de doute, d'égoïsme et de dévouement. Il en a été ainsi toutes les fois que l'humanité s'est trouvée à la veille d'enfanter une organisation nouvelle. Le christianisme devait passer par le creuset de toutes les facultés humaines. Il a eu son siècle d'action, où la foi prédominait. Il a eu et il a encore son siècle d'intelligence, où le doute a pris le dessus; il aura son siècle de sentiment, où la charité l'emportera, et, reliant la foi à l'intelligence, produira l'unité religieuse et sociale du genre humain. Nous sommes encore bien éloignés de ce magnifique résultat; l'idée de force règne encore, puisque les Etats entretiennent des guerriers. Le droit à l'égalité dans la liberté, dans l'intelligence, dans le sentiment, n'est encore qu'un principe sans le fait, une promesse sans accomplissement. Toutefois, nous ne devons pas nous décourager, puisque nous sommes assez près du but pour l'entrevoir. Il faut que notre avancement ait fait de grands progrès pour qu'une philosophie pareille à la mienne puisse se produire sans paraître trop déraisonnable, sans être traitée exclusivement de chimérique utopie. Une philosophie pourrait être en avant de son siècle, et posséder sur ses contemporains une telle supériorité, que ceux-ci prendraient pour de la folie sa sublime raison. Toutefois cela seul prouverait beaucoup pour l'avenir de nos des-

tinées ; car si un homme a pu, même avec l'aide de Dieu, émettre de fécondes pensées au milieu de son siècle continuateur des siècles précédents, c'est le signe non équivoque d'une rénovation future et d'une civilisation supérieure. Tout système vrai a droit à une époque qui le représente et qui l'applique. A son tour, cette époque aura ses génies qui l'illumineront et la devanceront, qui marcheront plus avant dans la route du progrès, sans renverser toutefois la vérité antérieure, mais en la développant et en s'y ajoutant.

Ainsi, quelle que soit la grandeur de ma pensée, d'autres viendront plus tard, dont la vue plus perçante et mieux préparée découvrira des aspects de la vérité qui m'ont été cachés, et cela durera tant que l'humanité n'aura pas accompli son destin terrestre, tant qu'elle n'aura pas été digne de prendre part à la société universelle, qui gravite incessamment vers Dieu. Oui, je le répète, ma philosophie est grande, puisque, malgré l'égoïsme qui nous opprime, elle a pu concevoir non-seulement l'unité sur la terre, mais encore l'unité dans la création; et il ne s'agit pas ici de l'unité des panthéistes, qui aboutit au néant, il s'agit de l'unité dans le bien, dans le vrai et dans le beau, de l'unité des êtres dans le sein de Dieu, où l'être suprême sera toujours en lui-même la substance inaccessible et incommunicable, où toutefois les créatures, liées de volonté, d'intelligence et d'amour, se laisseront progressivement entraîner par l'attraction divine, qui veut sympathiser avec elles sans les absorber jamais. Oui, ma philosophie est grande, puisque, malgré la recherche prédominante des intérêts matériels, elle a pu s'élever jusqu'à l'avenir de nos destinées, et découvrir la loi de la progression des âmes. Mais, pour tout cela, je n'en suis pas plus grand. Qu'importe mon nom ! Qu'importe le souvenir que je laisserai ! Il suffit que je laisse mes idées et que d'autres penseurs les re-

cueillent. *Je ne suis qu'un obscur travailleur à l'œuvre commune. Je ne suis rien que par Dieu et par mes frères, rien que par l'inspiration d'en haut et par le labeur des générations passées.* Aurais-je conçu si nettement la conciliation du fini et de l'infini, les facultés et les passions humaines, les rapports de Dieu et de la création, l'action de la providence dans le développement social et religieux de l'humanité, et le terme de nos destinées, si les philosophes et les théologiens qui m'ont précédé n'avaient éclairci déjà ces matières, si le christianisme n'avait jeté sa lumière dans le monde? Il en est ainsi pour tous. Isolément, nous ne sommes rien, nous ne valons quelque chose que dans l'ensemble; nous ne pouvons nous élever que par la charité.

Arrière tout égoïste orgueil ! En nous-mêmes, soyons humbles. Soyons fiers seulement comme membres de l'association humaine, que Dieu protége et appelle à lui.

Ces lignes, que nous n'écririons certes pas aujourd'hui, trouvent leur excuse dans l'enthousiasme du jeune âge, qui se croit seul en possession de vérités si hautes et si utiles pour le genre humain, tandis que les druides dans le passé, Jean Reynaud dans le présent, en avaient aussi la gloire. Nous ne les avons citées que pour faire voir l'immense portée que nous leur donnions déjà pour une synthèse philosophique à notre époque. Aggravons encore nos torts en continuant à citer, au risque d'invoquer la même excuse que plus haut.

Mon système aura l'assentiment de la postérité; d'autres plus dignes exprimeront mieux mes idées; je n'aurai pas moins la gloire d'avoir été le Newton et le Galilée du monde moral. Newton et Galilée ont expliqué

l'univers matériel et découvert la loi physique qui régit les astres; j'ai proclamé, à mon tour, la loi des intelligences, j'ai révélé le secret de la destinée des êtres moraux. J'ai eu mes prédécesseurs comme chaque philosophe a eu les siens ; toute pensée nouvelle a son germe ou son fondement dans le passé; mais cette pensée ne prend un rang définitif dans le développement de l'esprit humain, que quand elle commence à s'élever jusqu'à une démonstration par l'enchaînement des principes et la rigueur des conséquences.

A ceux qui trouveraient dans mes paroles l'expression d'un fol orgueil, je dirais : « Vous vous laissez prendre « à une fausse apparence, personne ne se sent plus « humble et plus faible que moi. Seul, je ne suis « rien ; je ne suis quelque chose que parce que j'ai « compris le progrès, parce que j'ai conçu la marche « et la portée des travaux que les siècles précédents « nous ont légués, parce que je me suis *assimilé la* « *pensée actuelle de l'humanité.* Philosophe, savant, on « ne peut bâtir seul aucune œuvre solide; il n'est pas de « système, de poëme ou de livre qui mérite d'être compté « s'il ne répond pas à un *besoin de l'époque*, s'il ne « réfléchit pas *un des points de vue de l'esprit humain.* « Quand un homme jette une idée dans le monde, cette « idée a déjà été pressentie, annoncée; elle est préparée « à éclore, elle n'appartient pas à tel ou tel individu ; « *elle est à tous.* Son germe ne mûrit pas dans une « intelligence isolée; d'autres auraient parlé tôt ou tard, « il y en a un qui parle avant eux : voilà tout. Ce « dernier remplit le rôle de révélateur: il initie ceux qui « sont prêts pour l'initiation; mais, en dernière analyse, « ce qui est grand en chaque penseur, ce n'est pas « l'homme, c'est l'humanité. »

Peut-on trouver des paroles plus altières et plus

convaincues d'un côté, de l'autre plus humbles? Altières et convaincues quant à la grandeur et à l'importance des idées, humbles en ce qu'elles en rejètent la gloire à qui elle revient, à Dieu et à l'humanité.

Parmi les écrits nombreux où nous avons développé, sous toutes ses faces, le dogme des vies successives, nous avons dit que nous ne citerions rien, nous bornant à renvoyer nos lecteurs au résumé que nous en avons fait dans notre dernière publication, *Pluralité des existences de l'âme*. Nous rapporterons seulement un fragment sur les relations de la raison immuable et de la révélation progressive, parce qu'il nous paraît utile pour comprendre la suite. Nous l'extrairons de notre livre *Examen des questions pendantes en philosophie religieuse*, 3e *étude*.

« La raison de l'homme n'est pas individuelle; elle est universelle, ou elle n'est pas; elle ne nous appartient pas personnellement, et cependant elle est en nous, comme l'a exprimé admirablement Fénélon, elle est une faculté vraiment supérieure, révélation naturelle, par laquelle nous sommes des êtres intelligents et moraux, constitués en société avec Dieu; elle est la règle de nos pensées, la loi de nos actions, l'idéal de nos amours. C'est par elle seulement que deux hommes peuvent discuter ensemble. Car, comment discuter si on n'a pas une mesure commune de vérité, à laquelle on puisse rapporter les raisonnements : c'est par elle seulement qu'ils peuvent contracter un engagement; car, comment s'obliger si on n'a pas une loi commune, à laquelle on soit tenu d'obéir. Ce qui a obscurci la question, c'est la confusion déplorable du langage philosophique, des mots *raison*, *intelligence;* nous réservons le mot *raison* à cette

faculté donnée à tous, grands ou petits, qui nous fait hommes et nous met en relation avec Dieu; tous en sont doués, tous s'en servent; c'est un instrument en lui-même infaillible; mais il ne reste jamais chez nous à l'état absolu, qui n'est qu'une simple virtualité; dès que la raison pénètre l'intelligence, la volonté et le sentiment de l'homme, elle entre dans un état relatif, il y a variété entre les individus dans l'application qu'ils en font. De même qu'à l'aide des vingt-quatre lettres se composent tous les livres bons ou mauvais, de même avec le petit bagage des axiômes de la raison, l'esprit humain se forme sur le monde qui l'entoure, et les êtres qu'il conçoit, des idées justes ou fausses, et trouve la vérité ou l'erreur, ainsi fait-il, dans le domaine de la volonté, le bien ou le mal; mais les vérités nécessaires révélées par la raison ne subissent aucun changement en elles-mêmes, car elles sont éternelles; de même la liberté peut violer la loi morale, qui conservera toujours, malgré cette transgression, son autorité absolue. Ceux donc qui parlent d'une raison personnelle et individuelle ne savent pas ce qu'ils veulent dire; on doit, toutes les fois qu'un philosophe s'exprime ainsi, substituer au mot de raison celui d'intelligence; la raison, encore une fois, ou du moins ce que nous entendons par là, ne peut jamais être individuelle et personnelle, c'est l'élément absolu, universel et divin de l'humanité; c'est par la raison seule qu'un homme peut appeler un autre homme son frère, son semblable, son prochain. Si la raison n'existait pas, nous ne pourrions pas avoir des rapports avec les autres, ni penser, ni converser ensemble, ni entretenir les liens de famille et de société, ni parler de droits et de devoirs, qui supposent tous une règle uniforme d'intelligence et d'action, un même soleil éclairant de ses rayons toutes les créatures morales et libres qui portent la figure humaine. Le philosophe peut déga-

ger les éléments de la raison pure de ceux fournis par l'expérience, et arriver ainsi pour les principes à la certitude absolue. Voilà ce que nous soutenons avec Platon, avec Saint-Augustin, Descartes, Leibnitz, Cousin.

C'est une faculté universelle qui, telle qu'elle se comporte et à la mesure précise où elle nous a été accordée, nous fait hommes et nous distingue profondément de la brute qui n'en a point, et n'entretient point de société avec Dieu; d'autre part, nous sommes séparés, par les limites de notre raison, de l'esprit plus ou moins élevé, ou de tous les autres êtres qui en possèdent une à un degré supérieur à l'infini, selon que leur nature est plus achevée. La raison humaine, dans ce qu'elle nous révèle, est bien sans doute la vérité absolue, sans doute encore Dieu ne peut rien y changer, puisqu'elle vient de lui-même; mais suit-il de là qu'elle nous découvre toute la vérité, et qu'il n'y ait pas eu des espèces parmi lesquelles nous gravirons un jour par nos mérites et nos progrès qui approchent plus de l'idéal divin, et auxquelles le Créateur se manifeste plus complètement et selon des faces que nous ignorons tout-à-fait? Suit-il de là qu'il n'y ait pas d'autre intelligence que la nôtre, et que l'homme terrestre soit l'être le plus parfait qui se puisse rencontrer? L'infini s'est-il révélé à nous tout entier dans notre raison? Ne s'est-il pas réservé des vérités qui nous sont actuellement interdites? Nous le pensons, c'est pourquoi nous nous élevons de toutes nos forces contre l'identification de l'homme et de Dieu.

Nous dirons bien qu'il y a conformité, analogie, ressemblance entre l'humain et le divin; mais il y a entre l'homme et Dieu la distance qui sépare l'infini du fini, le Créateur des créatures, la cause première des causes secondes. En soutenant l'identité de la raison humaine et de la raison divine, on arrive à nier tous rapports ulté-

rieurs de Dieu et du monde; car, si Dieu nous a tout communiqué, s'il a épuisé ses dons en nous créant, il ne peut rien y ajouter. Par là se trouve détruite la simple possibilité d'une révélation. En effet, si notre raison renferme toutes les vérités, elle nous suffit parfaitement; si nous savons tout, qu'est-ce que Dieu pourrait nous apprendre?

Appliqué à l'univers matériel, le système de l'identité a aussi pour conséquence directe, la négation de la possibilité de ce que nous appelons miracles; car, puisque les lois qui président au mouvement du cosmos sont les lois de Dieu dans leur entier, c'est folie de supposer qu'il puisse les intervertir.

Ainsi le système de l'identité détruit la simple conception d'un ordre divin autre que l'ordre même de l'humanité et de l'univers.

Bien plus, il supprime complètement Dieu, qui n'est plus indispensable comme souveraine providence. Dieu n'est plus qu'une idée logique, qu'une loi de notre esprit, pour expliquer l'existence de toutes choses. Ce n'est plus qu'un pur idéal sans réalité, hors de notre pensée qui crée par une certaine nécessité de son développement. Nous repoussons et la doctrine de l'identité et ses conséquences. Nous admettons Dieu comme un vivant accompli, comme la suprême perfection existant réellement, nous ayant fait participants, par notre raison, de quelques-unes des vérités immuables et absolues qu'il était dans notre destination de connaître ici-bas; intervenant dans l'ordre de la volonté par ses secours, dans l'ordre de l'intelligence par une révélation appropriée à nos besoins, dans l'ordre du sentiment par un idéal toujours progressif. Nous maintenons, comme vérité inébranlable, cette conception de Dieu. Peut-être les créatures d'un ordre supérieur ont leur raison tellement développée, qu'ils voient aussi clairement, par exemple,

l'existence d'attributs infinis en Dieu, que nous cette vérité mathématique « deux et deux font quatre, » ou cette autre « une chose ne peut pas être et n'être pas en même temps. » Et alors la révélation dont Dieu les gratifie commence là où la nôtre doit finir ici-bas; de la sorte que leur raison embrasse complètement tout ce qui fait partie de notre éducation divine, et qui ne nous est découvert que par l'enseignement céleste; tandis qu'à leur tour, leur éducation et leur enseignement sont, entre les mains de Dieu, l'initiation à des vérités ou à des choses qui ne sont pas de notre grade et de notre hiérarchie, dont nous n'avons absolument aucun soupçon. Et ainsi de suite, indéfiniment pour les échelons de plus en plus élevés. Bien plus, nous nous figurons la vie future comme un progrès incessant et sans terme vers l'absolu qui est Dieu. Il n'y aura jamais arrêt et immobilité, comme on l'a reproché au christianisme, de telle façon que, même pour les Eprits bienheureux, arrivés à la vie éternelle, et pour lesquels toute rétrogradation devient impossible, il n'y aura pas stagnation, mais bien marche continue, et à toujours, vers une connaissance plus parfaite et une plus complète possession. Dieu aura sans cesse à donner età apprendre.

Dieu a créé une multitude indéfinie de monades qui s'élèvent progressivement à des degrés divers, différenciés entre eux par le plus ou moins de participation naturelle avec la raison divine renfermant des attributs infinis. C'est le plus ou moins qui distingue leurs raisons réciproques; mais Dieu, dans le temps ou dans l'éternité, fait sans cesse l'éducation des créatures sorties de ses mains, les prenant toutes au point où leur raison les abandonne pour les faire avancer progressivement dans la connaissance et la possession de son être éternel et absolu. Ainsi, ce qui est la raison pour l'homme, fait partie de la révélation pour d'autres espèces inférieures,

et ce qui est la révélation pour nous est la raison pour les Esprits supérieurs, l'éducation divine pour ces êtres avancés, portant sur des points qui ne sont pas de notre grade actuel, et qui ne nous seront connus que dans la vie future. Il y a, dans cette vie immortelle, progrès incessant, sans terme assignable, vers le vrai, le bien, le beau, et c'est ainsi que notre soif de perfection toujours plus accomplie, de savoir de plus en plus grand, c'est ainsi que les aspirations de notre cœur, pour un amour de plus en plus vaste et absorbant, se trouvent réalisés.

Ce passage sert de transition à la synthèse du prochain chapitre.

Une école, basée sur l'intervention du monde invisible, a surgi en France dès 1855. Elle a confirmé généralement la doctrine des druides et la nôtre. Il convient d'en dire quelques mots. Pour bien fixer notre opinion actuelle à ce sujet, nous allons d'abord citer les paroles inédites que nous avons prononcées dans une *conférence*.

DE L'ÉTAT ACTUEL ET DE L'ÉTAT FUTUR DU SPIRITISME.

Le spiritisme, préparateur du règne de Dieu par son Esprit, a trois phases bien distinctes :

La phase matérielle terminée par la morale.

La phase spirituelle terminée par la synthèse philosophique.

La phase théologique terminée par la fusion de tous les cultes, et par la constitution de l'*universalisme* en religion.

La phase matérielle n'avait rien de nouveau que sa généralité ; car les Chinois, les Brahmanes, les Bouddhistes, les Romains, les Grecs, les Hébreux, les Chrétiens connaissaient et pratiquaient l'évocation des morts, l'interrogation des ancêtres ; seulement dès 1850, le mouvement s'est vulgarisé, les rapports du monde visible avec le monde invisible se sont prouvés d'une manière palpable, physique ; le matérialisme, qui demandait à toucher et à voir, a pu toucher et voir, il a été vaincu sur son propre terrain. Des médiums variés, produisant des effets différents, foisonnent dans nos rangs. Un livre logique, irréfutable a été écrit par Allan Kardec, *le Livre des médiums*, et celui-là est relativement parfait, parce que la phase matérielle est à peu près terminée ; elle a abouti à confirmer la morale du Christ et des Apôtres, celle du décalogue et des grands législateurs de l'antiquité, car la morale touche à l'ordre matériel, puisqu'elle regarde l'action et la lutte. Cette phase a donc produit de très remarquables recueils contenant les communications de nos frères de l'erraticité, et le beau livre *l'Imitation de l'Évangile* que nous proclamons également supérieur. Que doit être la phase spirituelle ? elle doit être la satisfaction rationnelle et philosophique de l'intelligence sur les grands problèmes, Dieu, ses esprits, leurs destinées et leurs fonctions ; elle doit donc être la synthèse logique de l'opinion de tous les penseurs de tous les siècles.

Le spiritisme, à cet égard, n'a rien apporté de nouveau non plus. Nous défions qui que ce soit, de nous citer un principe, un fait, une idée qui n'ait été déjà émis avant lui.

On ne soutiendra pas que la notion d'un Dieu personnel et de son intervention spirituelle ici-bas soit particulière au spiritisme ; Platon, Plotin, Leibnitz, et tant d'autres sont là pour établir la déraison d'une prétention pareille.

Serait-ce la loi *des réincarnations?* Platon a sa doctrine de la réminiscence, Plotin des transmigrations de l'âme, Ballanche des palingénésies, Jean Reynaud de la pluralité des épreuves, et d'autres disciples de ce qu'ils nomment le dogme des vies successives. S'il faut dire ici toute notre pensée, nous préférons hautement ces appellations au terme *réincarnation*. Cette expression sent trop la terre, elle peut être employée ici-bas, mais elle est insuffisante pour exprimer les vies grandissantes de l'Esprit dans les cieux des cieux ; là on est lié quelquefois à tout un système de soleils et de mondes rayonnants, pouvant circuler de l'un à l'autre, et la *réincarnation* emporte l'idée d'une enveloppe où l'âme est prisonnière; elle ne s'applique donc qu'aux mondes d'*Abred* et non point à *Gwynfyd*. Les idées sur la non éternité de l'enfer, sur la grossièreté de la notion du purgatoire et du péché originel, traînaient déjà en lieux communs dans les œuvres des précurseurs.

Serait-ce l'idée du *périsprit?* mais elle est vieille; déjà les néoplatoniciens et les autres Grecs nommèrent le *périsprit* âme grossière *(anima vulgaris)*. Charles Bonnet l'appelait corps éthéré, Jean Reynaud corps virtuel, et l'un des disciples de Ballanche relevait cette notion de St-Paul et d'origine, la nommant corps spirituel, *vêtement indispensable de l'âme*.

Serait-ce sur des questions secondaires que le

spiritisme aurait appris quelque chose de nouveau, au point de vue philosophique ?

Question des obsessions et des possessions, peut-être ? mais déjà Plotin enseignait à ce sujet qu'on ne pouvait s'expliquer l'empire des génies malfaisants sur les hommes que par *le lien des œuvres*, et que c'était là l'unique principe sur lequel il fallait se guider dans la guérison de ces états effrayants.

Question de *l'avenir des animaux?* Mais Leibnitz, Charles Bonnet, Dupont de Nemours ont été à cet égard beaucoup plus loin que toutes les communications d'outre-tombe. (Nous dirons plus bas pourquoi les désincarnés ne peuvent la trancher, si ce n'est rationnellement).

Je me le demande, et je le demande aux quatre vents du ciel, qu'est-ce que le spiritisme a donné de nouveau à l'humanité au point de vue de la phase spirituelle et philosophique ? Rien, absolument rien.

Et il ne devait rien donner.

Il devait seulement préparer la synthèse de l'humanité pensante, pourvue suffisamment de précurseurs et d'éducateurs de toutes sortes par notre Père céleste qui veille à tout ; tel était son rôle, et pour le remplir il ne lui fallait pas dépasser *la médiocrité des incarnés aussi bien que la médiocrité des désincarnés.*

Je m'explique. Il y a des créatures inférieures actuellement à ce que nous sommes ; ce sont les *infimes.*

Il y a ce que nous sommes dans nos mondes encore bien éloignés de la perfection ; ce sont les *médiocres.*

Il y a des *supérieurs* à l'indéfini, puisque l'é-

chelle progressive va à Dieu, le chef suprême.

Or, je dis et j'affirme que la phase spirituelle ébauchée par *le Livre des Esprits*, moins parfait que le *Livre des Médiums* et que *l'Imitation de l'Evangile*, qui regardent la première phase, mais toutefois suffisant alors, et qui a eu une influence énorme, n'a eu lieu qu'avec la médiocrité des hommes, comme avec celle des Esprits qui les assistent.

C'est uniquement pour l'autre phase du spiritisme, la phase théologique, qu'il faudra l'intervention des Esprits supérieurs, et que cette intervention sera soutenue par des incarnés dont le niveau intellectuel s'élèvera pour être en rapport avec la *cité céleste*.

A nos yeux, les héros même, les législateurs de l'humanité, doivent être rangés dans la classe des *médiocres*, en les comparant à l'ensemble universel (excepté le Messie).

Pour la phase théologique, où il faudra des révélations encore inattendues et nouvelles, afin d'opérer sûrement la fusion des diverses sectes religieuses, catholicisme, protestantisme, bouddhisme, judaïsme, brahmanisme, mahométisme, religion des sauvages et des tribus, il sera nécessaire alors que Dieu envoie des missionnaires directs de sa volonté, ou tout au moins des membres des humanités stellaires, de tout ordre et de tout degré. Pour recevoir leur influence céleste, aussi bien que pour faire part au commun des hommes des enseignements hors ligne et vraiment révélateurs cette fois, qu'ils auront obtenus d'en haut, par la Jérusalem nouvelle qui doit descendre, selon les infaillibles

oracles, *toute armée et toute façonnée du ciel*, il est besoin de quelques incarnés élus, chargés de comprendre et de répandre les doctrines. Mais cette exigence ne viendra que plus tard et à la 3e phase; qu'ils soient déjà nés et préparés à ce rôle, nous ne le nions pas, car c'est possible.

Donc, il faut nous y résigner et abaisser notre orgueil; pour le temps où nous sommes, la *médiocrité* suffit et de la part des Esprits qui interviennent, et de notre part. Dieu obéit à la loi suprême de l'économie des ressorts. Ce n'est que plus tard que doit descendre la cité céleste, et qu'elle aura quelques représentants parmi nous. Travaillons donc dans le sentiment de notre *médiocrité*, désincarnés et hommes.

Défions-nous surtout de ceux qui, parmi nous ou parmi les désincarnés, se vantent de savoir tout et d'avoir la science infuse.

Il me semble qu'une grande leçon ressort de ce que nous venons de dire:

Tant qu'elle peut faire par elle-même son éducation, la terre agit seule dans la médiocrité de ses habitants ou de ses morts de tous les âges; elle agit sous la direction évidente et le conseil de Dieu; mais toutes les fois qu'il lui faut une intervention supérieure, Dieu qui veille sur elle, la lui accorde avec effusion.

Nous sommes aujourd'hui *médiocres* : méritons de passer au grade de *supérieurs*.

Voilà ce que nous disions, il y a deux mois à peine, et nous y persistons. Nous avons soutenu, et nous soutiendrons encore le spiritisme, avec nos humbles

forces, 1° parce que, dans sa lutte avec le matérialisme moderne, il le terrasse par lui-même, c'est-à-dire par des preuves physiques et palpables, et qu'il fournit des consolations à ceux qui pleurent des morts chéris, en les convainquant et de leur existence et des rapports qu'ils peuvent encore entretenir avec ceux qu'ils ont quittés; 2° parce qu'il est aussi très compétent pour annoncer aux hommes l'ère nouvelle, et surtout pour confirmer, ce qui ne dépasse pas notre grade, la morale du décalogue développée admirablement par le Christ.

Quant à la phase philosophique, on sait ce que nous en pensons; il n'a pas égalé, bien loin de dépasser, l'œuvre des incarnés. Pour les questions purement scientifiques, c'est une bigarrure de systèmes où les désincarnés conservent encore leurs opinions favorites pendant longtemps, et sur certains problèmes, tels que, par exemple, la nature du Christ, l'avenir des animaux, la mort spirituelle par le changement de l'Esprit en Awen, l'origine de leur être, le passage de l'éternité absolue à l'éternité relative, de l'infini absolu à l'infini relatif; on pourrait parfois s'égarer en les prenant exclusivement pour guides (nous en dirons rationnellement le motif au 4e chapitre). Au contraire, au sujet de tout ce qui concerne leur corps, spirituel pour nous, très matériel par rapport à l'ensemble, que les désincarnés appellent *périsprit*, pour toutes les conditions de médiumnité, de fluides, et le mode de s'en servir, les plus inférieurs parmi eux pourraient en remontrer au plus savant d'entre nous, parce qu'ils ont l'expérience de ces choses aussitôt après leur transforma-

tion. C'est là leur véritable domaine. Aussi, ont-ils pu inspirer le *livre admirable des médiums*, plus sûrement que le livre des esprits. La morale étant aussi de nos très basses régions, puisque, comme nous le pensons, elle n'est pas de mise ailleurs, leurs communications relatives à la morale, et le sublime *livre de l'imitation de l'Evangile* atteignent une haute portée. Mais, hélas ! lorsqu'ils veulent parler de science et de philosophie, combien il faut rabattre de notre admiration première. Le monde incrédule en argue, et c'est pour cela qu'il était temps que nous vinssions dire la raison de cette faiblesse (voir le 4e chapitre).

Allan Kardec, logicien distingué, écrivain célèbre dans le spiritisme, a cru pouvoir fournir un critérium infaillible, le critérium universel de ceux qui se sont nommés les Esprits. Un instant nous avons été séduit, nous avons fait chorus avec lui.

Cependant examinons. Voici une question capitale, celle des réincarnations, comme ils l'appellent. Les Esprits d'Amérique, dit-on, et certains Esprits de France et de l'étranger combattent cette doctrine des réincarnations préconisée, au contraire, par Allan Kardec, avec une non moins grande quantité d'adhérents spirituels, que faire? Ira-t-on compter les suffrages pour, les suffrages contre? peser les noms et la qualité des Esprits? Serait-on sûr de leur identité, ce serait difficile, impossible même. Alors quel parti prendre? Un seul, la logique; prouver par la raison à Pierrart et aux Esprits de sa secte qu'ils sont en déraison; la chose alors devient aisée par le dilemme suivant : « Reconnaissez-vous, oui ou non, la pré-

« existence pour le passé ? Si vous la reconnaissez,
« vous ne pouvez nier la continuation des vies maté-
« rielles dans l'avenir, lorsque surtout l'âme, loin
« de se corriger, a commis de nouvelles fautes, et
« contracté de nouveaux vices. Ou bien, vous la
« niez, et alors pourquoi Dieu a-t-il placé une âme
« encore neuve, sans mérite comme sans démérite,
« dans la position d'homme terrestre, pourquoi pas
« homme dans un monde supérieur, pourquoi pas
« Esprit vrai, et, parmi les Esprits, pourquoi pas un
« des plus grands ? Pourquoi l'a-t-il fait naître in-
« firme, tandis que d'autres jouissent constamment
« d'une bonne constitution ? Pourquoi dans la pau-
« vreté et non pas dans la richesse; dans la sauvagerie
« et non dans la civilisation ? Pourquoi ? parce que
« Dieu l'a voulu ainsi ? Vous n'avez pas d'autre ré-
« ponse à faire..... Donc, à la place de la justice,
« dans votre univers, il n'y a plus que l'arbitraire, le
« bon plaisir ; à la place de l'ordre, le cahos et le ha-
« sard. Si, pour le passé, il en est ainsi, que sera-
« ce pour l'avenir ? Vous êtes réduit à dire comme
« ce bon M. Dexan, qui ne croit qu'aux communi-
« cations qu'il obtient : *Il y a des Esprits créés purs*
« *dès l'origine et qui n'ont été soumis à aucune épreuve.*
« Vous adoptez un Dieu fantaisiste, comme celui
« de la foi enfantine de nos pères. S'il est fantai-
« siste, il doit avoir aussi des caprices. Dès que vous
« faites entrer l'injustice en Dieu, tout est compro-
« mis à la fois ; de même que ce Dieu a voulu ac-
« accorder des priviléges à certaines créatures, on
« peut supposer qu'à d'autres il ne réservera que
« des rigueurs. Tout est possible sous le règne du

« bon plaisir. Comparez, aveugles que vous êtes, « cette notion de Dieu et de la création, à notre « synthèse rationnelle, à ce que nous avons exposé « du Dieu de l'infini progrès, et choisissez. »

Voilà ce que nous disons à Pierrart.

Ainsi, en vertu de quoi préférons-nous Allan Kardec à Pierrart? Ce n'est pas en vertu de la généralité plus ou moins grande des Esprits qui viennent soutenir la doctrine de l'un ou de l'autre ; c'est en vertu de la logique, du bon sens et de la raison. En niant la pluralité des vies antérieures et postérieures, retardataires, stationnaires, ascensionnelles selon les cas, on bouleverse l'ordre de la création, tous les principes de morale, de droit, de justice; on met partout la confusion à la place de l'harmonie. Qui donc est juge souverain de cette question comme des autres ? Le critérium rationnel. Donc au critérium de la majorité des Esprits, il faut ajouter: *pourvu que leurs enseignements soient confirmés par la RAISON*. Nous aimons beaucoup nos frères de l'espace, nous les remercions vivement d'être souvent nos aides et nos conseillers salutaires ; mais leurs communications doivent être éprouvées au creuset de la RAISON, et par ce terme nous n'entendons pas, comme les rationalistes purs, une raison séparée et isolée de l'ensemble (pensée impossible et égoïste), nous la comprenons, au contraire, sublimée autant que possible jusqu'à l'universalisme, et baignée constamment dans l'influx spirituel et divin.

CHAPITRE IV.

NOTRE SYNTHÈSE.

DIEU.

1. Le signe mathématique de Dieu est l'infini sans nombre et sans mesure.

2. Son nom, c'est l'être, c'est l'Ensoph, c'est l'inconnu, l'incommunicable, nécessité logique de notre pensée, but de notre volonté, aimant de notre cœur.

3. Dieu possède des attributs infinis, à l'infinité.

Nous sommes ici d'accord avec l'incomparable philosophe Pecqueur, que nous avons cité. Ce n'est pas le trinaire qu'il faut dire avec les chrétiens, le nonaire avec les kabbalistes, et le quaternaire ou la décade pour le nombre de l'unité manifestée, du Dieu suprême, appelé *Keter* (la couronne) par les derniers. Non, tous ces nombres appliqués à Dieu, même à l'univers créé, sont imaginaires et n'expriment pas la réalité effective de l'être; ce sont des qualifications relatives, et ne répondant qu'à notre degré d'initiation par lequel nous ne concevons qu'une trinité d'attributs en Dieu et en l'homme terrestre. Mais lorsque nous se-

rons élevés plus haut, nous comprendrons intuitivement d'abord, positivement ensuite, l'existence d'une infinité absolue d'attributs infinis en Dieu, et celle d'une infinité relative d'attributs infinis en nous.

UNIVERS.

1. Le signe mathématique de l'univers sorti de Dieu, est l'infini relatif, c'est-à-dire un nombre sans nombres.

2. Son nom est univers, c'est-à-dire un, pour représenter l'unité de race de tous les êtres qui le composent, et qui tous sont, comme le dit Pecqueur, de *la race de Dieu*, et divers, c'est-à-dire avec une infinité d'infinités d'êtres, une infinité d'infinités de mondes incessamment projetés du sein de Dieu.

3. Chaque être, monade ou monde, possède en germe, sinon en actualité, une infinité d'attributs infinis, progressivement développables; car si Dieu est ce qui a été, ce qui est et ce qui sera toujours, les créatures ont pour loi tendantielle la perfectibilité sans fin et sans terme, qui les rapprochera sans cesse du divin architype.

Nous adoptons sur ce sujet les sublimes théories de Pecqueur, et nous renvoyons nos lecteurs à notre second chapitre, pour tous les développements de la loi de perfectibilité et de progrès.

On a vu que le point de départ du progrès était le point initial qui caractérise la monade sortie des mains de Dieu, et tendant par sa nature et ses germes vers l'infini qui l'attire.

TRANSFORMATIONS DES ÊTRES.

1. La monade initiale passe par une série infinie de transformations, de mutations, à travers ce que les druides appelaient Annwfn, *l'abîme*, à travers les divers règnes qui composent les mondes d'abred, le minéral, le végétal, l'animal; c'est le domaine des ténèbres et de la fatalité.

2. Arrivée au summum de l'animalité, elle subit une sorte de transcréation et devient homme matériel; elle conquiert la liberté et la raison, et ne peut plus, malgré ses défaillances ou ses fautes, rétrograder jusqu'à l'animal, et perdre la nature humaine à laquelle elle a été élevée.

3. Ayant acquis la liberté, elle peut donc, soit s'acheminer en ligne droite et en franchissant même plusieurs degrés à la fois de l'échelle vers sa destination qui est son bien, ou se laisser arrêter et même s'éloigner du but, ce qui est son mal, et souffrir ainsi des retards, des stationnements ou des redressements. Lorsqu'elle a franchi le cercle d'abred et qu'elle est parvenue au summum de l'hominalité matérielle, elle a droit à une autre transcréation, et devient Esprit, homme spirituel. Le libre arbitre cesse pour faire place à une volonté toujours lumineuse.

4. Il y a autant de différences entre l'homme spirituel et l'homme matériel, qu'entre l'homme matériel et l'animal, et de même l'Esprit ne peut rétrograder et perdre jamais la nature qu'il a conquise.

Lorsque l'Esprit vrai et pur s'est élevé de de-

grés en degrés, et a atteint le summum de l'hominalité spirituelle, par une transcréation analogue aux précédentes, il devient *awen* (1), il ne peut rétrograder non plus, et à la place du libre arbitre de l'homme matériel, de la volonté lumineuse de l'homme spirituel, l'awen ou homme *awénique* conquiert le développement particulier de la perfection, qui est le type de son génie primitif; et par la plénitude de cette perfection, comme aussi par l'acquisition de plusieurs autres, il peut mériter de passer au rang d'homme divin, ainsi que nous l'expliquerons par la suite.

5. L'*awen* a le souvenir clair, précis, dans l'ensemble et dans les détails de toutes ses existences comme homme matériel et comme Esprit. A l'état d'Esprit pur, il l'avait déjà, mais moins spéciale et moins vive. Mais à l'état d'homme matériel, il ne la possédait qu'obscure et confuse, même dans l'intervalle des incarnations. Quand il était incarné dans un monde inférieur d'abred, il perdait complètement la mémoire du passé qui l'aurait gêné dans ses épreuves.

6. La monade, quel que soit son degré, emporte toujours, après une de ses vies, la forme quintessenciée qu'elle vient d'animer, à laquelle s'unit, pour lui faciliter la transition, la forme plus ou moins dessinée vers laquelle elle tend; ainsi la monade animale, lorsqu'elle est près de la transcréation ho-

(1) Nous avons déjà dit ce qu'entendaient les druides par cette expression; c'est le génie primitif, le type et l'individualité particulière de l'homme. Moïse l'appelle *Rouah*, Zoroastre *Férouer*.

minale, prend une forme de plus en plus déterminée vers le type humain (1).

Il en est de même de la monade humaine, après chacune de ses vies matérielles; elle emporte avec elle un corps quintessencié qui prend, à mesure qu'elle s'élève, et dans une proportion de plus en plus épurée, la forme de son type tendantiel, à savoir de l'Esprit. La même chose a lieu d'Esprit à awen.

7. La morale n'a de nom que dans les mondes d'abred, car elle implique la lutte et le choix du libre arbitre : elle est changée, pour l'Esprit pur, en sécurité et affermissement dans le bien; pour l'awen, dans la plénitude de perfection en ce qui touche le type du génie primitif.

CLASSIFICATION DES MONDES.

Rappelons d'abord la synthèse des druides.

L'univers, selon les druides, se divisait en trois cercles. Le premier cercle *cycl y Ceugant*, cercle de l'immensité, n'appartenait qu'à Dieu, c'était l'absolu,

(1) Ce n'est qu'alors qu'elle peut se manifester; ainsi tout ce qu'on raconte d'animaux qui se sont rendus perceptibles après leur mort, se rapporte à ceux qui étaient sur la limite de leur transformation, et à qui la domesticité avait imprégné en quelque sorte l'éducation et la vie humaines. Le barde Taliesin qui, étant un homme venu de *Gwynfyd*, pouvait se rappeler ses transmigrations dans *Annwfn*, l'a révélé très positivement à nos pères; il a dit qu'avant de passer de l'animalité à l'homme, il avait été *comme chien et mouton* dans une étroite domesticité. C'est ainsi que partout dans l'univers le supérieur, même à son insu, a charge d'élever son inférieur et de lui faciliter l'ascension. Avant d'arriver à cet état de

l'infini. Le deuxième cercle *cycl y Gwynfyd*, cercle du bonheur, comprenait les êtres parvenus d'épreuves en épreuves dans la société des élus, c'était le paradis. Le troisième cercle *cycl ir Abred*, cercle des voyages, enveloppait tout le reste, et commençait à l'abîme. Le but était, pour l'homme, de quitter le cercle des voyages pour celui du bonheur. Arrivé dans ce dernier, il ne pouvait plus déchoir. Tant que l'on parcourait le cercle des voyages, on pouvait tomber par sa faute d'un monde supérieur à un monde inférieur. A ce compte, la terre faisant partie du cercle des voyages, recevait ou des êtres qui montaient en grade, parvenus d'un monde inférieur, ou des êtres déchus d'un monde supérieur. De même j'ai écrit ailleurs : « Si l'hypothèse de la préexistence « est fondée, les âmes qui arrivent sur cette terre y « viennent par un mouvement ascendant, par le « progrès qu'elles ont réalisé dans un monde inférieur, ou par un mouvement descendant, si au « lieu d'être en progrès elles sont en déchéance et « sortent d'un monde supérieur. » (*Dieu, l'homme, l'humanité et ses progrès*, livre IV, chap. XII.) On ne voit point qu'il y eût d'enfer chez les druides. C'est ce que nous apprend Lucain dans cette apostrophe aux prêtres gaulois :

> Vobis auctoribus, umbræ
> Non tacitas Erebi sedes, ditis que profundi
> Pallida regna petunt.
>
> (CHANT Ier.)

transition, on conçoit que la monade soit dans un état trop vague, trop confus, trop chaotique pour pouvoir se manifester à l'humanité avec laquelle elle ne peut encore avoir de liens directs. L'expérience confirme ici les données de la raison.

Si l'âme avait fait le mal, elle retombait simplement à une condition inférieure d'existence plus ou moins basse, plus ou moins empêchée, plus ou moins douloureuse, suivant le degré de ses fautes. Il y a en effet assez de supplices à imaginer dans le cercle de la vie humaine et de la vie des autres mondes, pour dispenser d'un lieu à part de punitions.

De ce que la terre était comprise dans le cercle des voyages, il s'en suivait qu'elle était un monde inférieur, destiné à l'expiation et aux épreuves. Il y avait donc quelque chose de pareil chez les druides au dogme du péché originel ; la vie de la terre y était considérée comme un passage à de plus hautes destinées. Les druides avaient tout l'avantage du dogme chrétien, sans les inconvénients qu'il présente à la raison.

Leur philosophie présentait encore un côté moral très grand et très heureux, c'est que chacun était à sa place dans ce monde, assujetti aux épreuves qu'il avait méritées. Ainsi, agriculteur, guerrier, prêtre, chef ou roi, mendiant, barde, commerçant, tous occupaient le poste dont ils étaient dignes. Murmurer contre la providence, c'était s'attaquer au plan général de l'univers, à l'ordre même des épreuves, et on ne pouvait le faire sans impiété.

Sans doute la liberté humaine avait bien toujours prise dans ce monde, mais ce n'était pas sans quelque dessein de Dieu que les événements arrivaient : il y avait à la fois dans les choses de cette terre la part de Dieu et la part de l'homme.

Voici également la synthèse que nous avons donnée de nos ouvrages sur les divers mondes.

A l'instar des druides, nous divisons l'univers en trois cercles. Les cercles des mondes inférieurs, des mondes intermédiaires, des mondes supérieurs.

Dans les mondes primitifs, d'inchoation, l'âme s'essaye à la vie et à l'acquisition des facultés qu'elle développera plus tard dans les mondes d'épreuves.

Au premier cercle, l'âme criminelle va expier ses méfaits dans les mondes les plus inférieurs et les plus ténébreux (1), soumise aux épreuves les plus pénibles, aux expiations les plus dures.

L'âme simplement coupable lave ses souillures et ses vices dans un monde où le mal domine encore et où l'affranchissement de la chair et de la matière nécessite de laborieux efforts. C'est le cercle nommé improprement peut-être (nous le verrons tout à l'heure) cercle des voyages par la théologie druidique, et que nous aimons mieux appeler monde des épreuves et des expiations.

Voilà l'Esprit guéri de ses vices et de ses crimes, mais il peut rester imparfait et ne pas mériter de prime-abord d'être l'ouvrier et le serviteur de Dieu. Il peut lui manquer l'intelligence de ce qu'il faut faire, et le courage indomptable nécessaire à ses fonctions de fils de Dieu. Donc il peut et doit passer par des mondes intermédiaires, où il s'instruit dans la connaissance du Seigneur, et fortifie sa moralité. Ce sont les mondes de la préparation,

(1) Même dans ceux que les druides nomment l'abîme, le Zohar les ténèbres d'Edom, et les chrétiens l'enfer, mais on peut toujours en sortir. Dieu y conduit l'âme pécheresse et l'en retire quand l'expiation est terminée, disent les psaumes.

d'où déjà on ne peut déchoir, et voilà pourquoi nous distinguons ce second cercle du premier, ou tant que l'âme est soumise à des épreuves, elle peut tomber plus bas, tout en conservant les énergies acquises. C'est aussi en cela que nous sommes plus complets que les druides et Jean Reynaud.

Enfin il y a les mondes supérieurs, dans lesquels il y a encore progrès incessant, hiérarchie selon les mérites entre les divers bienheureux, mais là encore on n'est pas inoccupé, l'activité croît au contraire à proportion de l'élévation ; on y voyage encore, soit dans le cercle de préparation pour y enseigner ses habitants, soit même dans les cercles de l'expiation et des épreuves, pour y remplir, au service du Père céleste, et sous sa protection, des missions d'amour et de dévouement. Voilà pourquoi nous avons rejeté la dénomination de cercle des voyages pour le premier, les voyages étant partout la loi de l'activité des esprits.

L'identité du moi se conserve toujours, quoique dans les mondes infimes et matériels (et on se rappelle que notre terre est dans cette catégorie); la nécessité de l'épreuve entraîne la privation temporaire du souvenir, qui ne se retrouve, et encore qu'obscurément, qu'entre l'intervalle de chaque réincarnation.

Dans les mondes les moins imparfaits du cercle des épreuves, il n'est pas impossible que la loi du Léthé soit abolie en partie, et qu'une mémoire, quoique plus ou moins effacée des précédentes existences soit accordée aux âmes.

Dans les mondes de préparation, au contraire, le

souvenir des vies passées est le moyen le plus salutaire d'instruction et d'affermissement dans le bien.

Et dans les mondes heureux, il se retrouve tout entier par le corps spirituel de l'âme, entièrement éthéré, et qui a pénétré les enveloppes diverses habitées par cette même âme.

L'identité persiste donc malgré les corps différents qu'elle a puisés dans chacun de ses séjours et a informés de sa force plastique, et malgré les noms des personnages tour à tour représentés, ainsi que l'exprimaient déjà symboliquement les mystères.

Les druides pensaient que le cercle de Ceugant n'appartenait qu'à Dieu ; sans doute ils avaient raison en ce sens que Dieu est à jamais incommuniable dans toute sa plénitude aux hommes, mais il n'y a point de limite dans leur développement progressif, et ils peuvent s'approcher dans tous les siècles des siècles, et de plus en plus du divin aimant. Ils peuvent croître à chaque minute en science, en amour, en beauté, et pénétrer toujours plus avant. Nous l'avons dit, il y a entre le fini que nous sommes et l'infini qui est Dieu, assez de distance pour que l'éternité des éternités ne puisse parvenir à la combler. Ainsi, et dans ce sens, les mondes divins eux-mêmes nous sont accessibles.

Nous rectifions donc en plusieurs points les druides et même Jean Reynaud. Il en est ainsi dans la nature. La terre est l'emblême du ciel, et de même que chaque jour un voile nouveau est écarté aux yeux des bienheureux, qui cachait la splendeur suprême, de même la science philosophique fait à chaque instant ici-bas de plus grandes conquêtes.

D'autres penseurs iront plus loin que nous et nous rectifieront à leur tour.

Il nous reste un dernier point à expliquer.

L'âme peut même, au cercle des épreuves, à force de mérites, de vertus, d'héroïsme, gravir à la fois tous les échelons et s'élever immédiatement au cercle suprême sans pouvoir ensuite ni déchoir ni rétrograder.

Si elle a commis de grands crimes, au contraire, elle ne peut tomber si bas qu'elle ne puisse se relever par l'expiation et le repentir.

C'est que le bien est la fin dernière de l'âme, et que le mal, contraire à sa destination, n'a été produit que par son libre arbitre, et peut se réparer avec lui.

Telles sont nos croyances intimes, et l'expression exacte de nos ouvrages sur le système philosophique des mondes. On verra ce que nous y ajoutons aujourd'hui sans changer aucunement les bases essentielles et en les développant.

Les kabbalistes reconnaissaient l'ordre trinaire couronné par le quaternaire, ou bien l'ordre nonaire couronné par la décade, la dixième *Sephiroth*, *Keter*, achèvement suprême. (1)

Swedenborg admettait trois classes de mondes, les mondes naturels (matériels), spirituels, divins. Il sautait à pieds joints l'*awen*, le confondant avec le vêtement grossier de l'âme ici-bas (nephesch, fluide pondérable, astral) et de fait, il ne s'est jamais élevé

(1) D'autres traduisent : couronne suprême ; c'est identiquement le même sens.

dans ses relations au-delà des désincarnés de notre tourbillon (bons et mauvais).

Des disciples soit de la Kabbale, soit de Swedenborg, ont reproduit la même classification, Meytlis, Davys, Winkelsonn, et *tutti quanti*.

Mais, pauvres aveugles !!! le nombre de Dieu n'est pas le quaternaire, ni la décade; celui de l'univers n'est pas le trinaire, ni le nonaire; Dieu n'a pas de nombre représentatif, pas même l'unité. Il a pour signe l'infini. L'univers, à son tour, a pour signe l'unité et la multiplicité indéfinie, un nombre sans nombre; et, lorsqu'on a voulu changer le terme consacré et admirable d'un—ivers, en macrocosme ou omnivers ou grand omnivers, où n'était pas représentée l'unité de race, la solidarité de chacun pour tous et de tous pour chacun, on a fait une bévue impardonnable (1). Conservons donc le terme *univers*, et persuadons-nous bien que les tourbillons de toute nature et de tout ordre infini sont, en particulier, eux-mêmes d'une infinité relative et quant à leurs mondes et quant à leurs habitants.

Lors donc que nous établirons par la suite une classification, entendons bien que c'est pour condescendre à la faiblesse humaine et à une raison trop enfantine encore pour comprendre et contempler l'infini. Mais nous redirons toujours que Dieu est infini et l'univers infini relativement; que Dieu est éternel, et l'univers éternel relativement; quant à concevoir d'une manière adéquate le comment du *fiat lux*, de l'opération divine par excellence, de cet arcane des

(1) En retranchant l'unité exprimée par *un*-ivers.

arcanes, à savoir du passage de l'absolu au relatif, qu'il nous suffise de dire que nul parmi les plus élevés des hommes divins ne pourra le pénétrer, que c'est le secret de Dieu qui seul connaît intimement son être, tandis que les Awen, les Esprits et les hommes ne savent pas les mystères de leur propre essence et de leur propre génie.

Nous allons donc classer et décrire d'une manière générale, par ensembles principaux, les divers mondes, mais en répétant bien que ces classifications n'ont rien d'absolu ou de fixe ; que tout y est relatif et variable. C'est uniquement pour nous mettre à la portée de notre intelligence vulgaire, et encore peu développée, que nous en avons besoin. Nous parlerons tour à tour :

1° Des mondes de la matière (matériels);
2° Des mondes de l'Esprit (spirituels);
3° Des mondes de l'awen (awéniques);
4° Des mondes divins.

MONDES DE LA MATIÈRE.

Pour tout ce qui a rapport à l'abîme initial et aux diverses transformations de la monade avant qu'elle devienne homme et reçoive la liberté et la raison, nous nous en référons aux fines et judicieuses analyses de notre philosophe, dont nous ne nous lassons pas de redire le nom, de Pecqueur. On a vu (chapitre 2) comment il conçoit 1° le mérite possible dans la vie animale ; 2° tout au moins le droit pour les ani-

maux à l'évolution progressive des créatures et à l'avancement. Nous renvoyons également nos lecteurs aux triades 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 27 (1er chapitre). Si nous ne mentionnons pas également la triade 26, c'est que nous ne l'adoptons pas. Nous nous sommes déjà expliqué sur ce point, mais son importance singulière nous force à y revenir. Nous nous séparons en cette opinion des druides, et c'est la seule un peu grave que nous répudions. La monade peut déchoir, c'est-à-dire passer à travers des expiations plus douloureuses et de plus rudes épreuves, mais elle ne saurait perdre les énergies conquises et la nature à laquelle elle a été élevée; les liens matériels peuvent être plus lourds, le libre arbitre plus empêché dans un monde plus bas ou dans une position inférieure au même monde, mais il ne peut être complètement aboli. L'homme, en un mot, ne peut redevenir animal. Il faut donc, malgré notre admiration pour nos ancêtres, confesser résolument leur erreur, d'autant plus impardonnable, que la raison et leur conception de la perfectibilité devaient les avertir qu'ils s'égaraient.

Hors ce seul sujet, leur synthèse est très remarquable sur les mondes d'abred. Ajoutons toutefois quelques considérations auxquelles ils n'ont pas su s'élever pour la rendre complète : sur la solidarité de l'univers, le mode des secours divins, les missionnaires que reçoivent les mondes de la matière, et les relations qu'ils entretiennent avec les désincarnés. L'univers, disons-nous, est tellement solidaire dans toutes ses parties, que les mondes spirituels sont représentés même dans les tourbillons

infimes. Il en est de même des mondes d'*awen*. Prenons exemple sur la terre et sur le tourbillon solaire auquel elle est liée. Si nous faisions ici de la synthèse physique, nous pourrions montrer les fluides qui, soit dans l'atmosphère, soit dans le corps de l'homme et des animaux, figurent *l'Esprit et l'awen;* nous. ferions voir tous les êtres baignés dans le fluide universel, rayonnement du *fos* divin. Mais la physique, la cosmologie ne sont pas de notre compétence, et nous ne voulons faire que de la synthèse purement philosophique, laissant à d'autres le soin de s'expliquer sur le matériel des choses et la constitution des formes.

Nous ne dirons plus qu'un seul mot là-dessus, c'est que Jupiter notamment, et ses analogues, représentent le spirituel. Ainsi admettons que l'homme de la terre soit transporté dans cette planète avec son organisation lourde et pesante, il ne pourrait s'y mouvoir que comme une tortue, et l'on peut sûrement conclure que la matière terrestre y est inconnue; ce que les joviens nomment matière étant des corps plus légers, se rapprochant des mânes et des ombres qui, à nos yeux, sont des formes de l'Esprit (1). Tout est relatif sur ce point, et relatif à l'infini; chaque degré de l'organisme matériel variant dans chaque globe, même dans un tourbillon identique ou analogue. Le soleil représente dans notre région les mondes *awéniques*, et ses habitants y sont

(1) Ce n'est pas une conjecture, mais c'est scientifiquement prouvé : la pesanteur à la surface de Jupiter est de 1,55, et sur le soleil de 27 ; la terre étant prise pour unité.

de la nature électrique ; électricité grossière encore, mais préfigurant l'*awen*. Transportés dans ce monde de la lumière, où la pesanteur dépasse celle de la terre de plus de 27 fois, nos corps y seraient littéralement broyés, et ne seraient plus qu'une masse informe du minéral le plus lourd. Mais si nous avons des supérieurs dans notre tourbillon, nous avons aussi des inférieurs : Mars et la plupart des petites planètes qui peuvent recevoir des corps matériels vraiment gigantesques, et dans lesquels, vu le peu d'intensité de la pesanteur, peuvent se mouvoir des animaux avec des carapaces semblables à des tours. Il est très probable que l'*abîme* est aussi figuré dans notre tourbillon, si ce que l'on dit est vrai qu'il existe des planètes ténébreuses, et avec d'épaisses atmosphères, véritable bagne de notre séjour, dont la terre ne serait que le pénitencier. Ainsi, sans sortir de nos régions infimes, nous y trouvons tout l'univers représenté dans ses splendeurs comme dans ses misères, qui tendent, par la loi du progrès, à s'effacer peu à peu. Car la terre, comme tous les globes, s'élèvera ; d'un lieu de punition, elle deviendra successivement un lieu de repos, pour être ensuite un monde de récompense plus ou moins relative.

Tout se lie et s'enchaîne par une solidarité universelle, mais surtout les parties de l'univers limitrophes ou sympathiques ; c'est ainsi que lorsqu'un des hommes matériels incarnés sur la terre se désincarne, et qu'il monte ou qu'il descend après un stationnement plus ou moins long, dans l'intervalle de ses incarnations, s'il est bon il aide de ses vœux, de sa présence invisible, de ses conseils, ses parents, ses

amis ; s'il est méchant, il essaie de porter la perturbation chez ceux envers qui il a conservé des haines ou des vengeances. On retrouve, depuis l'origine de notre histoire jusqu'à nos jours, des traces chez tous les peuples d'interventions surhumaines. La défense d'évoquer les morts existe primitivement chez plusieurs peuples ; la nécromancie est interdite, et avec sagesse, car avant que la terre eût progressé et que le niveau moral de ses habitants se fût élevé, il y avait plus d'âmes mauvaises que de bonnes, et comme les désincarnés se composent nécessairement de ceux qui ont vécu, il y avait plus de dangers que de bienfaits à attendre de l'évocation des ancêtres. Dans les mondes supérieurs, même d'abred, les relations entre les incarnés et les désincarnés ne sont jamais interrompues ; ce n'est que dans les mondes du mal que de pareilles prohibitions se conçoivent. Dieu qui ne veut pas que le libre arbitre des hommes terrestres soit violenté, avait inspiré aux législateurs l'idée de ces défenses ; mais aujourd'hui il semble qu'elles soient levées et que, dans ses desseins miséricordieux, Dieu, préparant une nouvelle manifestation par son Esprit pour confirmer les enseignements du Messie et les développer (1), ait accepté comme aides et ouvriers les désincarnés, afin de commencer les nouvelles instructions de sa pédagogie divine, en abattant d'abord le matérialisme par des pensées palpables et physiques, en prêchant la morale conformément au décalogue et à l'Evangile.

(1) Nous esquisserons la théorie rationnelle des Messies à propos des mondes d'*Awen*.

Voilà pourquoi le mouvement est général et universel, aussi bien dans le rapport des incarnés que dans celui des désincarnés. Or, ces désincarnés quels sont-ils? ceux qui ont vécu ici-bas, donc des médiocres. Les uns bons, les autres indifférents, d'autres encore méchants, mais ne dépassant pas, eux tous, une certaine vulgarité. Ce ne sont pas de vrais Esprits; ils ont une multitude d'échelons à gravir pour dépasser l'hominalité matérielle et arriver au rang d'Esprits; ce ne sont que des hommes matériels et bien matériels qui se manifestent; ils ne sont légers que par rapport à nous. Dans Jupiter, ils seraient plus lourds que les habitants; dans le soleil, ils ne pourraient se mouvoir avec leur *nephesch* (1), qu'ils nomment à tort *périsprit*, puisque c'est une partie constituante d'eux-mêmes dans ce bas monde (qu'on se reporte à ce que nous venons de dire rationnellement sur la relativité de cette expression : matière et Esprit). Ceux qu'on appelle Esprits purs, anges et archanges, sont des hommes désincarnés, à peine des tourbillons immédiatement supérieurs au nôtre. Ils sont Esprits purs par rapport à nous incarnés et aux désincarnés nos frères. Mais, en vérité, lorsque nous entendons ceux qui se communiquent se qualifier d'Esprits, nous croirions entendre des taupes

(1) Expression de la Genèse désignant le corps astral, qui est le vêtement indispensable de l'âme pour s'unir au corps grossier. C'est le corps spirituel de S. Paul et d'Origène, à son premier et inférieur degré; c'est le corps transitoire et modifiable à l'infini, qu'emportent les désincarnés dans l'espace, mais c'est un corps qui, bien que spirituel à côté du nôtre, serait d'une matière lourde et écrasée dans certains mondes même matériels supérieurs.

s'appeler hommes ; car nous disons hautement : *il y a autant de distance entre les hommes terrestres, incarnés et désincarnés, et les vrais Esprits, qu'entre les taupes et les hommes.* Et cependant l'illusion qu'éprouvent nos pauvres défunts est logique; elle repose sur une loi tendantielle qu'il nous reste à expliquer, et qui se reproduit dans tous les mondes. Quand la monade a reçu la transcréation qui la fait homme, elle aspire, par le mouvement et le désir qui l'en traîne, vers le type de la perfection, et ce type lui apparaît sous la forme du degré voisin qu'elle doit obtenir, c'est-à-dire l'Esprit. De là deux illusions formelles : comme l'Esprit est le type de la perfection pour nous dans notre enfantillage mesquin, nous disons *Dieu est Esprit*, expression grossière contre laquelle Fénélon a protesté, et nous aussi dans tous nos ouvrages. La seconde illusion partie de la même cause s'applique aux désincarnés. Dès qu'ils ont quitté ce que les uns appellent leur *carcasse*, d'autres *leurs corps de mort et de pourriture*, ils se trouvent pourvus d'un vêtement léger et incomparablement plus subtil avec lequel ils peuvent planer, ne fût-ce que dans l'atmosphère; les grands parmi eux, mais bien petits et bien médiocres dans l'ensemble, peuvent s'élever au-dessus et aller même visiter les astres voisins, quand leur lourdeur relative ne s'y oppose pas, ou qu'avec leur supériorité ils peuvent se dépouiller pour monter et se créer une enveloppe plus légère. Ils se croient alors arrivés au terme de leurs désirs, ou en approcher, tandis qu'ils ont encore beaucoup d'étapes à franchir. Ils se nomment *Esprits*, et ils ont, relativement à

nous, raison de se donner cette qualification. Nous verrons bientôt aux mondes du véritable Esprit se reproduire la même illusion, tout aussi condamnable au point de vue divin et de l'universelle raison. S'il faut dire franchement notre pensée, nous ne croyons pas que jamais notre monde terrestre ait reçu la visite d'un *Esprit*, encore moins d'un *Awen*, si ce n'est, comme nous l'expliquerons à la suite, d'un des grands incarnés de *Gwynfyd*, et par une colonne fluidique, ou à la suite du Messie. Nous y arriverons plus tard. Ce qui s'oppose en général à la venue des purs esprits ou des awens comme désincarnés, c'est leur complète inutilité, c'est la loi suprême de l'économie des ressorts; c'est la répugnance instinctive de ces grands hommes spirituels et awéniques de venir, sans y être attirés par une mission formelle, enseigner l'a, b, c, à des enfants.

Nous l'avons dit, la morale n'est connue que dans les mondes infimes, où la lutte et le mal ont prise; mais, même dans les mondes du milieu d'*Abred*, la morale est changée en un enseignement et, plus tard, en une pratique d'amour constamment et progressivement dominateur, d'où il suit rationnellement que la morale, qui est tout dans nos misérables séjours, peut être considérée, aux regards de l'enseignement universel, absolument comme l'alphabet à épeler pour nos petits enfants, à peine comme une lecture élémentaire, dans laquelle on réunit quelques syllabes, et parfois on compose une phrase d'une ou deux lignes. Or, voyez-vous bien souvent ici-bas des professeurs de rhétorique ou de philosophie enseigner à lire aux enfants? Ne s'en remettent-ils

pas aux soins des maîtres d'études, des moniteurs, des instituteurs du bas âge? Il en est de même des hommes spirituels ou awéniques. D'abord les enfants, à qui il faut apprendre l'alphabet de la morale, profitent mieux avec des maîtres à leur portée, qui ont plus l'habitude de leur donner ces basses leçons, qu'avec des professeurs d'un génie plus élevé; ensuite, ce serait nuire à l'ensemble que d'occuper ces derniers à ces vulgaires services, tandis qu'ils peuvent être plus utilement employés ailleurs.

Nous le répétons de nouveau, la morale, qui est le point essentiel dans nos mondes, comme la lecture dans les premières classes, n'a plus de portée, une fois qu'elle est sue et que les élèves passent à l'écriture, c'est-à-dire à la pratique et à la réalisation de leurs lectures. La morale s'étend donc à un nombre restreint de tourbillons, quoique chacun de ces tourbillons renferme une infinité d'infinités relative de mondes. Donc, et déjà *à priori*, nous voyons que les désincarnés vulgaires et médiocres suffisant pour cette éducation élémentaire, il n'est pas rationnel de supposer que Dieu ait voulu inutilement multiplier les moyens de sa pédagogie. Nous verrons qu'il en est autrement de certains missionnaires préparateurs, et surtout du Messie, dont nous aborderons plus tard les fonctions sublimes. Examinons à présent si cet *à priori* fourni par notre raison ne sera pas confirmé par l'*à posteriori* de l'expérience.

Que nous fournit-elle à ce sujet? Qu'entendons-nous d'irréfutable autour de nous contre ce qu'on a nommé *le spiritisme?* Ce ne sont pas certes les objections faites par les prétendus savants de

toutes les sociétés ou académies officielles ; ce sont les derniers de nos frères, et les plus abrutis d'entre eux. Ce ne sont pas non plus les objections des Mirville et consorts qui, quoique meilleurs que les premiers et d'une supériorité incontestable, attribuent tous les phénomènes à un être fictif et absurde, le diable. Mais ce que l'on dit d'irréfutable et de logique, le voici : 1° L'ensemble des communications est d'une vulgarité désespérante ; 2° quelques-unes, il est vrai, sont remarquables par leur moralité, mais toutes celles qui sont signées par tels ou tels noms célèbres, sont de beaucoup inférieures à leurs œuvres publiées de leur vivant ; 3° l'apport des *Esprits* (nous savons que ce nom ne leur appartient pas) est moindre que celui des incarnés. Tout cela est vrai, et on ne l'a jamais contredit d'une manière plausible. Nous expliquons, avec ce qui précède, d'après la synthèse rationnelle, toutes ces objections dans leur entier. Puisque les grands hommes de l'humanité sont montés dans les mondes supérieurs, dès que vous les évoquez, ils répondent le plus souvent par des mandataires. Il y a donc d'abord le désincarné qui leur sert de truchement, ensuite le médium et ses moyens mécaniques à traverser, puis ses moyens intellectuels, c'est-à-dire ses guides qui peuvent fort bien n'être pas au niveau de ceux qui dirigeaient l'incarné de son vivant. Triple raison pour que la communication soit inférieure, même à un haut degré, aux œuvres de la personne évoquée.

Faut-il s'étonner de la vulgarité de ce qui nous vient d'outre-tombe, lorsque nous savons, par tout ce

que nous avons dit, que ce ne sont que les désincarnés de la terre qui correspondent avec nous? Enfin les incarnés nous apportent plus que les soi-disant Esprits; cela doit être, et nous allons le démontrer d'une manière irréfragable. Ici nous ne parlerons pas encore du Messie, dont nous ne ferons mention que dans les mondes d'*Awen*.

A priori d'abord, l'initiative doit partir des incarnés qui ont à défricher le champ du globe où ils sont attachés, et les défunts ne doivent être autre chose que leurs aides et leurs conseillers.

On sait, par ce que nous avons dit au premier chapitre, qu'*Abred* reçoit quelquefois des missionnaires de *Gwynfyd*, c'est-à-dire des hommes spirituels, de vrais esprits qui s'incarnent dans nos mondes misérables, soit pour le besoin d'une instruction à compléter par l'expérience, soit par amour et dévouement. Ces missionnaires (la terre en a reçu plusieurs chez tous les peuples et à toutes les époques) doivent venir réellement ici-bas, soit dans le propre intérêt de leur éducation, soit pour accomplir des œuvres qui leurs sont prescrites. Ils ont donc, pour éclater ici-bas en personne, des motifs que n'ont jamais ceux qui y viendraient spirituellement. Voilà pourquoi, en général, le niveau des incarnés dépasse toujours celui des désincarnés, du moins par ces sommités et ces hauts personnages des grands mondes. Lorsque ces hommes spirituels ont acquis l'expérience pour laquelle ils étaient venus, ou lorsqu'ils ont accompli la mission dont ils étaient chargés, ils remontent d'où ils viennent (on sait que nul être ne peut rétrograder et perdre sa nature);

donc il est très vrai de dire que le monde normal des désincarnés est inférieur à celui des incarnés éclairé et renouvelé incessamment par le passage de ces grands hôtes, quelquefois inconnus et peu marquants sur la terre; mais leur influence latente s'y fait toujours sentir, malgré leur obscurité. Donc encore notre synthèse rationnelle explique tous les faits, rend compte de tous les mystères, répond à toutes les objections.

La nature des communications médianimiques va encore confirmer notre certitude sur ce point; sur quoi portent-elles? Sur des sujets de morale, et ce sont les meilleures. Mais nous avons vu précédemment que la morale est l'a, b, c de l'éducation des mondes, qu'elle n'a de nom même que sur les globes les plus bas et au dernier degré de l'échelle. La morale, comme la lecture, ne doit être confiée pour l'enseignement qu'à des moniteurs de bas étage, à des frères ignorantins, suffisants pour cette besogne, et nous autres incarnés nous sommes les enfants à qui on apprend à lire. Il y a bien encore quelques communications scientifiques, géologiques, cosmologiques. Mais c'est là surtout que se fait remarquer la bigarrure étrange des opinions, que se montrent les systèmes et les théories, variant de désincarnés à désincarnés; n'est-ce pas là la preuve évidente de l'attache que ceux-ci ont encore à leurs idées favorites et à leurs préjugés de la terre?

Quant aux idées théologiques et philosophiques sur la non éternité de l'enfer, sur l'explication du péché originel, sur les réincarnations et sur tous les autres points sans exception, elles traînaient en

lieux communs dans les œuvres des précurseurs, et nos adjudants de l'espace n'ont fait que confirmer ce qui avait été dit avant eux (voy. le 3e chapitre), Mais aucun d'eux, même des meilleurs et des plus grands, n'a rien dit de saillant et de nouveau qui dénotât pour origine, nous ne parlons pas des mondes d'*Awen*, mais des mondes supérieurs d'*Abred*, ou de l'*Esprit*. Tout est terre à terre, vulgaire, et ne s'élève pas au-dessus de notre initiation.

Quelques Esprits cabalistes sont venus, il est vrai, inspirer Metzils, Davys, Winkelsonn, Eliphas Lévi, L. Michel, mais leurs révélations obscures et amphigouriques, quelquefois fausses et en tous cas hiératiques, ne dépassent pas la science occulte connue des initiés (nous avons expliqué que l'ordre trinaire dans les principes, nonaire dans les natures, un dans l'être, quaternaire ou décade dans l'être manifesté, étaient des formules enfantines, ne s'appliquant qu'au peu de portée de nos regards terrestres, et que l'infini absolu et l'infini relatif étaient les seuls signes dignes de Dieu et de l'univers projeté de son sein). Un des plus remarquables frères de l'espace, qui se soit manifesté, Eraste, a la bonne foi d'avouer qu'il n'a jamais pu voir tel ou tel monde de notre tourbillon et des tourbillons voisins; il le dit (et, dès ce jour, nous avons compris sa supériorité découlant de son humilité) dans son *Essai sur le système des mondes*, publié par *l'Avenir*. Pour conclure, nous estimons, pardessus tous, un inconnu, un grand philosophe (1), Pecqueur, et nous égalons sa seule

(1) N'y aurait-il pas autant à dire de Jean Reynaud, cet éminent penseur dont nous pleurons tous la perte prématurée.

individualité à celles des désincarnés les plus grands qui se sont manifestés jusqu'à présent. Ce seul personnage, dans sa grandeur philosophique, justifierait au besoin ce que nous avons dit précédemment. Qu'on relise attentivement l'extrait que nous avons donné (chapitre 2e) de ses splendides travaux, et l'on sera de notre avis. La seule étude scientifique où les désincarnés pourront nous instruire utilement, en laissant toutefois l'initiative aux incarnés (car c'est la loi), sera l'étude des fluides et de leur mode d'opérer; en effet, quelque vulgaires qu'ils soient dans leur majorité, ils ont des lumières d'expérience qui nous font défaut, ils savent comment ils peuvent se former leur enveloppe, comment ils peuvent la rendre visible, palpable même; l'habitude de la typtologie, de l'écriture directe ou médianimique, des apports matériels qu'ils font très souvent à travers des obstacles, doit les instruire puissamment sur le rôle des fluides, même sur leur nature intrinsèque qui n'est pas de leur grade, sur leurs distinctions et sur leurs combinaisons réciproques, sur leur influence pour guérir ou produire des prodiges, que notre ignorance qualifie de surnaturels, tandis qu'ils dérivent de leur essence constitutive habilement employée. En définitive, il faut demander au spiritisme ce qu'il peut donner : 1° une preuve par des manifestations de tout genre qui convaincront une foule de matérialistes, de la survivance de l'homme après sa transformation surnommée improprement mort. C'est là un de ses plus grands services comme préparation à l'ère nouvelle. 2° Une confirmation de la morale du Christ, du décalo-

gue, et des grands législateurs de l'antiquité. Il faut ne pas s'inquiéter souvent de la vulgarité des communications sur ce point, s'attacher au fond sans se prendre à la forme. Cette vulgarité met en lumière et la bonne foi des médiums et la naïveté de certains désincarnés. 3° En matière scientifique, excepté sur la question des fluides, dans laquelle ils sont experts, ne recevoir les communications qu'à titre de simples renseignements, et comme systèmes, qu'on peut comparer ensemble, pour y puiser quelques éléments utiles. 4° Enfin, nous espérons qu'à la phase théologique qui doit précéder l'église universelle et la fusion des cultes, quelques incarnés puissants surgiront, attirant à leur suite des frères de leur ordre par la colonne fluidique, et qu'en se mêlant aux désincarnés, ceux-ci élèveront très haut leurs communications, et que les promesses de la cité céleste s'accompliront par ce moyen ou par tous autres dont Dieu a la disposition et le secret.

Rappelons-nous bien, en nous résumant, ce qui suit :

Les désincarnés n'ont l'Esprit qu'en puissance et en germe; ce qui le figure actuellement, c'est leur corps spirituel, qualifié de *périsprit* par leurs idées encore enfantines.

Dans les mondes les plus bas de la matière, encore épais et ténébreux, comme est actuellement notre chétive planète, qui est appelée à s'élever, les habitants sont séparés non-seulement par les montagnes, les mers, les déserts, mais encore par leurs mœurs et leur langage. Un peuple ne s'entend pas même d'une province à l'autre, témoins les dialectes

chinois et les patois de nos pays. Il existe un cahos de langues difficiles à ramener à l'unité et à la synthèse; pourtant, avant la régénération qui s'approche pour nous, le langage universel sera inventé, et des missionnaires préparés à cet effet y travaillent déjà.

Dans les mondes supérieurs d'*Abred* ce langage est naturel et fonctionne dès le principe.

Les hommes matériels communiquent entre eux par le fluide sonique, par les ondulations de l'air.

Les Esprits, par le fluide magnétique.

Les *Awen* par l'électricité.

Dieu communique, du haut de son ceugant rayonnant et immense, avec toute la création et avec les hommes divins par son *Fós* primitif qui n'est autre chose que son Verbe.

C'est aussi par le *Fós* dérivé du primitif et se donnant plus ou moins suivant l'élévation de chacun, que les hommes divins communiquent entre eux et répandent pendant leur apostolat messianique sur tous les mondes de l'univers, ce qui dans le verbe de Dieu est analogue à l'état du globe dont ils sont les messies, correspondant pour les attributs et à leur *Awen*, et au grade des habitants qui reçoivent l'instruction céleste. Qu'on retienne ces principes qui deviendront plus clairs par la suite.

MONDES DE L'ESPRIT.

Nous l'avons dit en commençant, nous ne faisons pas une synthèse physique et descriptive de l'univers,

cette synthèse sera l'œuvre d'autres incarnés (1); nous faisons uniquement la synthèse philosophique, c'est-à-dire que nous parlons uniquement de l'être, des êtres et de leurs rapports. La synthèse descriptive future devra s'arrêter aux mondes de l'esprit, car elle aurait lieu, si elle était possible, sans utilité pour l'humanité terrestre qui ne la comprendrait pas. Il en est autrement de l'état abstrait des Esprits sur lesquels cependant nous dirons peu de mots.

Quand l'homme matériel a atteint son maximum et se trouve suffisamment préparé, il devient *Esprit* vrai et pur, et alors sa tendance se fixe sur un autre point qu'auparavant, son idéal s'avance, puisqu'il ne peut se fixer nulle part et que notre terme c'est l'infini qui fuit toujours devant nous. Avant, il disait, *Dieu est Esprit*, et voilà qu'il a atteint *l'Esprit*, sera-t-il donc Dieu? Non, il entrevoit de nouveaux horizons et un but nouveau, *l'Awen* c'est-à-dire le type tendantiel vers lequel il aspire dans son nouvel état. Il dit alors, non plus : *Dieu est Esprit*, parole insensée de nos bas mondes, mais : *Dieu est Awen.* Les désagrégés (nous ne disons plus les désincarnés) des mondes spirituels à leur commencement sont en proie à la même illusion que les désincarnés de nos mondes, ils disent qu'ils sont devenus *Awen*, et les communications de ces désagrégés avec les agrégés se nomment *Awénisme*, comme chez nous les relations des défunts avec les incarnés s'appelent *Spiritisme*. Il y a parité parfaite entre les deux positions.

(1) Voir, en attendant, l'excellent ouvrage de M. Flammarion : *la Pluralité des mondes habités.*

Citons ici un fragment d'un de nos articles sur le développement de la monade, ses vies grandissantes et progressives.

Le 1er état s'applique aux hommes supérieurs d'Abred ; le 2me aux Esprits ; le troisième nous aidera à gravir *Awen* et les mondes divins.

Lorsque l'âme, en quittant ce monde, est mûre pour l'ascension progressive et sans liens avec la matière, elle s'élève peu à peu, au service des Esprits supérieurs, au secours de ses frères terrestres qu'elle a laissés en arrière et à qui elle apporte une influence vivifiante.

Un degré de plus, l'individualité spirituelle dont il s'agit, sans se perdre un seul instant, sans s'anéantir, fusionne avec les Esprits qui leur sont le plus sympathiques, de façon à n'avoir plus qu'une seule et même volonté, un seul et même amour, avec ses frères de l'espace. On a qualifié très improprement, dans ces derniers temps, cet état réel de l'Esprit de *mort spirituelle ;* ce n'est pas la mort, c'est une *survie*. L'âme, en effet, qui est arrivée au fusionnement solidaire, y gagne plus de rayonnements, elle s'accroît de tout ce que lui apportent d'expérience et de pensées les âmes sœurs avec lesquelles elle a fusionné. Son histoire s'augmente de toutes celles qui lui sont associées. Elle n'avait vécu jusqu'à présent que dans dix tourbillons, je suppose, voilà qu'elle a vécu, par ses co-associées, dans cent, dans mille, dans un million ; elle est évoquée dans des milliards de mondes qui connaissent et appellent les Esprits de la société qu'elle forme, et elle peut ainsi se rendre dans tous man-

dataire naturelle de chacun d'eux. Sa vie s'est donc augmentée en extension, en puissance, en dévouement. Le fusionnement et la solidarité n'abolissent point l'individualité de chaque âme, qui en est accrue, au contraire, et gagne chaque jour, à mesure que se développe et grandit l'amoureuse agrégation.

Poussons cette pensée jusqu'aux dernières limites de l'idéal, l'association au *ceugant;* osons le faire, malgré nos pères, malgré les druides. Par sa participation à la vie divine, l'Esprit pur a quelque chose de l'ubiquité de Dieu : « *plus on monte, plus la monade conquiert de rayonnements.* »

L'âme alors est au service du Père, elle va dans tous les mondes de la création, dans tous les univers infinis, remplir des messages, des missions de dévouement et d'amour; elle siége au centre du macrocosme, membre du grand conseil de Dieu, et pour elle il n'y a jamais immobilité et repos inactif, Dieu agit toujours; et plus on se rapproche de lui, plus on gagne quelque chose au contact de son incessante activité, plus on découvre de nouveaux trésors dans la richesse infinie de l'Être, de nouveaux aspects dans la beauté resplendissante et parfaite, de nouveaux embrasements au foyer de l'incomparable amour, de nouvelles connaissances dans la vérité immuable, mais qui ne pouvant se donner à la fois tout entière, se développent par des séries infinies à l'intelligence de ses créatures. Les attributs de l'infini sont infinis; chaque minute en dévoile un nouveau, et c'est ainsi que le bonheur des bienheureux, toujours actifs, toujours occupés,

croîtra sans cesse et sans terme assignable, car l'infini ne saurait s'épuiser, et notez bien que l'on additionne chaque jour ses connaissances dans tous les mondes, et qu'on les accumule ainsi sans les perdre jamais.

MONDES D'AWEN.

La triade 32e nous explique le sens de ce mot *awen*, que nous avons déjà plusieurs fois défini. C'est le *génie primitif*, l'individualité dans son type idéal.

La triade 37e déclare en quoi consistera le bonheur dans les mondes élevés de Gwynfyd; ce sera surtout dans la plénitude pour chacun, en ce qui touche sa prééminence distinctive. Nous avons vu d'aute part (3e chapitre) que Dieu fait l'éducation de toutes les humanités à quelque degré et à quelque ordre qu'elles appartiennent. Or, c'est la loi rationnelle; Dieu qui a une multitude d'envoyés secondaires, précurseurs, préparateurs, prophètes, députe vers chaque monde un envoyé primaire, le Messie; ce Messie, soit pour les globes matériels, soit pour les globes spirituels, ne sort que des régions d'*awen*. Expliquons-nous.

Il y a des mondes d'*awen* à correspondance matérielle, il y en a d'autres à correspondance spirituelle, c'est-à-dire que dans *awen*, comme nous l'avons vu dans nos bas séjours, en vertu du principe de la solidarité de l'univers, la matière et l'esprit se trouvent représentés : c'est dans les mondes d'awen à

correspondance matérielle que Dieu choisit ses Messies pour les mondes matériels, comme c'est dans les mondes à correspondance spirituelle qu'il choisit ses Messies pour l'ordre spirituel, c'est-à-dire encore que certains hommes *awéniques* ont la perfection de leur génie primitif analogue, les uns aux enseignements élémentaires et grossiers de la morale plus ou moins parfaite, selon les humanités; les autres à l'enseignement de la première, de la deuxième, de la troisième victoire, toujours dans *abred* (28e triade, chapitre Ier); quelques-uns ne sont disposés, par leur génie primitif, que pour les pays de la volonté lumineuse, les individualités et leurs qualités dominantes variant à l'infini (37e triade, chapitre I). Suivant que tel ou tel des *awen* manifeste les dispositions dont nous venons de parler, il est au rang de Messies en expectative, soit pour le matériel, soit pour le spirituel. Dieu élit, parmi eux, ceux qu'il charge, une fois pour toutes, de la domination spirituelle du globe à pourvoir d'un Messie; de telle sorte que tous les mondes n'ont la visite que d'un seul, en vertu de l'économie suprême des ressorts, de l'inutilité de plusieurs, et de l'unité de direction à imprimer à l'humanité qui doit recevoir son Homme-Dieu, pour commencer son ascension vers le Père céleste, plus ou moins retardée suivant sa valeur, son avancement, et ses prédispositions à accepter le grand missionnaire divin. Ce dernier porte le Verbe, et il le possède dans sa plénitude, quant à l'attribut qu'il doit manifester, et qui correspond d'une part à l'initiation du monde, de l'autre au génie primitif de l'*awen* choisi.

Remarquons bien ici qu'il y a même plus de mérites et de dangers, de la part d'un Messie instituteur de la morale, et des hommes encore enfantins et matériels, que d'un Messie supérieur; car le plus souvent le premier subit des persécutions ou même la mort, comme sur la terre, bien que Dieu lui ait préparé la voie dans les séjours infimes, par l'élection d'un peuple, et par l'envoi de préparateurs chez toutes les nations. On peut appliquer à ce Messie la grande parole de saint Jean dans son évangile *(in propria venit et sui eum non receperunt)*, quand le monde matériel sur lequel il éclate est plus avancé, mais qu'il y a toujours eu besoin d'un peuple élu, on peut dire (*et sui eum recipiunt*) : quand on monte plus haut, la généralité l'accepte et l'écoute, ce qui est d'un bon augure pour l'avenir d'une humanité; plus haut encore, *tous le reçoivent (cuncti recipiunt)*, ce qui est la marque d'un globe avancé en spiritualité. Le Messie, dans les mondes matériels, s'incarne par l'Esprit, dans les mondes spirituels par l'*awen*. Quant à dire ce que c'est que l'incarnation seulement par l'Esprit, sottement niée par les hommes de notre pauvre terre, nous ne le pouvons pas, vu qu'il ne faut dire que ce qui leur est utile et ce qu'ils peuvent comprendre : « Ne jette pas des diamants devant les porcs, » est un précepte du Christ.

L'homme *awénique*, le Messie, fait des œuvres réputées prodigieuses, miracles qualifiés même de surnaturels, sur des mondes incultes comme la terre, où la nature n'étant pas très propice habituellement, les grossiers habitants rêvent d'en sor-

tir. Ce n'est que là qu'une stupidité pareille au surnaturalisme peut s'accréditer, vu que c'est la nature de Dieu, de tous les êtres et de l'univers qui peut seule entrer en jeu, et qu'il n'y a pas de surdivin, ni de suruniversel, qu'au contraire il y a du surhumain dans tous les mondes, c'est-à-dire quelque chose au-dessus de leurs humanités respectives. Par conséquent, le *surhumain* doit partout remplacer la qualification erronée de *surnaturel*.

Pourquoi et avec quels moyens l'homme *awénique*, le Messie, accomplit-il ces miracles? pour frapper l'intelligence des habitants et se faire reconnaître. Il a pour moyens les frères qui lui sont sympathiques, avec lesquels il correspond, par une colonne fluidique, et dont quelques-uns d'entre eux le suivent même spirituellement au séjour dans lequel il va s'incarner. Chaque monde ne reçoit qu'un *awen*, un Messie, nous en avons dit plus haut la raison. Quant à tous les hauts personnages missionnaires de Dieu, ils viennent, les plus distingués, des séjours de l'Esprit; les plus ordinaires, des régions élevées d'*abred* ou des tourbillons supérieurs à celui qui est visité. Nous nous sommes déjà expliqué là dessus (Mondes de la matière, chap. IV), nous n'y reviendrons pas, car nous aspirons à la brièveté.

Les hommes parvenus à l'*awen* visent à Dieu, et voici comment ils l'atteignent, sans jamais se confondre avec lui :

LES MONDES DIVINS.

Lorsqu'un Messie, soit dans les mondes matériels, soit dans les mondes spirituels, a rempli sa mission et sa tâche, il monte, racontait la foi naïve des premiers chrétiens, à la droite du Père; nous disons, nous, qu'il passe aux mondes divins, apportant son union avec le Verbe dans l'attribut qu'il a eu à manifester ; il devient homme de Dieu dans le ciel, comme il a cette qualification dans le globe dont il a été le Messie. Il a la plénitude de la perfection de son génie primitif, qui correspond toujours au degré du séjour qui lui est donné comme domaine spirituel. Mais est-ce là tout, et n'y a-t-il plus de progrès pour lui? celui qui le penserait serait bien indigne de suivre notre synthèse rationnelle. L'homme divin arrive avec la plénitude de perfection de l'attribut qu'il a plus spécialement développé comme Messie, attribut qui répond au type de son individualité; mais comme nous disons avec Pecqueur que chaque monade a tous les attributs infinis de Dieu en germe, il suit de là qu'il peut aspirer à conquérir la plénitude d'autres perfections et d'autres attributs. Il n'a été qu'un Messie matériel, je suppose, soit pour la morale, soit pour les trois victoires, eh bien ! il sera Messie dans un ou plusieurs mondes spirituels, où la volonté lumineuse a des faces à l'infini ; plus tard, il pourra l'être même dans un monde d'*awen*. Il serait Messie dans cent milliards

de mondes, qu'il n'épuiserait pas l'infini, et que toujours il pourrait aspirer à mieux connaître et à mieux aimer. Il aurait dans leur plénitude absolue, un million d'attributs, que le nombre des relatifs à acquérir ne diminuerait pas. Jamais donc la monade sortie de Dieu ne s'y absorbe et ne s'y confond, elle garde toujours son génie et son individualité, et elle peut progresser sans cesse dans les siècles des siècles.

Nos lecteurs doivent remarquer ceci : l'*awen*, c'est-à-dire le génie particulier de chacun, est identique en essence, et vraiment consubstantiel avec Dieu, puisqu'il doit recevoir la divinité complète et le développement plein et entier dans sa particularité.

Les druides n'admettaient pas de mondes divins, tant ils avaient horreur de l'absolu et de l'anéantissement, même au sein de Dieu. Ils n'ont pas compris que c'était s'arrêter en chemin et rendre impossible la perfection de l'*awen*, comme nous allons tout-à-l'heure le démontrer rationnellement. Sans doute ils ont eu raison de maintenir fermement l'individualité de chaque être, mais ils ont eu raison aussi de vouloir la plénitude et la perfection pour cette individualité ; c'est-à-dire de vouloir que pour le côté où il excelle, pour son génie, en un mot, et son idéal, il obtienne la plénitude dans toute son étendue ; qu'il soit Dieu non pas en quelque façon, mais très réellement, quant à ce point particulier de sa disposition primitive, c'est là l'infini dans un ou plusieurs sens, dont parle Pecqueur.

Or, comment cela peut-il se faire ?

Qu'on nous prête ici l'attention la plus soutenue, et que celui qui a l'intelligence comprenne.

Pour que l'*awen* réalise dans *Gwynfyd*, selon les druides, la plénitude de son génie primitif, en ce qui touche son individualité, que faut-il ? Que le fini devienne infini par un point et dans un sens, non pas par tous, car alors il se perdrait en Dieu ; mais il faut de toute nécessité que, quant à l'attribut distinctif de son *awen* correspondant à l'un des attributs divins, et aux mondes qui le représentent, il y ait union, en sa personne *awénique*, de l'humanité et de la divinité. Cette union est consubstantielle et on l'a nommée hypostatique, mais, remarquez-le bien, aux regards de l'attribut seul dont il s'agit. Jamais donc les Messies, le seraient-ils même sur une infinité d'infinités relative de mondes, ne pourraient avoir la plénitude actuelle des attributs absolument infinis de Dieu, qui reste à toujours l'Ensoph, l'incommunicable. Relisez ces lignes, pénétrez-vous-en bien, et vous aurez toute la théorie des Messies. Ils deviennent non-seulement Hommes-Dieux des séjours sans nombre où ils ont pu successivement éclater (cela est incontestable, si on nous comprend bien, car ils sont Dieux réellement et parfaitement pour ces mondes, possédant la plénitude infinie de l'attribut divin représenté par eux), mais encore de simples *awen* ils passent *hommes divins*. Cela s'opère par leur union consubstantielle et hypostatique au ceugant, complète pour l'attribut manifesté dans leur génie primitif, et aussi par leur participation relative à la vie de l'infini, et peut-être même par le développement d'autres attributs sans nombre, latents, dans les profondeurs de leur être ; de manière qu'il y a toujours croissance et progrès, même pour les hommes

divins, sans qu'aucun d'eux puisse, nous le répétons, même pendant l'évolution incommensurable des siècles, se confondre et se perdre dans l'absolu. Ils en approchent toujours de plus en plus, d'une manière incompréhensible pour nous; mais, et c'est là une des garanties résultant des mathématiques éternelles, ils ont une perspective de jouissances sans terme et sans fin; parce qu'il n'y a qu'un seul immuable, l'infini. L'infini étant sans nombre, est inatteignable par la créature quelque grande qu'elle soit, dont le signe est le nombre. La foi enfantine de nos pères ne s'y était pas trompée, elle avait compris intuitivement ce mystère, qui ne devait être rationnellement divulgué que dans notre synthèse. Lorsque plusieurs docteurs, soutenus par un pape, enseignèrent que c'était le Dieu absolu qui était venu dans le Christ, et nièrent l'humanité du Messie, trois conciles, admirablement inspirés, soutinrent qu'en Christ il y avait l'élément humain uni à l'élément divin; que c'était l'HOMME-DIEU, et non le Dieu infini et absolu, sans mélange d'humanité. Par cette décision sage et véridique, les conciles dont nous parlons ont préparé les voies à la vérité. Arius aussi avait erré dans un sens opposé, et n'accordait pas assez au Messie; il a été justement condamné. Ainsi la créature, arrivée même aux cieux des cieux, y progresse toujours, dans l'activité, le dévouement, l'amour et la connaissance de Dieu. Elle contracte même, en s'asseyant à la droite du Père suprême (pour parler le langage de nos aïeux), une sorte d'union avec lui; union essentielle, intime, consubstantielle et hypostatique, en ce qui touche ses attributs distinctifs, développables

à toujours. Ainsi les hommes divins sont comme autant de Dieux, relatifs, toutefois, et progressibles à l'infini, et dès-lors on comprend cette parole profonde des Ecritures : « *Vous serez comme autant de Dieux.* »

Telles sont les magnifiques destinées qui nous sont promises à tous, et que tous nous pouvons réaliser. N'est-ce point là encore ce qu'entendait saint Paul, qui, à son époque, ne pouvait le faire comprendre rationnellement, tout en l'exprimant par les intuitions de sa foi, quand il dit que nous devons tous, tant que nous sommes, arriver à la plénitude et au degré de croissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire lui ressembler parfaitement? Nous répétons aujourd'hui les mêmes promesses à l'humanité sur les affirmations de la raison. Oui, nous pourrons tous être des hommes-Dieux, et même, arrivés là, marcher à toujours de perfectionnements en perfectionnements vers l'infini qui nous attire comme un aimant universel. Ces conséquences découlent irrésistiblement de l'axiôme suivant des mathématiques de l'absolu : supposerait-on le fini élevé à un nombre inénarrable et incompréhensible, jamais il ne peut atteindre l'infini et se résoudre avec lui dans une équation parfaite, toujours et sans terme on pourra y ajouter un nombre encore plus grand; en d'autres mots, quels que soient l'avancement d'une créature et sa perfection, Dieu a incessamment à son égard des réserves infinies et inépuisables pour une ascension plus lumineuse.

Ainsi donc, tout est offert et donné à nos mérites, et il n'y a pas, dans la création, un seul poste auquel nous ne puissions parvenir. Ineffables promesses!

attrayantes perspectives, qui ne sont point un leurre, encore moins une conjecture ou une hypothèse, puisqu'elles ont pour fondement l'universelle raison, et pour principe un axiôme indiscutable.

Nous clôturons aussi notre synthèse par ces mémorables paroles des Bardes druidiques, qui expriment admirablement les relations de Dieu et de sa création.

TROIS NÉCESSITÉS DE DIEU.

ÊTRE INFINI EN LUI-MÊME. (1)

ÊTRE FINI PAR RAPPORT AU FINI. (2)

ÊTRE EN PLEIN RAPPORT AVEC CHAQUE ÉTAT DES EXISTENCES DANS LE CERCLE DE GWYNFYD. (3)

Nous ajoutons : être en rapport progressant dans les autres mondes.

SUPÉRIORITÉ DE NOTRE SYNTHÈSE.

Nous préférons hautement la synthèse des druides, si magnifiquement commentée par Pecqueur, développée d'autre part dans les ouvrages de Charles Bonnet, de Ballanche et de son école, de Jean Reynaud, avec les additions qu'on vient de lire, à toutes les autres tentées de nos jours. Elle seule répond à l'unité des êtres dans l'univers.

(1) Voir le chapitre III. — (2) Même chapitre. — (3) Voir le chapitre II et les développements sublimes de Pecqueur.

Les uns ont voulu séparer l'infiniment petit de l'infiniment grand, et en faire une race à part, incapable de s'élever jusqu'à la monade humaine ; ils n'ont pas compris que, s'il en était ainsi, il y aurait injustice et privilége; ils n'ont pas eu le courage de sortir de l'étroitesse de leurs pensées, qui, leur faisant apercevoir l'infinie petitesse actuelle de ces monades, ne leur montrait pas suffisamment l'éternité relative de leur parcours et l'infini des siècles qui les amène à gravir. Les mêmes ont refusé l'âme individuelle aux animaux, niant à ces êtres tout moyen d'avancement et de progrès, hors certaines limites. C'était encore ne pas concevoir l'unité de race de tous les êtres.

Les autres ont pris l'ordre trinaire pour des lois absolues, et ils n'ont pas vu que cet ordre était relatif à la terre qui, comprise dans les bas mondes d'Abred, n'a pas conçu plus que trois attributs de Dieu; mais plus on montera, plus les hommes sauront qu'il y a impiété à limiter les attributs divins contenus en germe dans les créatures, et développables par elles d'existences en existences ; que ces attributs sont infinis absolument en Dieu et relativement dans les monades. Ils renonceront donc à tous les nombres pour les exprimer.

Vintras et le Livre des Esprits enseignent que *l'âme est un Esprit incarné dans l'humanité*. Mais si la monade était déjà devenue ce qu'on appelle un *Esprit*, elle rétrograderait donc et perdrait sa nature en redevenant homme. Il y a là de fausses manières de parler que nous avons dû relever, et ce n'est que par la clarté rayonnante de notre synthèse que nous

serons parvenus à mettre de l'ordre et dans les idées et dans les expressions.

Ainsi Vintras, le Livre des Esprits, et les pseudo-chrétiens disent faussement que le monde primitif *à principio*, a été celui des Esprits ; c'est une colossale erreur : Dieu n'a pas fait sortir de ses mains, ni des *Awen*, ni des Esprits, ni même des *hommes*, mais des *monades au point initial*, et ce n'est que plus tard que ces monades ont été élevées à des degrés supérieurs. Comment les désincarnés qui ont dicté le Livre des Esprits ont-ils pu commettre cette faute, eux qui ont dit de si bonnes choses pour confirmer la loi du progrès par les vies successives et en appuyant les attaques des vrais philosophes contre le purgatoire et l'enfer ? C'est qu'ils ne sont pas compétents pour ce qui s'est passé dans *Annwfn*. Il faut pour cela qu'ils soient arrivés dans les mondes de Gwynfyd, qu'ils soient ou Esprits, ou *Awen*, et nous avons vu qu'ils étaient bien loin des premiers, encore plus des seconds. Les druides avaient reçu des hommes spirituels incarnés parmi eux, l'enchanteur Myrdhinn, et le barde Taliésin. Ce dernier dans son poëme *cad Goddlen* avait dit toutes ses précédentes transmigrations dans l'abîme inchoatif : « J'ai été vipère dans le lac, s'écrie-t-il ; j'ai été couleuvre tachetée sur la montagne; j'ai été éléphant « dans l'Inde, lion d'Afrique, puis chien et mouton à « l'éducation d'hommes qui m'ont communiqué une « partie de leur intelligence et de leur vie ; j'ai « habité depuis une étoile, j'ai été prêtre; depuis que « j'ai été pasteur, puis roi, un long temps s'est écoulé; « j'ai dormi dans mille mondes, je me suis agité

« dans cent cercles. » Taliésin, l'homme spirituel, avait le droit de parler ainsi ; il pouvait, lui, se rappeler ses transmigrations, même les plus basses, tandis que les désincarnés, qui nous quittent à peine, hommes matériels qui ont vécu sur la terre, n'ont pas le souvenir qui ne se retrouve que plus haut. On leur a posé des questions sur leur origine ; les faux savants y ont répondu, et de là les erreurs qui fourmillent à cet égard, et qui sont contraires à la raison. Répétons-le, la monade a été créée à l'état initial, avant de devenir homme, Esprit, Awen. Cela est logiquement certain, ou bien il faudrait s'inscrire en faux contre la loi de perfectibilité. Nous avons dit plus haut les questions sur lesquelles il fallait interroger les désincarnés ; que l'on suive nos conseils dictés par le raisonnement le plus exact et l'on s'en trouvera bien. Certes, nous n'avons pas voulu, en disant la triste et franche vérité, décourager les hommes de notre terre, ni les désincarnés ; au contraire, nous leur disons : *Nous sommes bien bas, gravissons plus haut.* En rabaissant l'orgueil de tous, nous faisons une œuvre louable, en mettant chaque chose, chaque entité à son rang et à sa place, nous remplissons les conditions d'une synthèse philosophique véritable, et c'est pour cette raison même qu'on doit la préférer à beaucoup d'autres.

Nous ne conseillons pas même au spiritisme actuel, c'est-à-dire à l'intervention des désincarnés de notre misérable séjour, de changer de nom, mais de se contenter de faire ce qu'il peut, de terrasser le matérialisme, de confirmer la morale enseignée par le Christ.

Que nos frères de l'espace nous donnent de plus, leurs élucubrations cosmologiques, physiques, mais à la condition que nous n'en tiendrons pas plus compte, à l'exception des études sur les fluides, pour lesquels les inférieurs même parmi eux sont plus experts que nous, que des systèmes qui sont mis au jour par des incarnés, et que nous ne les enregistrerons qu'à titre de simples renseignements et de travaux utiles à l'œuvre scientifique de notre humanité.

Quant à ce que nous disons de leur peu d'élévation dans l'ensemble universel, la grande majorité dirigée par les orgueilleux n'en conviendra pas; nous n'aurons pour notre synthèse relativement véridique, que les bons et les supérieurs des désincarnés de notre sphère. Les autres s'obstineront dans leur fausse science; sans pouvoir attaquer de front nos doctrines rationnelles, ils les attaqueront d'une manière détournée et par des sophismes adroits, mais ils seront vaincus à la fin par la raison universelle. Comment pourraient-ils nous dire, en effet, que le *monde normal*, *éternel*, *créé dès le principe*, c'est le monde des Esprits ? des Esprits à progresser, ou des Esprits parfaits dès le commencement ? Ils ne soutiennent pas la seconde proposition et se rattachent à la première. Ainsi des Esprits pour former l'âme d'un minéral grossier, d'un végétal immobile, ou d'un animal à peine dégrossi, des Esprits même pour le sauvage, l'idiot, le crétin et pour les embryons de l'hominalité; un être tout spirituel enfermé dans ces carapaces divergentes, mais cependant toutes indignes de lui et de son nom. Ne vaut-il pas mieux conserver le mot de *monade* pour l'inchoation primitive, et pour

le passage dans le minéral, le végétal, l'animal, celui d'*âme* pour l'homme, celui d'*Esprit* pour le degré supérieur, et enfin celui d'*Awen* pour les développements extrêmes ? C'est ainsi, du reste, que le veut la raison appuyée sur les traditions de nos pères. Malgré notre désir de ne pas faire allusion ici à la synthèse physique que d'autres entreprendront, nous n'y choisirons qu'un seul exemple tiré de la formation de notre terre. Ne voit-on pas d'abord les monades à l'état confus et chaotique se grouper ensemble ? Après ce chaos primitif, les roches, les minéraux apparaissent, les monades passent par la vie minérale, ensuite les végétaux ont leur tour et les monades deviennent végétales; plus tard les animaux, aux types lourds et grossiers d'abord, règnent sur la face de notre globe, qui ne reçoit enfin des animaux plus parfaits qu'après de longues et lentes évolutions; puis les hommes viennent les derniers, incultes et sauvages d'abord et s'élevant par degrés, au bout de siècles entiers, à une civilisation peu à peu dessinée. Ne comprend-on pas que les monades devenues animales n'atteignent qu'après beaucoup de développements successifs la transcréation qui les fait hommes? Les hommes en se désincarnant peuvent, en vertu du mérite et de la liberté, s'élever graduellement à des échelons supérieurs, passer au rang d'Esprits, puis d'*Awen*, puis d'hommes divins. Les lois de progression de la vie grandissante sont, même dans un misérable séjour, tel qu'est encore le nôtre, représentatives de la réalité immuable et générale, car *tout est en tout, et l'analogie est universelle*. Nous attachons une grande im-

portance à cet exemple pris dans la formation de notre planète, et dans les développements successifs des êtres qui y ont paru, car les lois sont unes, et s'il était vrai, comme on le suppose, que les hommes aient été créés séparément des monades initiales, il n'y aurait plus unité de race dans l'univers, pas plus qu'unité de plan sous la diversité infinie des manifestations infinies de Dieu ; car sur notre terre, les hommes ne sont arrivés qu'à la suite des végétaux et des animaux : il doit donc en être ainsi de l'univers entier, puisqu'une partie même très petite du *cosmos* est la figure exacte du *cosmos* en grand et dans son ensemble.

Nous sommes bien loin d'assimiler le Livre des Esprits, avec Vintras et le faux christianisme ; l'erreur de Vintras et des pseudo-chrétiens est capitale, puisqu'elle porte sur la nature initiale des êtres sortis des mains de Dieu. Tandis que l'erreur du Livre des Esprits, qui pourrait cependant être accusé de donner à la superstition un appoint à cet égard, est plutôt nominale. Les désincarnés, en se nommant à tort des Esprits, cèdent du moins à une illusion que nous avons expliquée. Ils ne se trompent pas beaucoup, pourvu qu'ils se soumettent, comme ils le font d'ailleurs, au progrès et qu'ils reconnaissent leur création à l'état d'involution imparfaite. Car les monades, à l'état initial, ont le mouvement et la vie ; elles ont en germe l'*âme* qui, plus tard, les fera hommes, l'*Esprit* auquel elles monteront, *l'Awen*, c'est-à-dire leur génie primitif. Elles possèdent donc toute la virtualité latente et développable de leurs évolutions successives. C'est pourquoi le spiritisme peut garder sa dé-

nomination, ainsi que se servir pour désigner les désincarnés du terme d'Esprits; mais il faut qu'il sache bien que ces noms ne désignent rien d'absolu (tout au contraire est relatif), que ces noms sont de convention humaine et qu'il n'attribue pas une supériorité trop grande et excessive aux communications de nos frères de l'espace qui nous dépassent uniquement pour la plupart par le corps plus léger qu'ils ont revêtu à leur transformation. Nous avons sans doute beaucoup à en apprendre, mais ils ont aussi à retirer beaucoup de nos relations avec eux. Action et réaction réciproques, telle est la loi normale qui nous était interdite jusqu'à présent, mais qui entre généralement en exercice. Donc, point d'enthousiasme, le sentiment de la réalité nous suffit.

Quant à nous, qui parlons d'après le langage mathématique de la raison, nous aimons mieux conserver le mot de *monades* aux divers développements de l'être initial dans l'abîme, dans le minéral, le végétal, l'animal, celui d'*âme* pour toute la partie d'existence humaine matérielle, celui d'*Esprit* pour un degré plus haut, et ainsi de suite. L'expression *homme* désignant la première émancipation de la monade et sa naissance à la liberté et à la raison, servant de base, de fondement, de *royauté*, comme le disaient les Kabbalistes, fournira son type à toutes les autres transformations (Swedenborg a pu dire que tout dans les cieux avait le type humain, et le zohar a pu appeler Dieu le *grand homme*); c'est ainsi qu'une fois l'abîme et l'animalité, son dernier échelon, dépassés, nous avons qualifié les âmes, Esprits, Awen, hommes matériels, spirituels, awéni-

ques, divins. Les âmes ici-bas et dans les mondes matériels supérieurs, gardent en se désincarnant la forme humaine plus ou moins épurée selon qu'elles montent. Les Esprits l'ont également, et il en est ainsi des Awen. Dieu dans ses rapports avec le fini, Dieu manifesté, se faisant relatif avec ses créations, peut être aussi considéré comme l'infiniment grand homme, ainsi que le voulaient le zohar et Swedenborg. Ce n'est qu'en plein ceugant, dans la vie incompréhensible pour nous de l'absolu et de l'infini, qu'il est l'incommunicable, l'*Ensoph*, le Dieu éternellement caché. Ainsi le type humain est la forme générale et universelle de la monade arrivée enfin à l'intelligence et à la raison, comme il est le type de la grande monade elle-même, en tant que manifestée.

Nous l'avons déjà dit à l'autre chapitre, il est anti-rationnel de supposer la création par Dieu d'espèces différentes, comme M. Dexan le fait par sa lettre vraiment incroyable imprimée dans la *Revue spiritualiste* de M. Pierrart, et ce qui est le comble de l'illogisme, la création d'Esprits purs qui, sans épreuves, sans mérites, sans œuvres d'aucune sorte, par l'arbitraire substitué à la justice, seraient arrivés, dès leur épanouissement à la vie, à toute la perfection de leur essence relative, et seraient ainsi de petits dieux sans changement et sans progrès. De même il faut condamner comme non moins absurdes toutes les autres synthèses qui placent la perfection absolue à la fin, et prêchent soit un Nirwana, soit une absorption en Dieu, soit une vision béatifique immobile et fixe.

Notre synthèse est la seule vraie sur ce point important. En Dieu, immutabilité ; en l'univers, expansion progressive de monades initiales renfermant en germe tous les attributs infinis de Dieu, mais non actuels, développables par séries, et selon les lois d'une perfectibilité sans fin. Voilà la vérité immuable en elle-même, mais exprimée relativement pour notre compréhension ; voilà la raison universelle telle que nous pouvons la dire en 1865. C'est ainsi qu'une immense solidarité unit toutes les créatures du Père suprême. Dieu agit et rayonne sur toute sa création, par les supérieurs sur les inférieurs, et cela dans les grands mondes comme dans les plus basses régions de l'univers. Nous sommes tous liés du plus petit jusqu'au plus grand, et nul ne peut s'arracher à l'ensemble général dont Dieu est le centre et l'aimant. Nous pouvons donc reproduire ici dans notre synthèse philosophique, ce que nous disions déjà dans notre synthèse morale (1), en nous adressant aux déshérités de la terre, à tous les hommes bien plutôt, car tous ont ici-bas leur part de douleurs.

« Ne murmurez pas de votre sort, n'appelez pas « la force au secours de droits imaginaires ; il n'y « a d'autres droits ici-bas que la volonté de Dieu, « basée sur la justice, vos mérites, vos besoins ; ne « vous plaignez pas de n'avoir pas de vastes domai- « nes, de ne pas couler une vie heureuse et tran- « quille ; savez-vous si les épreuves qui vous ont été

(1) *Principes supérieurs de la morale*, 2 vol. in-8 (couronné par l'Académie des sciences morales et politiques).

« réservées ne sont pas nécessaires à votre progrès?
« Savez-vous si Dieu, dans sa miséricorde, ne vous
« traite pas avec plus de faveur que vous ne mé-
« ritez? Connaissez-vous quel mystère est caché
« dans la douleur? L'univers n'est pas désordre,
« il est harmonie. Il n'est pas fatalité ou hasard;
« partout il est gouverné par la Providence. Il
« n'est rien que Dieu ne pénètre, aucune créature
« qu'il délaisse. Quelle est l'herbe des champs qui
« n'ait son vêtement? Quel insecte qui n'ait sa
« pâture? Si Dieu vous punit, c'est qu'il veut vous
« régénérer. Heureux vous tous qui souffrez pa-
« tiemment dans ce monde! La souffrance du pré-
« sent est la joie de l'avenir. Ne dites donc pas :
« Le mal existe sur cette terre, donc la création
« est mauvaise. Que savez-vous du passé et de l'a-
« venir? Vous à qui il n'est donné de lire que
« dans une page de la création, comment pronon-
« ceriez-vous sur elle? Vous voyez un seul des
« détails, pouvez-vous juger l'ensemble? Placés
« ici-bas, entre les deux abîmes du passé et de l'a-
« venir, avec une existence passagère qui occupe
« un point imperceptible du temps, seriez-vous
« assez insensés pour vous imaginer que vous êtes
« nés d'hier, et que vous ne serez pas demain?
« Savez-vous le rang de la terre dans la hiérarchie
« des mondes? Tout ne démontre-t-il pas qu'elle
« est un des purgatoires, qui s'élèvera avec peine
« au seuil des paradis? Et, s'il en est ainsi, la sa-
« gesse n'est-elle pas d'accepter volontairement la
« position où Dieu vous a mis, d'autant plus cou-
« rageux que la tâche est plus grande, d'autant

« plus énergique, que le fardeau est plus lourd ?
« Voyageurs égarés, confiez-vous à celui qui con-
« naît le point de départ et le terme de vos péré-
« grinations ; à celui dont le premier attribut dans
« l'arrangement du monde est la plus souveraine
« justice. Pèlerins de la terre, n'enviez pas celui
« qui se repose dans sa tente splendide au milieu
« des fausses délices des sens ; si vous êtes fati-
« gués, avant de poursuivre votre incessant travail,
« couchez-vous patiemment au seuil, exposés, s'il
« le faut, aux brûlantes ardeurs du soleil. Qu'est-
« ce que la fortune et le plaisir d'ici-bas pour celui
« qui ne doit vivre qu'un jour, et qui n'emportera
« rien ailleurs, si ce n'est sa force et sa vertu ?
« Faites-vous des richesses que la mort ne vous
« ravira pas ; fortifiez en vous la volonté ; éclairez
« l'intelligence ; développez la charité. Au milieu de
« vos transformations, vous ne sauvez que votre
« personne, et si vous l'avez faite plus grande,
« vous aurez amassé le seul trésor qui ne vous quit-
« tera plus. Aimez tous les hommes d'un amour iné-
« puisable ; *faites pour eux plus que vous n'exigeriez*
« *qu'il vous fût fait, afin qu'en vous rendant moins,*
« *ils vous donnent toujours assez ;* cherchez à vous
« dépasser mutuellement en dévouement et en cha-
« rité. N'avez-vous pas tous la même origine et la
« même destinée ? Ne marchez-vous pas tous au
« même but, vers le divin type qui vous attire ?
« Blesser un seul de vos semblables, c'est donc
« blesser Dieu, et vous blesser vous-mêmes. Aimer
« Dieu, c'est aimer vos frères ; aimer vos frères,
« c'est aimer Dieu ; aimer Dieu et vos frères, c'est

« vous aimer vous-mêmes. Etre égoïste, c'est se « haïr soi-même dans l'objet nécessaire de la vie et « de la pensée ; car tous nous dépendons de Dieu « et de nos frères. Le désordre et le malheur sont « dans la division ; l'ordre et le bonheur sont dans « l'unité.

« Unité d'action, unité d'intelligence, unité d'a- « mour. »

Ce n'est que dans notre synthèse que l'on trouve des idées suffisamment grandes de Dieu infini dans ses attributs, ne se bornant pas à un ordre trinaire résumé dans le quaternaire, pour intervenir. Nous avons fait voir clairement et irréfutablement que la trinité des conceptions universelles n'existait que pour notre misérable planète, à qui seulement trois attributs sont connus et manifestés, comme le dit admirablement Pecqueur, qui dépasse de cent coudées tous les philosophes de notre siècle (incarnés et désincarnés). Dieu infini en lui-même se fait fini pour éclairer et aider ses créatures à monter l'échelle indéfinie du progrès.

Soumettez notre synthèse si courte et si lucide au criterium de votre raison. Dites, avez-vous lu jamais quelque chose de plus imposant, de plus logique, de plus lié? C'est ce qui en fait l'incontestable grandeur, nous devons même dire la certitude.

D'autres viendront dans l'avenir qui y feront encore mille additions et développements. Mais les principes en sont immuables.

Notre écrit passera pour un *à priori* auprès de la plupart de nos lecteurs.

Pour nous seulement, et pour ceux qui ont la même initiation que nous, c'est un *à posteriori*.

Notre siècle est grand.

Pour nous borner dans son bilan à la synthèse philosophique, BALLANCHE, au début du XIXe siècle, se fait résolument, par sa doctrine palingénésique, le continuateur des druides.

Nous, son humble disciple et vulgarisateur, nous avons écrit dans les mêmes vues.

Vient alors JEAN REYNAUD qui, connaissant peu Ballanche, et point du tout nos modestes travaux, se trace dans le même sens une route illuminée.

Puis l'éminent PECQUEUR développe magnifiquement Dieu et ses attributs, ses rapports avec la création.

Arrive enfin, seulement cette année, le plus incomparable logicien de ce siècle, DE STRADA, qui, dans son *Ultimum organum*, justifie notre méthode et notre philosophie.

Il donne à la métaphysique des bases aussi solides, aussi certaines qu'aux mathématiques, en expliquant la loi antinomique véritable.

Il prouve l'erreur, ou du moins l'insuffisance de toutes les méthodes essayées jusqu'à ce jour.

Il renverse d'abord tous les essais du passé : Socrate, Cicéron, Plotin, les Pères de l'Eglise et le moyen-âge.

Dans les temps modernes : Bacon, Descartes, Pascal, Spinosa.

En démontrant, ce que nous avions dit cent fois dans tous nos ouvrages, que l'infini et le fini, l'absolu et le relatif ne sont pas des antinomies vraies,

puisque ces appellations contiennent toutes de l'être à état divers;

En établissant également que l'être préexiste logiquement à sa négation, ce que nous avions aussi dit, mais en vain;

En convainquant Hégel et Kant de n'avoir fait de la métaphysique qu'empiriquement;

En posant comme critérium le fait divin élevé à sa suprême puissance (non pas le fait matériel qui n'en contient qu'une partie), DE STRADA est venu irréfutablement compléter et confirmer toutes nos affirmations.

Et pourquoi le fait conçu ainsi, dans sa sublimisation, est-il divin? Parce qu'il est l'être manifesté, que l'être est le principe, que le principe est l'absolu, et que l'absolu est Dieu. C'est ce que nous avions qualifié, dès 1845, *les mathématiques de l'infini*. C'est ce que nous avions appelé (Principes de la Morale, livre Ier) méthode d'ensemble ou de conscience, en prenant ce mot comme signifiant le centre de toutes les facultés de l'homme qui lui montre le FAIT, non par morcellement, mais tout entier, sous toutes ses faces, et le lui fait saisir à la fois par sa sensibilité, son intelligence, son sentiment, sa raison, c'est-à-dire par son être complet.

Nous avions prouvé aussi que le fondement de la certitude et le seul critérium sont DIEU.

Nous avions donc posé déjà l'idée et les bases de la vraie méthode. L'*Ultimum organum* l'a démontrée rationnellement. Nous saluons avec joie l'apparition de ce livre, évènement de la pensée moderne.

Ainsi, JEAN REYNAUD, PECQUEUR, DE STRADA, trinité du génie, dont nous ne pouvons être que le très pâle reflet.

En terminant, nous te sacrons et te bénissons, ô XIXe siècle, puisque tu es, par les voies que tu as ouvertes, le préparateur et le précurseur du vingtième, grand entre tous!

NOTE.

QU'EST-CE QUE L'AWEN ?

Toute Monade créée, destinée à devenir Ame, Esprit, est un être relatif et antinomique qui revêt tour-à-tour de nouvelles formes, passe par de nouvelles existences, à travers de nouvelles substances, et réalise de la sorte la détermination, l'identité et l'essence.

Les Druides, suivant en cela Moïse, Zoroastre, les antiques traditions, et surtout l'intuition universelle, ont reconnu un autre élément constituant l'individualité, le GÉNIE de chacun, ce en quoi est son excellence primordiale, dont le germe croît sans cesse, à mesure qu'il se développe et s'évolue, pour être plus tard et comme point culminant, parfait et dans une complète plénitude ; c'est là le divin, l'absolu, l'être préantinomique en nous, puisqu'il préexiste dans l'être avant toute manifestation, c'est-à-dire avant la réalisation de sa négation, par le relatif et le fini. C'est par là que nous sommes *des Dieux*. Les Druides l'ont nommé Awen, et nous avons accepté ce mot. Ce génie, cette individualité, diffère essentiellement de l'un à l'autre, puisqu'il s'attache spécialement à l'un ou à plusieurs des attributs divins et que ces attributs sont infinis.

Les Awen divers ne sont pas plus identiques que les feuilles du même végétal. C'est l'Awen qui constitue notre personne, notre moi, notre entité : nous le répé-

tons, c'est ce qui nous fait *des Dieux*, le Dieu suprême, des attributs infinis en tous sens, restant inatteignable à jamais, quoiqu'il doive être dans l'éternité des éternités, notre modèle, notre but, notre aimant.

Déjà la terre, dans son langage vulgaire, a eu l'intuition de l'Awen. N'entendons-nous pas tous les hommes, et surtout les supérieurs faire appel à leur Génie?

L'Awen représentant pour nous l'être préantinomique, l'absolu antérieurement logique et réellement postérieur dans l'avenir, ne peut tomber ni sous les sens du corps, ni sous les sens de l'Esprit (perception et notion). L'Awen, ainsi que Dieu, est un objet d'intuition, qui se manifeste par les dispositions primitives et spéciales de chaque monade dans l'harmonie de l'univers, et obtient ainsi son fait Awénique, analogue au fait divin.

Le FAIT, conçu à cette hauteur, résume et concilie tout; en lui s'effacent toutes les oppositions et les contradictions, c'est le critérium souverain et universel de la logique de l'avenir. L'humain, le surhumain, le Divin (nous ne disons pas le surnaturel), le matériel, le spirituel, l'awénique, tout apparaît à sa lumière.

Les temps sont arrivés pour l'humanité d'approfondir un peu mieux cette grande idée d'Awen, déjà intuitivement exprimée dans toutes les langues, par les missionnaires supérieurs et par la sagesse traditionnelle des peuples.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE V

CHAPITRE Ier. SYNTHÈSE DES DRUIDES 1

Dieu. — Annwfn. — Abred. — Gwynfyd. — Ceugant. — Commentaires de Pictet, de Jean Reynaud. — Les nôtres.

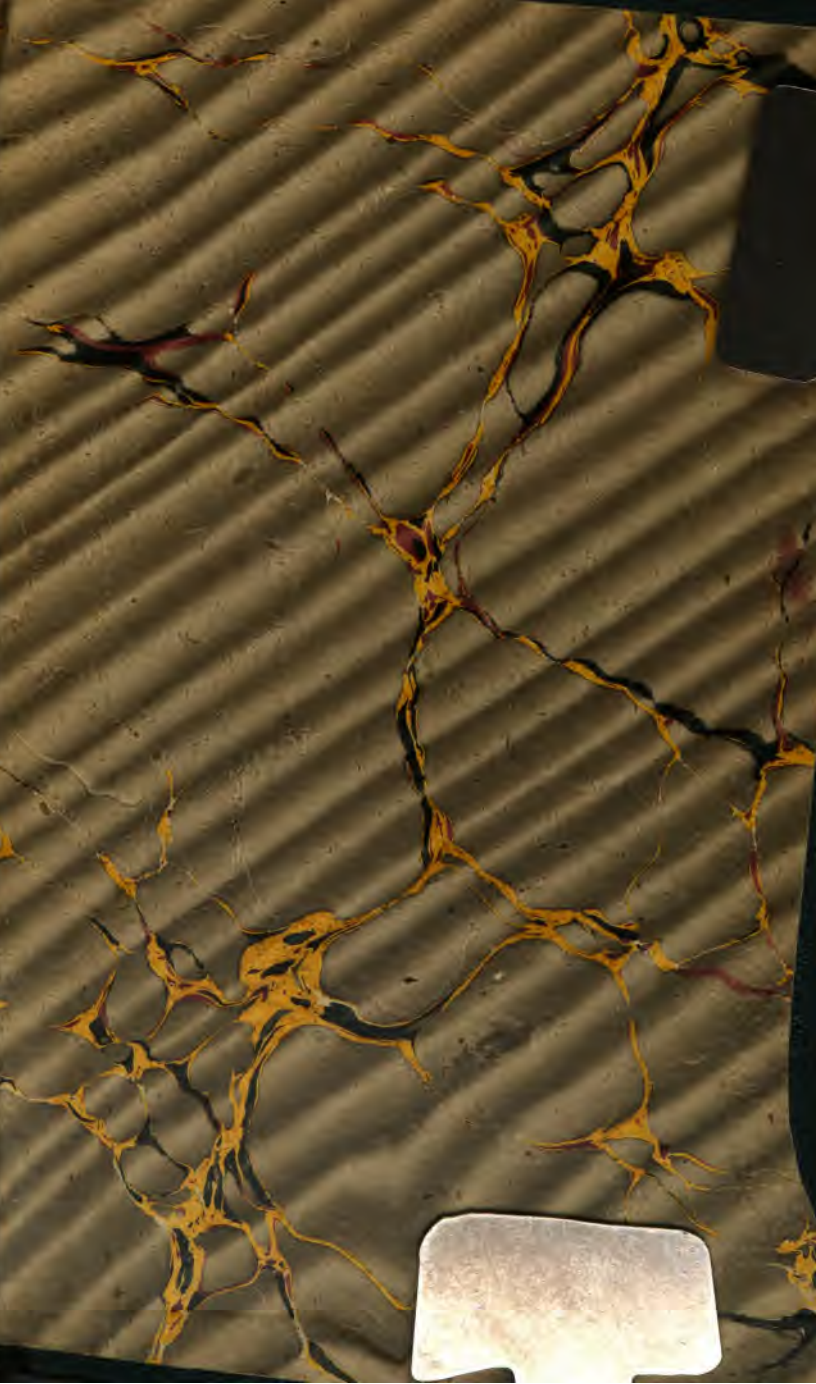
CHAPITRE II. PREMIERS DÉVELOPPEMENTS 27

Dieu en soi. — Dieu dans ses attributs. — Dieu dans l'univers. — Infinis relatifs. — La création. — Progrès incessants. — Modes du progrès. — Grandeur de cette conception. — Dieu et les monades. — Infinité de l'univers. — Infini créé. — Le progrès. — Le meilleur absolu. — Le meilleur relatif. — Définitions du progrès. — Solidarité de la création. — Parenté universelle. — La race de Dieu. — Mérite des animaux. — Droit des animaux. — Principes du progrès. — Deux fins du progrès. — Transformations des êtres. — Conditions du progrès. — Le parfait. — But du progrès. — Moyen du progrès. — Résumé.

CHAPITRE III. AUTRES DÉVELOPPEMENTS 76

Dieu fini avec le fini. — Pédagogie divine, secours divin, intervention spéciale. — Importance de ces idées. — La raison. — Le divin et l'humain. — La révélation. — Le Spiritisme. — Réincarnationistes et adversaires. — La logique condamne les négateurs des vies successives et continuées.

CHAPITRE IV. NOTRE SYNTHÈSE 97

Dieu. — Univers. — Transformations des êtres, monade, âme, Esprit, Awen. — Classification des mondes. — Mondes de la matière. — La matière et l'Esprit, qualifications relatives — Missionnaires supérieurs, grands hommes. — C'est aux incarnés d'un monde qu'appartient l'initiative. — Ces désincarnés sont des hommes matériels, revêtus d'une enveloppe plus légère — Ils ne sont pas encore Esprits. — A quelles questions peuvent-ils répondre? — A priori. — A posteriori. — Vulgarité relative de leurs communications. — Valeur exacte du Spiritisme. — Son importance et ses faiblesses. — Le langage. — Mondes de l'Esprit. — Mondes d'Awen. — Les Messies. — Mondes divins. — Théorie des Messies. — Supériorité de notre Synthèse. — Vintras. — Le livre des Esprits. — Formation des mondes. — Conclusion morale. — Conclusion logique.

NOTE. Qu'est-ce que l'Awen? 153